

F. Myjany

UNE TAILLE 42...
ET DU SUCCÈS !



F

F. Myjany

UNE TAILLE 42...
ET DU SUCCÈS !

STORIES
by *Fyctia*

Prologue

Une femme sans rondeur est une femme sans saveur...

Oui, bon d'accord, quand on se reconnaît en femme ayant des rondeurs déjà, c'est que la lucidité fait partie de nos qualités. Le compliment fait toujours plaisir. Mais après ?

Après on chouine. Oui, oui !

Car ce genre de déclaration prouve qu'on a besoin d'une phrase mielleuse (et en rimes s'il vous plaît !) pour se rassurer.

Les bombes atomiques et leur corps parfait ne peuvent pas en dire autant !

En résumé, je ne vois pas où le fait d'être cataloguée de femme tout en rondeur peut nous reconforter. Pour ma part, le réconfort je le trouve sous un plaid, devant Netflix, à m'empiffrer de glace choco-spéculoos, et surtout loin de ces formules toutes faites.

Je m'assume ! Et c'est comme la montagne, ça me gagne !

Vous voulez savoir comment ?

Je m'inspire de mes petits défauts (certains sont bien gros quand même !) pour façonner à ma manière la femme parfaite de mes romans.

A savoir, bien sûr, que mes héroïnes ne sont parfaites que dans mes romans. J'arrive toujours à glisser un petit quelque chose qui la rend naturelle. Oui, on ne va pas se voiler la face, on a toutes le poil au menton, ou le furoncle rougeoyant sur le front au moment le moins opportun. Alors, les jolies cocottes de mes romans c'est pareil.

Eh bien, accrochez-vous ! Ça plaît ! Et même aux hommes !

Je suis en tête des meilleures ventes, best-seller comme on dit. J'ai quitté mon boulot-méto-dodo, et j'écris. Je passe mes nuits avec mon meilleur ami, le Mac Book Pro.

Je n'ai personne sur le dos, j'ai le choix des horaires, c'est parfait ! Et ce n'est pas mes amies qui vont s'en plaindre. Toujours libre pour les sorties shopping.

Faut dire que c'est toujours une sacrée expédition. On est quatre. Quatre nanas, liées par une amitié vieille de dix ans. On a tout vu ensemble. Les pleurs au bac, les réussites aux rattrapages (quand même, un peu de sérieux), les premiers grands amours (on y reviendra), et surtout les kilos. Vous savez, ceux qui arrivent en même temps que les années qui défilent ? Et ceux-là, ils montent, comme les années, ça ne redescend jamais !

Bref, mariages, divorces... à nous quatre on a tout testé.

Je sais à quoi vous pensez. Sex and the City ça vous parle ? Voilà... Bon sauf que nos scénarios se déroulent à Paris, avec des kilos en plus, des fringues parfois douteuses, et une touche de glamour en moins.

Mais à peu de choses près c'est nous.

Moi, je me vante toujours d'avoir une certaine célébrité en plus à mon actif. Je me fais des fleurs, c'est toujours bon à prendre.

Voilà, vous en savez un peu plus à mon sujet. Ah non, j'allais oublier.

Moi, c'est Sofia, j'ai 28 ans.

Jeune (ça ne va pas durer), et ambitieuse, j'ai besoin de reconnaissance pour avancer. Mais comme on ne me la donne pas comme j'en aurais envie, alors je gribouille des pages blanches entières en racontant les bonheurs, les amours ou les péripéties de jeunes femmes –presque – parfaites.

Et j'ai du succès.

Bizarrement, je n'y croyais pas non plus, mais mon éditeur en veut toujours plus. C'est que tout ça doit être vrai.

Si seulement j'avais su où tout cela allait me mener... J'en aurais fait un bouquin, c'est certain !

Public me voilà !

Ce matin, comme tous les autres d'ailleurs, pendant que mes petits congénères Parisiens se pressent dans les transports en commun, ou jouent du klaxonne de bon matin, moi je prends mon T.E.M.P.S.

Encore un avantage d'être chez soi pour bosser. Vous allez voir, j'en ai un certain nombre en stock.

Dans mes draps froissés par mes agitations nocturnes, je m'étire, longtemps, très longtemps. Tel un chat, je baille à m'en décrocher la mâchoire. Mes bras retombent mollement sur le matelas, et en effet, dans cette position, le chat distingué se révèle vite ressembler à une sirène échouée.

Fichtre ! Je vis seule... Pas la peine de vous dire que je ne prends aucune précaution le matin. Je me lève souvent les yeux bouffis de sommeil, les cheveux en bataille affublée de mon pyjama tue l'amour.

Celui-là, il pue le célibat à plein nez. Et attendez que je vous dise : l'hiver je sors le pilou-pilou. Ça fait rêver, avouez !

Bref, ce matin, rien ne change. J'entame ma marche jusqu'à la machine à café. Ma deuxième meilleure amie après mon Mac.

Mon horloge indique 8 h 30. Si c'est pas un avantage ça !

Mais déjà j'entends Ed qui m'appelle depuis le salon. Ed Sheeran, c'est mon portable. Et là, il me chante Shape of you : de bon matin... J'adore !

Ce que j'adore moins c'est le nom qui s'affiche à l'écran : Alice. Mon agent.

Bon ok, j'ai un peu exagéré quand j'ai avancé que je n'avais personne sur le dos. J'ai quand même quelques comptes à rendre. Et vu l'heure matinale de son appel, je pense que mes prochaines nuits vont être courtes.

Arf, premier inconvénient.

Je décroche en prenant une voix je-suis-levée-depuis-deux-heures.

— Salut Alice.

— Salut Sofia. Bon, je t'appelle entre deux mètres. Il faut que te parle d'une ou deux petites choses concernant « Innocence ». Je ne suis pas dispo, si je t'adresse tout par mail ça te va ? Tu vois et on en reparle.

Elle est essoufflée, et je l'imagine déjà en train de se repoudrer le nez dans son miroir de poche. Ca me fait sourire.

— Oui, oui, envoie... je te rappelle dès que j'en ai pris connaissance.

Si vous n'aviez pas compris, Innocence, c'est mon dernier roman. J'ai vite compris dans ce milieu qu'on parlait des romans comme des êtres à part entière. Au début faut suivre, imaginez le truc ! Maintenant, je fais pareil et ça me fait marrer.

— Ok, ok. Bon je fais ça dans la foulée. Tu vas voir, tu vas adorer !

Elle est enthousiaste. Je n'aime pas ça. Alice, c'est le genre de fille à stresser pour un oui ou pour un non, et à se donner des sueurs froides dès qu'un grain de poussière enraille son engrenage. No relax quoi !

Tout mon contraire.

Alors autant vous dire que son optimisme me fait un peu flipper.

— Pas de problème Al, j'attends ton mail.

— Super. Bonne journée.

Et elle raccroche.

Bon, je crois que je n'ai plus qu'à attendre ce fichu mail pour savoir ce qu'elle mijote.

Je jette un coup d'œil à ma Nespresso qui chauffe, et m'installe dans mon fauteuil club.

Un véritable, Mesdames, en cuir usé, année 50. Mon seul plaisir financier depuis bien longtemps. Et puis, mes fesses rebondies ont besoin d'une assise

confortable quand j'écris... Alors bien évidemment, avec un prétexte pareil, j'ai vite craqué.

Sésame ouvre-toi ! J'ouvre mon Mac rapidement et guette ma boîte mail.

Rien ne vient. Je grogne.

Ah, oui, un détail. Je suis une impatiente née. Je vois que ça fait beaucoup de défauts tout ça quand même. Mais vous allez voir, je suis sûre que vous allez m'aimer.

Ding !

Ah, enfin.

***De : Alice Fréménçot*

A : Sofia Segianelli

Sofia,

Après avoir pris contact avec plusieurs librairies, et avec l'arrivée du printemps, je pense qu'il est temps que tu te présentes au public. J'ai alors mis en place une sorte de tournée littéraire. Je t'accompagnerai dès que possible. Je te laisse voir les dates que j'ai positionnées.

C'est un premier jet. Tu vois, et on en reparle mercredi à notre entrevue.

Te souhaitant une bonne journée,

*Al***

Le printemps ? Qu'est-ce qu'il vient foutre la dedans le printemps ?

Je crois qu'elle est vraiment trop optimiste.

Voyons voir, c'est plutôt pas mal comme proposition. Je vais rencontrer mes « fans ». Oui, bon ok, c'est un peu prétentieux de dire ça, mais ça l'est aussi de dire que je suis « auteure ». Et pourtant, je vous confirme que c'est bien la vérité.

J'ouvre la pièce jointe.

Quoi ???!

Ah, oui là elle a juste fait péter les boulons ! La première date est dans... cinq jours ! L'optimisme ne lui va pas du tout !

Et alors, me diriez-vous ?

Eh bien, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression qu'on va me scruter, me détailler, me regarder, m'observer, bref vous avez compris, je vais passer au rayons X en moins de deux. Je ne suis pas folle, on ne va pas se leurrer, j'écris des romans destinés en majorité à un public féminin.

Et, nous les filles comment sommes-nous ?

De vraies PIES quand ça nous prend ! Soyons honnêtes, on l'est toutes un petit peu, même si certaines excellent plus que d'autres dans ce domaine.

Alors, non pas que le regard des autres influe sur ma vie, comme je vous l'ai déjà dit, je m'assume complètement. Mais là, il s'agit de mon roman.

C'est une chose un peu intime pour moi.

Il y aura certainement des critiques...

Vais-je assumer cela ?

Moins sûre.

Allez, fini les questions, on passe en mode action !

Vous l'avez vu l'avantage là ?

Moi, je ne vois que ça pour le moment ! Il me faut une tenue, voire plusieurs.

Haha, shopping j'arrive !

Seule ? Non, non... voyons voir, lundi...

Rajah ne bosse pas. Parfait. Vive le congé parental.

Un texto plus tard, mes yeux bouffis et moi passons à la salle de bain. Rafraîchissement oblige.

Qui dit salle de bain, dit balance !

Et elle me fait de l'œil pendant tout mon ravalement de façade la coquine.

Et merde ! Je monte dessus.

1 kg. En plus oui, oui... je fais rarement dans les moins comme fille.

Soit. J'en tiendrai compte pendant mes essayages.

Vous voyez, l'optimisme c'est ça pour moi. Je tourne toujours tout en mode positif. Je vous assure que la vie est bien plus belle vue comme ça.

Alors, c'est parti.
Public, me voilà !

Toujours la même ren(gaine)...

TADAM !

Je sors de façon théâtrale de la minuscule cabine d'essayage.

Deux paires d'yeux me scrutent, d'abord une fois, de haut en bas, puis une seconde fois, de bas en haut.

Mais rien...

Quoi ?

Avec toute ma distinction légendaire, je me retourne et me poste devant le miroir.

Ah ! Parlons-en de ces fameux miroirs !

J'ai remarqué que les fringues en cabine d'essayage m'allaient toujours à la perfection. Sans prétention aucune, bien évidemment. Mais une fois chez moi... un vrai sac !

Donc, nous sommes bien d'accord pour dire que leurs miroirs, c'est de la pure arnaque. Et oui ! Mesdames, bienvenues dans le monde de la perversion. Les mots d'ordre : minceur, minceur et... minceur.

Pas vraiment à mon goût. Moi, mon mantra est généralement le suivant : plaisir, nourriture et liberté (et glace aussi).

Oui, soyez libres !

Je hoche la tête, et passe un coup d'œil aller-retour sur ma silhouette. En effet... je savais que cette robe à sequins façon Moulin Rouge n'était pas taillée

pour moi. J'ai pourtant fouiné vingt minutes avant de tomber sur un 42. Et sur les conseils avisés de Rajah, j'ai cédé et accepté de la passer.

Grossière erreur ! Je ressemble plus à Renée la Taupe en sexy qu'à une jeune auteure en vogue.

Je n'ai pas le temps de dire quoi que ce soit, que la vendeuse, une petite brune asiatique, se jette littéralement sur moi pour lisser le devant de la robe et jouer avec la fermeture éclair.

Non, non Mademoiselle, même avec tout ça, soyons franches : c'est une horreur !

— Avec une gaine ventre/cuisse, ça n'aura plus du tout le même effet. Le 42 sera parfait !

Elle est sérieuse ???!

J'entends Rajah qui étouffe un rire derrière moi, et j'avoue que même chez moi, le fou rire commence à pointer le bout de son nez.

Ma mignonne petite vendeuse ne se démonte pas et enchaîne :

— Vous voulez que je vous montre notre gamme de gaine ? On doit en avoir en grande taille...

STOP !

Arrêtons le massacre ! Rajah pouffe de plus belle et moi au lieu de voir rouge, j'explose de rire, avec tout ce qui va avec : gargarismes, voix rauque... le packaging bien féminin.

La vendeuse nous regarde affolée et semble complètement désorientée. J'arrive à me calmer et à lui dire, dans un souffle :

— Non, non, on va passer aux autres modèles, mais... merci.

Elle acquiesce et voyant qu'elle est de trop, s'en va proposer sa gamme de culottes gainantes à d'autres clientes.

Pas de bol ! Elle n'est pas tombée sur la bonne personne. Je veux dire par là, que je ne fais pas partie de ces femmes qui cherchent à tout prix à dissimuler leur corps ou à paraître plus fine, plus mince ou plus musclée.

Je m'en tape le coquillard que l'on aperçoive mes deux (ou trois) petits bourrelets abdominaux, ou que mes fesses ressortent un peu trop. Tant que je ne ressemble pas à un jambonneau ligoté, engoncé dans un 36, ça me va.

Alors, les gaines ! Mais quelle idée saugrenue !

— Passe le chemisier et le chino. Oublie les robes.

Rajah et son sens aigu de la maîtrise des choses. Tel un chef d'orchestre, ça fait deux heures qu'elle me suit partout en quête de LA tenue pour ma première rencontre avec le public. Et je lui en suis plus que reconnaissante. Alors sans broncher, je me glisse (ou plutôt je me cale) dans la cabine d'essayage et passe la dernière tenue.

Quand je sors, seule Rajah m'attend, debout, bras croisés, et à ses yeux je vois tout de suite que notre shopping est terminé.

— Trouvé ! C'est ça ma chérie ! Tu es superbe.

Parfait, ça tombe bien, c'est la tenue dans laquelle je me sens le mieux. Et puis ce petit chemisier fleuri sent bon les beaux jours et la fraîcheur. Vive le printemps !

C'est Alice qui va être contente !

Une fois délestée de près d'une centaine d'euros, nous continuons notre virée fille en terrasse. Le soleil d'avril et la légère brise me mettent dans un état de pleine euphorie.

Café, shopping et copine ? Cherchez l'erreur ! Aucune, c'est idéal.

En me penchant pour farfouiller dans mon cabas posé à mes pieds, j'aperçois le coin d'un bouquin qui dépasse du sac à mains de Rajah. Je le chope au passage.

Le titre : Passionne-moi – Sexy Charmeur – tome I

Curieuse, je questionne mon amie.

— C'est comment ?

— Tu n'as pas idée, me répond-elle mutine.

Ah ! Ma Rajah ! Trente ans, mariée, flanquée de deux gamins adorables, elle n'a pas la langue dans sa poche.

Issue d'une famille traditionaliste, avec parents pratiquants et coutumes à tout va, elle est l'exemple même de l'ouverture d'esprit. Pour vous dire : le jour de son enterrement de vie de jeune fille, elle nous a suppliées de lui concocter une soirée chippendales. Jusque-là, rien de bien méchant. Mais imaginez la

scène quand on a su que sa mère faisait partie de la virée ! Nous, on s'est bien marré, et Rajah aussi, mais la pauvre dame s'est caché le visage toute la soirée en priant son Dieu de nous brûler en enfer !

Je retourne le livre afin de lire le synopsis. Jeune étudiante innocente... mec secret et dominant... bla-bla-bla.

Toujours la même rengaine ! Mettons les choses au clair : j'écris des romans pour « filles », des comédies romantiques, loin des romans à l'eau de rose habituels, plus frais et pétillants. Je n'ai rien contre les autres genres littéraires, bien au contraire, j'en admire certains.

Mais les romans pour « adultes » ont tendance à plus me faire marrer, qu'à m'emporter au paradis des fantasmes inassouvis. J'avoue, j'en ai dans ma bibliothèque. Ce sont ceux de Rajah d'ailleurs, qui est folle de ça.

Soit dit en passant, ma mère aussi, mais je préfère ne pas en savoir plus.

Je me demande toujours comment elles arrivent à ne pas confondre toutes les histoires qu'elles lisent tellement les récits se ressemblent.

C'est vrai quoi ! Pourquoi, nous autres les femmes, petites choses fragiles, devrions nous laisser dominer par un étalon farouche, doté d'un profond mal être ? Et avec du sexe en prime !

Moi ? Féministe ? Un chouïa.

Mais si ça peut forcer les gens à lire, ça ne me déplaît pas. Mesdames, foncez !

Rajah me ramène sur Terre en me reprenant le livre des mains.

— Je te le prêterais si tu veux...

Cling ! Clin d'oeil !

Je souris.

— Ah... qui sait ? J'aurais peut-être un coup de cœur littéraire ! Merci Rajah, tu es bien bonne...

Elle touille frénétiquement son café et change de sujet.

— Alors, c'est bon ? Prête pour samedi ? Je peux venir et laisser les gosses à Sofiane si tu veux...

— Pas besoin. Tu sais, Al sera là et je ne pense pas avoir beaucoup de monde. A moins que tu veuilles secrètement une dédicace de mon bouquin ?

— Ton navet ? Ah non merci chérie !

Pétasse ! Je grogne et lui donne un coup sur l'épaule.

Nous rions comme deux poules de basse-cour. Elle reprend sur un ton empreint d'affection qui me réchauffe le cœur :

— Ça marche pour toi ma Soso. Je t'ai déjà dit que j'étais fière de toi ?

En réponse à sa question je lui prends la main et la serre de toutes mes forces.

Ah... foutus sentiments.

Success Story

Parlons peu, mais parlons bien : parlons succès.

Eh bien, celui-là je ne l'ai pas vu arriver ! J'entends par là du succès qui suscite une tournée, un agent littéraire et un emploi du temps sur mesure pour Bibi et son inspiration.

Bon, en effet, il n'est pas venu tout seul, bien évidemment. J'ai commencé comme blogueuse sur un site journalistique local. Rien de bien folichon, mais mon amour des mots s'en est trouvé satisfait. Et j'ai beaucoup appris.

Puis, par curiosité, j'ai enchaîné les concours et j'ai raflé pas mal de premiers prix, locaux et nationaux. Jusqu'au jour, où une maison d'édition s'est intéressée à un de mes romans, postés sur mon blog perso.

Et là, tout s'est enchaîné. En à peine une petite année, mes ventes ont explosé et je me suis retrouvée dans le top 5 des meilleures ventes en France.

Comment ? Pourquoi ? Aucune idée... Je n'ai rien changé à mon écriture ni à mon style.

Alors je parie plutôt pour un sacré coup de bol ! Merci au destin. Je mesure donc tous les jours la chance que j'ai de faire de ma passion ma priorité.

Bref, tout ça pour vous dire que c'est ainsi que j'ai connu Alice, mon agent. Ça fait un an qu'elle me suit, qu'elle me chouchoute et qu'elle me coach comme un jeune poulain.

Niveau succès, elle connaît, c'est son rayon. Je lui accorde donc une confiance absolue en la matière, qu'il s'agisse de pub, de timing et maintenant... de tournée littéraire.

Chic, je trouve.

*
* *

Mercredi. 10h

J'entre dans le grand hall de verre qui jouxte le bâtiment de briques abritant ma maison d'édition. Je grimace en voyant ces satanés panneaux photos qui ornent le mur principal et qui présentent brièvement les succès de l'année.

Bien sûr, j'en fais partie.

Je hais ma tête sur cette photo. Mes joues ressemblent à celle d'un rongeur ayant fait trop de provisions, et ma bouche en cul-de-poule à l'effet visuel d'un tentacule de poulpe.

En résumé, heureusement que cette photo n'est qu'un portrait. Je vous laisse imaginer le désastre si on m'avait demandé de taper la pause !

Je monte les escaliers en saluant les employés et l'assistance présente dans le hall. Tous les regards convergent vers moi.

Enfin, j'exagère, pas tous, mais un bon nombre, et je sens l'allégresse prendre le dessus.

C'est donc euphorique que j'entre dans le bureau d'Al, sans frapper comme à mon habitude.

Et là... boulette !

Elle est en pleine réunion avec je-ne-sais-qui, et ses yeux se ferment d'agacement quand elle me demande de patienter à l'extérieur.

Merde ! C'est tout-moi ça...

Je ne suis pas de nature très discrète, et il faut dire qu'avec mes 1 mètre 74 et mon joli 42, je ne passe pas franchement inaperçue.

Alors, je m'exécute et je patiente.

Mais souvenez-vous... je suis la reine des impatientes, et au bout de vingt bonnes minutes je commence à râler dans ma barbe et à jurer comme un charretier.

La porte s'ouvre enfin... mais personne ne sort et Al me fait signe de la suivre.

Elle a son visage qui pue l'optimisme et les bonnes nouvelles. Hélas, c'est tout sauf rassurant quand ça vient d'Al.

— Sofia, je te présente Léonard Joret. Léonard voici une de nos meilleures ventes, Sofia Segianelli.

J'ai la furieuse envie de la reprendre, pour faire un peu d'humour, mais je m'abstiens, et reste tranquille.

L'homme en face de moi, un grand mec, brun aux yeux ravageurs, n'esquisse même pas un sourire et me tend la main.

Glacial le type.

Belle entrée en matière.

— Enchantée.

Je lui serre la main chaleureusement.

Quoi de plus déstabilisant que de mépriser une personne sympathique ? Un point pour moi.

Al s'agite nerveusement et nous demande de prendre place. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle a mijoté une fois de plus, mais confiance totale oblige, je la laisse commencer.

— Bon, Sofia. Comme tu le sais ta tournée littéraire commence ce samedi... à...

Elle fouille ses notes, les mains tremblantes, en jetant des coups d'œil furtif à mon voisin de gauche.

Merde ! Je n'en reviens pas ! Ma coincée d'Alice Frémençot, professionnelle jusqu'au bout des ongles (j'ai même cru pendant un moment qu'elle n'avait aucune vie personnelle) est impressionnée par un mec.

Ahaha ! Hilarant.

Bon, j'admets volontiers que c'est un beau mec. Et ces yeux...

—la librairie de la rue Saint Antoine, pardon.

Je hoche la tête et réprime un fou rire. Elle est ridicule.

— Léonard t'accompagnera sur une majorité de tes dates de tournée. Il rédige actuellement un article concernant notre Maison, au sujet des derniers best-sellers et de leurs auteurs. Bien évidemment, tu en fais partie Sofia.

Ah. Super.

Mr Impassible n'a toujours pas émis le moindre mot.

Alors j'enchaîne en me tournant vers lui.

— Très bien. Ça sera avec grand plaisir !

Ses yeux verts d'eau se tournent lentement vers moi et mon égo (surdimensionné la plupart du temps) en prend un coup sur le champ.

Rabaissant. Oui, c'est le mot. Dans son putain de regard, je ne suis... rien.

Alice enchaîne et brise ce face à face frissonnant.

— Léonard va te poser quelques questions, histoire de prendre un peu la température...

La température ! Tu m'étonnes ! – 30 °C à vue de nez.

Sans me donner le temps de réagir, la porte du bureau d'Alice s'ouvre et Jonas apparaît.

Jonas, c'est l'assistant d'Alice.

Oui, je sais ce que vous pensez... mais comprenez bien qu'on est dans une Maison d'édition, et comme toute grande entreprise qui se respecte, tous les agents ont des assistants, qui ont des assistants qui les assistent.

En bref, il gère l'emploi du temps et toute la paperasse administrative d'Al. Il est un peu sa secrétaire. Bon, je ne lui ai jamais exposé les choses de ce point de vue. Le connaissant, il pourrait se vexer. Et c'est bien la dernière chose que je souhaite.

Parce que je l'aime bien. Bien. Bien.

— Alice, ton rendez-vous de 11 h 30 est arrivé. Juste pour te prévenir qu'il est un peu en avance.

Et il repart le sourire aux lèvres, et un clin d'œil en prime pour Bibi.

Un sourire niais plaqué sur le visage, je reporte mes yeux sur Mr Léonard Machinchose. Je comprends rapidement qu'il n'a rien loupé de mon flirt express.

Et tac ! Oui, mon grand, dans ce domaine-là aussi j'ai du succès !

Et là, au moment où je m'y attends le moins, il ouvre la bouche et sa voix grave et rauque envahit la pièce. Al, elle-même, tréssaille.

— Dans un premier temps, je souhaite aborder le point central de votre Success Story... où en êtes-vous dans votre dernier roman ? Une parution prochaine ?

Sa main chope rapidement un calepin coincé dans la poche intérieure de sa veste.

Alice me scrute fixement.

Ils attendent quoi ? Ma réponse ?

Comment leur dire que j'ai passé ma dernière nuit à défaire et refaire mes chapitres pour finir par pondre un truc banal à l'eau de rose. Réchauffé en prime.

Mes yeux doivent ressembler à deux grosses boules de billard, et vu son sourire en coin Mr Léonard sait qu'il vient d'appuyer là où ça fait mal.

Il veut jouer ?

Alléluia ! Je sens qu'on va se marrer !

A nous deux mon lapin !

Jeudi gras

Rien !

Pas une seule ligne !

Ô désespoir ! C'est une première pour moi. Pourtant, j'en ai écrit des histoires, mais là, rien ne vient.

L'inspiration ? Je la puise partout. Dans la rue, dans les bars, au détour d'une conversation ou dans le métro.

J'ai les yeux et les oreilles partout.

Essayez, vous verrez, on entend de ces choses !

Mais là, j'avoue que mes sens sont fatigués et ne puissent plus rien. Je patauge dans le néant. Dur, dur quand on sait qu'on attend avec impatience mon deuxième roman. Le doute s'installe. Et si, mon succès n'était que chance et hasard ?

Oh là ! Je me vois venir ! Tout doux... Z.E.N !

Assise en tailleur sur le tapis moelleux du salon, un pot de glace Peanut Butter de Ben and Jerry's dans les mains, je lèche goulûment la cuillère, les yeux dans le vague.

Mon cerveau me hurle : bouge-toi Sofia !

Et c'est ce que je fais.

Rien de tel qu'un bon Jeudi gras pour me remettre en selle.

Je regarde ma montre : 11 h 30. Je suis en retard !

Je cours m'habiller et évite soigneusement la balance qui me tend les bras pendant que je rentre le ventre pour attacher le bouton de mon Levi's adoré.

Pull, Stan Smith, un chouïa de mascara et c'est parti.

Sur le palier, j'hésite entre escaliers et ascenseur. Je prends les escaliers. Avec un peu de chance, mes potes Ben et Jerry resteront sur le pas de la porte.

Chouette !

*

* *

12 h 15.

Rouge et moite de sueur, j'arrive enfin à La Terrasse. Je souffle comme un buffle qui viendrait de charger un troupeau de gazelles.

D'ailleurs, en parlant de gazelles, elles m'attendent sagement à notre table habituelle.

— Ah, enfin, souffle Rajah.

Je lui claque une bise et m'excuse d'avance de mon état.

— Tu fais du footing maintenant ?

Ça, c'est Lily. Elle regarde ma tenue avec des yeux comme des soucoupes.

Je l'embrasse et lui souffle à l'oreille :

— Jolie tenue Lily.

Flattée, elle lisse les rebords de sa robe portefeuille hors de prix et mes guenilles semblent être déjà un lointain souvenir.

Je pose enfin mon postérieur sur la chaise laissée libre par mes amies. Je sens les coutures de mon Levi's me cisailer les hanches.

Merde ! Ben et Jerry m'ont bel et bien suivie !

— Alix n'est pas là aujourd'hui ?

La bouche peinte d'un rouge carmin, Lily passe la langue sur ses lèvres avant de me répondre.

— Rendez-vous. Vient en Uber.

Lily et ses phrases codées. Mon pauvre cerveau laminé par le syndrome de la page blanche est déjà épuisé. Je hoche la tête et laisse mon amie se peinturlurer

les lèvres à grands coups de Labello.

Enfin, telle une star, Alix descend de sa berline noire laquée. Tailleur, chignon banane et lunettes Prada, c'est la working girl du groupe. Brillante avocate pénaliste, c'est le genre de nana qui enchaîne douze heures de boulot sans se plaindre et qui rentre à six heures du matin pour repartir à sept.

Elle m'impressionne. Pas de vie de famille, pas de hobby, c'est la carriériste de base. Son seul point faible : sous son armure de femme fatale, Alix est une vraie romantique.

Mais seule la team est au courant.

Alix s'assoit, avec grâce, à mes côtés. Nous voilà au complet.

Lily, qui a usé tout le stick de son rouge à lèvres, s'adresse à notre amie :

— Ça va chérie ?

Alix retire ses lunettes avant d'ajouter :

— J'ai à peine une heure, les dindes. Mon boss m'a refilé un dossier pourri à rendre pour demain.

Hochement de tête collectif. Pas de surprise, c'est chaque fois la même chose.

Rajah se tourne alors vers moi et s'aperçoit seulement de ma tenue débraillée et de mon air hagard.

— Et toi ? Ton rendez-vous d'hier avec Alice ? Elle t'a dit quoi sur ta tournée ?

— Une tournée ? Quelle tournée ? s'étonne Lily

J'explique à Lily et Alix, le nouveau challenge qui m'attend le samedi suivant. Toutes m'écoutent avec attention. Je fais allusion à Mister Freeze, qui m'accompagnera et à son foutu article.

Les filles acquiescent et me répondent tout à tour par onomatopées.

« Hum », « Ah ? », « Mmm... »

C'est ça les copines. Elles comprennent toujours tout !

Seule Lily m'interrompt dans mon monologue.

— Je suis sûre qu’il est chaud comme la braise, ton Mr bâton glacé !

J’esquisse un sourire et des images salaces de mon partenaire de tournée me viennent à l’esprit.

Oh my God ! Suis-je si désespérée ?

Sacré Lily ! La gonzesse superficielle dans toute sa splendeur. Poitrine explosive, Louboutin aux pieds et cuir chevelu cramé par les teintures. Mais un cœur aussi gonflé d’amour et de bonté que ses seins siliconés.

Réceptionniste dans un luxueux hôtel Parisien, elle cache sous ses airs d’idiotie écervelée un BAC+5 en gestion et management. Je la soupçonne de loucher sur le poste de Directrice.

Si elle y parvient, je serais tellement fière d’elle.

Un gros majeur en l’air pour les stéréotypes !

Le serveur profite de nous voir silencieuses pour prendre nos commandes.

Pâtes carbo, croque Madame à la béchamel, lasagnes et tartiflette, suivis par quatre parts de cheese cake énormes ! Spécialités de la Maison, comment refuser ?

En résumé : du gras, du gras et... du gras !

Oui, c’est ça tous les jeudis. On se retrouve entre copines, on babille, on bavasse et on refait le monde autour de nos plats bourrés de lipides, le tout noyé dans du Chablis bien frais.

Quoi de mieux au monde ? Même le soleil est de la partie aujourd’hui.

J’inspire un grand coup et l’air frais se pointe enfin dans mes poumons. C’est l’effet qu’elles me font. Avec elles, je respire. Rien de tel que ces filles-là pour me sortir de ma léthargie.

— Et Joseph ?

— JONAS !! crions en cœur Alix, Rajah et moi-même.

Lily lève les mains en l’air telle une coupable et bougonne :

— Pardon, pardon... oui alors, ton Jonas ?

Je soupire.

— Rien de très nouveau.

C’est vrai. Mis à part un clin d’œil suggestif dans le bureau d’Al la veille, Jonas est inconnu au bataillon.

Que je vous explique : quand Jonas est dans les parages, ma température corporelle augmente aussi vite que celle du corps de Jeanne d'Arc sur le bûcher.

Ne m'en déplaise ! Mais à part me chauffer et faire bouillonner mes sens, Jonas ne va pas plus loin. Frustrant donc !

— Il est peut-être gay...

Rajah et ses théories. Je secoue la tête et la bouche pleine de crème aux lardons, je m'exclame :

— Ah non pas ça ! J'ai la poisse, mais je sais reconnaître un mec à qui je plais !

OK, OK en amour j'ai encore mes preuves à faire, mais comment faire comprendre ça à Rajah, mariée et gâtée par son époux parfait, à Lily comblée par un amant différent toutes les semaines ou à Alix qui fuit les hommes comme la peste ?

Elles hochent la tête.

— Mais ouiiii !

Je lâche ma fourchette et lève les bras en l'air. Mes gazelles me regardent interloquées. Je trépigne sur ma chaise. L'idée du siècle vient de surgir. Enfin, je vais noircir ces putains de pages. Mon esprit galope à cent à l'heure, et je vois déjà se profiler le synopsis de mon futur bébé.

— On l'a perdue, murmure Alix en touillant sa sauce tomate.

Comme quoi, bouffer du gras a du bon !

Les filles : JE VOUS AIME !

5

Wonderful Bob

« Love the life you live, live the life you love »

Bob Marley est un saint !

Voilà un réel message d'amour, de paix et d'optimisme envers la vie. Mon mantra, ma philosophie.

Alors que j'écoute en fond sonore Live A Life of Love, en acoustique, de Monsieur Bob Marley, mon air béat me suit depuis le réveil. Mon état de plénitude prédomine très largement sur mon organisation matinale.

En gros, je suis complètement à l'ouest !

Aujourd'hui est un grand jour. Ma première séance de dédicace. J'ai encore du mal à le croire, mais tandis que l'échéance approche, mon bonheur s'intensifie.

Je ne suis pas de nature stressée. Je me laisse porter par la vie, en faisant de mon mieux pour jouir de tous les plaisirs qu'elle m'offre. Et aujourd'hui, j'ai décidé d'en profiter. C'est mon jour. Le premier d'une première fois.

Affalée en mode cachalot sur le divan, la tête en arrière, les yeux fermés, je chante.

Faux, bien évidemment. Je chante faux. Et alors ?

J'ouvre doucement les yeux alors que la voix de mon mentor s'évapore dans les airs.

Un bourdonnement...

Comme une vibration.

Je me fige. Et soupire... mon portable.

Je chope l'appareil sur la table basse et tous mes rêves de douceur matinale prennent fin brusquement.

Ma mère.

Je n'ai pas de chat. Ni de poisson rouge comme 99 % des célibataires de mon âge. Mais comme la plupart, j'ai une mère. Et attention ! Elle dépasse de loin toutes les autres...

Un, deux, trois,

— Oui, Maman.

— Chériiii. Comment te sens-tu ?

Suis-je malade ? Pas à ma connaissance.

— Bien maman, mais tu sais je vais juste signer quelques bouquins.

— Ah, mais oui, je m'en souviens Sofia. C'est pour ça que je t'appelle.

Pour quoi au juste ?

— Et bien, ça va.

— Comment ça se passe ?

— Je n'y suis pas encore, maman. La séance ne commence qu'à dix heures.

— Ah. On pense à toi ici. Madame Chanepière en a parlé au conseil. Notre petite fille va signer des autographes, c'est incroyable tout de même.

— Des dédicaces Maman. Et qui est Madame Chanepière ?

— Madame le maire Sofia. Mais tu sais, tes autographes tu pourrais venir les signer ici. Je suis sûre que Madame Chanepière pourrait organiser un petit quelque chose.

OK, j'abandonne.

— Oui c'est gentil maman. Je vais devoir te laisser, je dois filer me préparer.

— Ah oui ma chérie. On t'embrasse bien fort.

— Moi aussi Maman, merci.

— Bisous ma pépette.

— Arf. La mauvaise blague !

— Bisous maman.

Je raccroche aussi sec. Heureusement que je l'aime.

Je jette un coup d'œil à l'heure. Pépette va être en retard si elle continue de glander ! Je saute du canapé et me mets en quête de ma tenue de star.

Je remets le morceau au début et avec Bob aux commandes, je commence ma séance de beauté d'un jour si particulier.

*
* *

9 h 30. Librairie Saint Antoine.

J'entre à pas feutrés dans la salle principale de la librairie. Tout y est installé. Rien que pour moi. Mon cœur bat la chamade. Alice se tient dans le fond de la boutique en pleine conversation avec un homme, que je suppose être le propriétaire des lieux. Elle me salue furtivement et me fait signe de patienter quelques minutes. J'en profite pour jeter un œil à ce qui m'entoure.

Deux grandes affiches à mon effigie encadrent une petite table de bois où reposent des piles entières de mon roman. Ma fierté est à son comble ! Une autre table trône non loin. Dessus, des paniers sont garnis de viennoiseries en tout genre. Mon estomac se réveille instantanément...

Comme attirée par un aimant, je m'approche des brioches dorées. Mon estomac me rejoue sa symphonie.

— Sofia. Comment vas-tu ?

Je sursaute. Al est derrière moi, le sourire jusqu'aux oreilles, accompagnée d'un petit monsieur aux cheveux grisonnants.

— Je vais bien, merci.

— Je te présente Ralf, le propriétaire de la librairie. Il sera notre hôte pour cette merveilleuse matinée de dédicaces.

Al en fait des tonnes. Et moi, ça m'amuse.

— Enchantée. Merci de nous accueillir Ralf.

Il sourit généreusement, et prend ma main dans la sienne en caressant ma paume de son pouce flétri par la vieillesse.

— Tout le plaisir est pour moi, ma jolie. C'est un honneur de vous recevoir.
Une si belle plante.

Oh là ! On se calme Ralf.

Al se décompose. Et moi, j'écarquille les yeux.

Entreprenant papy !

Je retire ma main poliment et me plaque un sourire de circonstance sur le visage. Al s'excuse et repart vers l'arrière de la boutique avec mon ami le vieillard sur les talons.

Je soupire et rapporte mon attention sur ce qui sera bientôt mon petit déjeuner. J'en salive déjà.

— Allez-y, servez-vous.

Ah... ce ton sarcastique !

Mister Freeze.

Il me parle ? A moi ?

— Bonjour...

Merde, c'est quoi son petit nom déjà ?

— Léonard.

Bonjour Léonard.

Je montre les viennoiseries d'un geste de la main.

— C'est alléchant n'est-ce pas ?

Hum... on peut dire prise en flag ? La honte ! Un gargarisme géant accompagne mon sourire crispé.

Comme la première fois, il ne sourit pas et n'est pas très avenant. Barbant le type !

— Si vous le dites.

Je remarque que son air est plus détaché, son allure plus décontractée. En Jean, polo blanc et veste de costume foncée... Diable qu'il est... sexy. Mais si antipathique !

Un brouhaha attire mon attention vers l'extérieur. Une petite foule s'amasse déjà devant la vitrine.

Mon pouls s'accélère et une poussée d'adrénaline remonte dans mes veines.

— Il va falloir t'installer ma belle...

Jonas ! Je lui saute au cou telle une gamine de cinq ans qui retrouve son père après des mois d'absence.

Sauf que Jonas est tout sauf mon père. Heureusement, car vu comme mon corps réagit à sa présence, ça ferait belle lurette qu'on m'aurait enfermée. Il m'enlace avec tendresse et dépose un baiser sous mon oreille. Je frissonne.

— Contente de te voir Jonas ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— C'est samedi. Je ne bosse pas alors je viens soutenir ma star préférée.

Oh... n'est-il pas mignon. Je fonds complètement. Mes sous-vêtements aussi.

Il sourit et m'entraîne vers la petite table qui m'est dédiée.

D'un mouvement de tête, il salue Léonard, déjà assis. Al vient me faire son speech avant de commencer, et j'acquiesce énergiquement de la tête pour répondre à son bla-bla fatigant.

Quand mes « fans » entrent dans la boutique, et se mettent les uns derrière les autres pour me voir, je sens mon cœur tambouriner dans ma poitrine.

C'est magique !

Alice fait les allers-retours et tente de gérer son stress. Jonas est à mes côtés, tout sourire.

Et Mister Freeze... Eh bien, lui, il est derrière et il m'observe.

Je peux sentir son regard dans ma nuque. Je n'y prête pas attention.

Ma première lectrice se présente et, avec une timidité touchante, me complimente sur mon roman. Elle me tend son livre, corné, et me dicte son prénom.

Merde !

Je n'ai pas pensé à ce que je devais écrire. Quelle cruche !

Alors, je gribouille la première chose qui me vient :

Live, love and enjoy life !

Tendrement,

Sofia.

Je souris. Ah... Bob ! My KING !

L'enfoiré !

Je suis vidée !

Moralement, psychologiquement... et bien sûr, en grande sportive que je suis, physiquement aussi. Ma première matinée de dédicaces est belle et bien terminée, et m'a laissé dans une joie que j'ai du mal à dissimuler.

Une vraie réussite ! Plusieurs centaines de lecteurs fidèles sont venus me rencontrer emportant avec eux leurs lots de compliments en tout genre.

Certains même douteux... comme celui d'un grand gaillard, un peu biker, barbe blanche et foulard noir, qui m'a gentiment expliqué, après avoir récupéré mon bouquin dédicacé, que selon lui j'étais la plus belle des Harley à chevaucher.

Plaît-il ! Il m'a même avoué n'avoir jamais lu une seule de mes lignes.

Pas grave ! J'ai pris ce compliment comme les autres... et puis on ne sait jamais, un tour en moto ça peut être sympa, non ?

Bref, de mon côté, toute la matinée, j'ai souri, dit merci mille fois, serré des mains à tout va et même pris la pose sur des selfies. Et bien sûr, j'ai signé, signé, signé et signé. Ma main en est encore toute endolorie !

Mais l'extase ! Toute cette fidélité et cette reconnaissance...

M'ouai... je suis plutôt fière de moi sur ce coup-là.

La team copines est passée me voir et même si elles sont passées pour des folles absolues, avec leurs pouces levés et leur sourire niais, leur présence m'a

vraiment émue.

Oui, vous avez bien entendu !

Pour résumé, cette matinée m'a toute retournée.

Assise en terrasse, il est treize heures et j'attends patiemment Al qui m'a demandé de « ne pas bouger ». Ce sont ses propres mots. Comme je commençais, petit à petit, à étouffer dans la librairie de Papy Ralf, j'ai décidé d'attendre Al au café du coin de la rue.

Je profite ainsi des premiers rayons de soleil qui réchauffent mon visage, même si je sais pertinemment qu'il ressemblera dans quelques minutes à une grosse pomme bien rouge et bien ronde.

Basta ! C'est MON jour, j'ai dit ! Et merde pour les apparences !

J'ouvre les yeux, et même s'ils sont encore mi-clos, je vois Al qui arrive à petits pas, faisant claquer ses talons sur le bitume. Avec ses petites jambes menues perchées sur ses talons de dix centimètres elle n'avance pas... elle piétine !

Elle me fait penser à ces petits chiens – Chihuahuas peut-être – qui sautillent sur place au lieu de marcher et qui n'alignent pas trois centimètres en dix pas.

Je souris à cette évocation et me blâme intérieurement.

J'exagère. Al est un super agent. Malgré son exigence permanente et son manque totale de lâcher prise, elle est d'une efficacité redoutable. Avec son carré blond, lissé à la perfection et son teint de porcelaine, elle est dotée d'une beauté froide à en faire pâlir plus d'une. Mais je ne la connais pas assez personnellement pour savoir si c'est sa vraie personnalité ou si cette armure peut se briser.

J'ai un doute. C'est vrai que j'ai du mal à imaginer Al, danser une rumba endiablée au bras d'un Dieu Grec, affublée d'une robe à sequins et de plumes dans les cheveux.

Quoique ! Avec de la vodka tout se négocie, non ?

Je sursaute, quand une large main vient caresser mes cheveux. Et je suis contente de découvrir Jonas, me souriant de toutes ses dents.

Qu'il est beau ! Et très prévenant aujourd'hui... Aurait-il décidé de passer la seconde ?

Non pas que je sois une fille facile ou entreprenante, mais entre « aller boire un verre » et « aller boire un verre », il s'est passé quasiment six mois. J'aime me faire désirer, mais là, c'est lui qui est resté en première et je peux vous dire que ça fume noir ! On a même grillé le moteur à cette allure-là !

Abandonnant mes pensées incohérentes de levier de vitesse, je lève des yeux enamorés sur son doux visage. Grand, blond, athlétique, musclé, teint hâlé... OK, vous avez compris c'est un vrai mannequin et je le trouve canon !

Un autre canon, d'un genre tout à fait différent surgi également devant mes yeux. Léonard. Je grogne. Encore lui.

Qui dit MON jour, dit profiter de cette journée. A fond. Et il faut dire que je ne m'imaginai pas le faire entourée de ce charmant glaçon.

Pour faire court, il est resté toute la matinée, assis derrière moi, à m'épier (oui, oui m'épier !). C'est le sentiment que ça m'a donné. Il n'a pris aucune note, posé aucune question... donc soit c'est un pervers de premier ordre et il a trouvé le job de rêve pour coller aux basques d'une jeune fille sans défense, soit il fait du zèle et son article bidon sur les Success Story ne vaudra pas un clou à sa sortie.

Tous s'assoient à mes côtés. Tandis que Léo et Al discutent boulot, je fais signe à Jonas que je pars me rafraîchir aux toilettes.

Oui, me rafraîchir. C'est toujours mieux que de préciser que j'ai une envie de pisser phénoménale, et que mon chino à cent euro me compresse la vessie depuis dix minutes.

Je suis franche et décomplexée, mais je sais aussi faire des manières.

A mon retour, je vois avec bonheur qu'ils ont passé commande. Alors que je cherche discrètement sur la table un bon verre de vin blanc bien sucré m'étant destiné, je m'aperçois que j'ai le droit à... un Perrier Citron !

J'ai une tête à boire un Perrier Citron moi ?

Et Jonas insiste :

— J'ai pris l'initiative de te commander un verre ma belle...

Sans blague ?!

Je le remercie avec tact, mais mon cerveau hurle tout autre chose.

« Non, non et non Jonas. Ça démarrerait si bien entre nous ! Pourquoi ? »

Personne n'ayant pris la peine de m'observer – même pas Léo – ma gêne passe inaperçue, et je me mets à siroter mon eau pétillante. Quel gâchis !

J'écoute avec attention Al, qui ne cesse de bavasser. Elle me débriefe sur la matinée, me donne sa vision des choses, argumente sur les prochaines dates et bla-bla-bla. Léo et Jonas, en gentlemen bien élevés, ponctuent la conversation de répliques automatiques et banales. Et tandis que le repas se déroule dans une ambiance teintée de neutralité et de retenues – ce que je fuis à tout prix ! – Jonas enchaîne les maladresses malgré lui, et je sens mes limites atteindre leur apogée.

« La Salade Caesar est un excellent choix en effet, ma Sofia »

ou encore :

« Tu as pensé à demander à Ralf d'où venaient ces superbes petits pains briochés ? Il m'a semblé que tu les trouvais succulents ! »

Tout ça avec son sourire façon play-boy de papier glacé...

Comment vous dire ? Oui, d'accord, j'ai forcé sur les chouquettes avant mon entrée dans l'arène, mais en quoi cette précision est-elle indispensable ?

Le visage rouge de colère et de honte – merci au soleil de me servir de prétexte – je fulmine intérieurement.

Décidément, mon avenir radieux avec Jonas, n'aura pas dépassé le démarrage ! Je cherche tant bien que mal à dissimuler mon embarras.

Et devinez quoi ? Je vois que Léo m'observe du coin de l'œil.

Et il sourit. Oui, il sourit ! Un sourire imperceptible, mais que, moi, je vois comme un building en plein désert.

Il se fout de moi.

Je suis cernée.

L'enfoiré !

Dis moi qui je suis...

Je cligne des yeux. Plusieurs fois.

Ça pique, ça colle et c'est tout sec...

Oh là ! Bien sûr, pas de sous-entendus déplacés, loin de moi cette idée. Je réalise juste que mes glandes lacrymales se sont barrées en vacances, et quand j'arrive à me regarder discrètement dans mon téléphone (oui, oui on le fait toutes !), je vois sans grand étonnement qu'elles m'ont laissé leurs valises.

Deux grosses poches, d'un prune violacé immonde, trônent sous mes yeux.

— Fatiguée ma Sofia ?

La voix mielleuse de Jonas me ramène sur Terre.

— Oui, dis-je en écrasant un bâillement vainement dissimulé.

Il passe avec douceur ses doigts sur ma joue. Je lui souris. Il est si prévenant, doux, gentil, beau... comment lui en vouloir pour ses maladresses ?

— Un café ?

Le serveur interrompt ce moment furtif de béatitude, et tandis qu'Alice et Jonas refusent poliment, Léo intervient.

C'est la première fois qu'il prend une initiative depuis que nous sommes attablés... et tout bien réfléchi, c'est la première fois qu'il me donne l'impression d'être parmi nous.

— Pour moi, bien serré s'il vous plaît. Sofia ? Long sans sucre ?

J'écarque les yeux comme s'il venait de me proposer une partie de jambes en l'air torride en plein milieu du resto.

— Euh... oui. Long... sans sucre. C'est bien ça.

Mais, c'est quoi ce mec ? Un OVNI ? On s'est vu trois fois à tout casser, et il sait déjà comment je prends mon café. C'est un fou furieux.

Ça y est je flippe.

Quand je vous disais qu'il m'épiait !

— Bon, je vais vous laisser.

Alice, telle une Reine de glace, se lève majestueusement et nous adresse un sourire. Enfin, ce que l'on peut appeler un sourire. Un léger rictus labial orne son visage.

— On se voit lundi Sofia ?

Mais déjà, je ne l'écoute plus. Je vois Jonas se lever dans mon champ de vision et attraper sa veste.

Je me redresse avec hâte et mon corps entier se raidit.

— Sofia ? Lundi, c'est ça ?

Alice insiste, mais mes yeux restent sur Jonas qui, en homme bien élevé range sa chaise sous la table.

Mais, il va où lui ?

— Sofia ?

— Euh... Lundi ? Oui... lundi !

— Dix heures, je crois.

Elle fait rapidement glisser ses doigts fins et manucurés sur l'écran de son smartphone géant.

— Oui, dix heures, reprend-elle.

Jonas se penche vers moi et m'embrasse sur la joue.

— On se verra aussi alors, me murmure-t-il.

Mais non ! Non. Dans mon esprit (bien dosé d'imagination), ma soirée se termine avec lui, tendrement enlacés, picorant des fraises Tagada devant un film romantique, simplement vêtu de mon...

STOP !

OK, là je ne contrôle plus rien. Tout s’emmêle. D’une part je ne veux pas que Jonas s’en aille parce que, comme vous avez pu le constater, j’ai déjà prévu depuis des lustres ce que nous pourrions faire une fois seuls tous les deux, et d’autre part je ne veux pas rester en compagnie de Léo qui commence sérieusement à me mettre mal à l’aise.

— OK.

OK ? Voilà ce que je répons à l’homme qui peuple une partie de mes nuits agitées. OK ! Mais quelle cruche !

Il m’adresse son sourire éblouissant de mannequin haut de gamme, et rejoint Alice, partie payer sa note au bar.

Voilà, ni une ni deux, je me retrouve face à mon bourreau, tout juste prêt à m’engloutir toute crue.

Et lui, impassible, il m’observe toujours avec cet air absent, presque mutique.

Je gigote, embarrassée, sur ma chaise.

— Comment ça va sinon ?

J’ai vraiment dit ça ? Oh my God ! Plus ridicule tu meurs ! Stéréotype de la nana qui cherche à tout prix à meubler la conversation.

Accoudé à la table, l’air décontracté, il secoue la tête et sourit d’une manière si franche, que l’air resurgit enfin de mes poumons.

Je suis définitivement absurde et ridicule.

Et comme j’ai un sens aigu de l’autodérision, je me mets à rire avec lui. Oui, comme ça !

La barrière est franchie.

— Tu n’en rates pas une hein ?

Ah, on se tutoie maintenant ?

Je me détends enfin et mon rire se calme. Je soupire d’aise.

— Pas une seule !

Il s’adosse à la chaise et croise les bras sur sa poitrine. Je profite de ce début d’ambiance légère pour ajouter :

— Alors, comme ça tu sais comment je prends mon café ?

Il détourne rapidement le regard, et pose ses yeux au loin, dans le vide. Il met plusieurs secondes à me répondre.

— Tu es si prévisible.

Ah ?

— Par prévisible tu veux dire que je suis banale ?

Il hausse les épaules comme par indifférence.

— C'est mon boulot après tout.

Il parle si peu que sa voix est éraillée, par le manque d'habitude sans doute.

— Ton boulot ?

— De chercher à savoir qui tu es.

En effet, il a raison.

— Alors qui je suis, Monsieur le biographe ?

Ses lèvres s'étirent et deux fossettes apparaissent au creux de ses joues. Il plonge son regard dans le mien. Qui aurait cru qu'un mec puisse faire ce genre de chose dans la vraie vie ?

Merde, il me déstabilise !

Sofia reprend toi ! Je sais ce qu'il fait : il cherche la moindre de mes failles pour en faire un papier croustillant.

— En un mot : transparente.

PAF ! Vous l'avez entendue ? Moi, je l'ai bien senti. Comme une bonne grosse gifle. Moi ? Transparente !

C'est un comble. Pris au premier degré, je pourrais croire qu'il est aveugle ! Je ne pourrais pas passer plus inaperçu qu'un éléphant en plein Paris. Si je n'étais pas sur le cul de cette révélation complètement tordue et erronée de ma personnalité, j'aurais ri aussi fort qu'un routier.

Mais je reste coite. Abasourdie. Un point pour Mister Freeze qui a réussi à faire fermer son clapet à Mlle Segianelli. Une nouvelle ère approche, croyez-moi !

Je reste plantée là, assise devant mon café tiède, face à un mec pour qui je n'ai aucune crédibilité.

Je regrette déjà la phrase amère qui sort de ma bouche :

— Tu ne me connais pas !

Il continue de m'observer. Son air me semble devenir cynique.

— Ton bouquin en dit long sur toi.

Et moi je comprends « *ton navet m'exaspère* » Mon cerveau a un bug.

J'essaye de garder la face.

— Je vois que tu n'es pas fan des romans à l'eau de rose... ne me déteste pas pour ça.

Mais c'est quoi mon problème ? Comme si je voulais qu'il m'admire !

— Je déteste les romans à l'eau de rose.

OK, ça c'est fait ! Je comprends rapidement, qu'il ne fait que son boulot et que mon roman le barbe à tel point qu'il m'a prise en grippe. Super ! on forme déjà une bonne équipe. L'ambiance détendue du début est devenue pesante et légèrement électrique.

Enfin, JE suis légèrement sur les nerfs.

Et fatiguée.

Généralement, je suis la fille qu'on aime bien. La fille sympa avec qui on rigole. J'ai toujours été cette fille. C'est la première fois qu'on me dit aussi franchement que je suis inintéressante.

Bizarrement, ça me touche. Pourtant, je ne saisis pas bien pourquoi.

Alors, contre toute attente, je me lève et, la tête haute comme j'ai toujours su faire, je pars sans un mot.

Vous savez quoi ? Mes glandes lacrymales ont repris du service. Elles bossent tellement bien que je sens une larme brûlante roulée sur ma joue.

— Sofia, attends ! Sofia !

C***** !

Les malheurs de Sofia

Après ma représentation mélodramatique du café, j'avoue ne pas en mener bien large. Ce soir-là, je suis rentrée chez moi la morve au nez, mes yeux rougis et gonflés par les larmes.

Tout ça, avec en prime, une migraine digne de ce nom.

C'est bien ma vaine ! Et ce gros c** de Léonard qui n'a même pas pris la peine de s'excuser !

Pour sûr, une journée comme celle-là restera dans mes annales personnelles comme la journée la plus contradictoire de ma vie. Résultat d'une surabondance d'émotivité. A ne plus tenter.

Mais comme d'habitude, je ne me suis pas laissée abattre très longtemps.

Dès le lendemain matin, je me lève plus affamée que jamais. Comme disait ma grand-mère, la faim est une bonne maladie. Si seulement elle pouvait me voir, je suis sûre qu'elle ravalerait son dicton vite fait bien fait !

Nutella, Pancakes, confiture, brioches... Je m'en donne à cœur joie !

Merci Mamie.

Bien sûr, pour couronner cette matinée dominicale de positive attitude, j'ouvre mon Mac et j'écris tout ce dont mon esprit, mon cœur et mes tripes veulent bien sortir. Et je peux vous dire qu'ils en ont sous la pédale. Mon deuxième roman prend forme sous mes yeux aussi vite qu'a été blessée ma dignité la veille au soir.

J'évacue.

La déprime ? Très peu pour moi. Mais quand mes émotions prennent un tour inattendu et quand je sens que je flirte dangereusement avec les idées noires, je m'abandonne sans retenue à l'écriture.

Et je mange. Beaucoup.

Mais ça, inutile de le préciser. Je pense que c'est un point commun à tous les individus de sexe féminin.

Je finis de poser la dernière phrase du huitième chapitre quand une vibration familière me chatouille le haut de la cuisse droite.

Mon portable indique qu'un SMS vient d'arriver. Je grogne d'avance, et déverrouille mon appareil.

Jonas.

Mon cœur fait un triple salto looping arrière.

Jonas : Ma jolie romancière est-elle dispo ce soir ?

Jolie...

J'inspecte rapidement mon reflet dans le miroir en pied du salon. Jogging défraîchi par des années de sèche-linge, tee-shirt trop court à l'effigie d'une souris mondialement connue et tête de panda indomptable dû à l'achat récent d'un mascara bon marché.

OK, j'abdique. Mais ça joue en ma faveur si je vous dis qu'on est dimanche ?

Bref. Pas de panique. Émoustillée et curieuse, je réponds dans la seconde :

Moi : Oui. Rien de prévu.

Oui, bon d'accord ! C'est le calme plat, le vide total dans ma vie sociale aujourd'hui. Le désert de Gobi. En même temps C'EST DIMANCHE, j'ai dit !

Jonas : Tu m'en vois ravi (smiley sourire).

Oh, il est chou !

Moi : Tu proposes quoi ? (smiley cœur x 3)

Too much ? Rho... je suis avenante c'est tout. Il va me proposer de m'inviter à dîner, certainement dans un restaurant clinquant. Mon cerveau fume ! Merde, je n'ai rien à me mettre. Je souris d'avance à l'après-midi cocooning qui m'attend. J'A-DO-RE !

Jonas : Une pizza chez Dino ?

Une pizza chez Dino ? Le troquet pourri qui sert de cantine à tous les employés de ma maison d'édition. Je bugge deux secondes avant de me rendre compte que mon enthousiasme vient de me quitter sans explications.

J'entends d'ici les copines qui me font la morale : tu n'es pas dans tes romans, Soso. Le romantisme c'est fini !

Oui. Mais moi, j'aime ce genre de romantisme. Et même si je suis fière de proclamer haut et fort, mon indépendance et ma féminité assumée, quand même... parfois j'ai l'impression de sortir d'un monde à part.

Vous savez, celui avec des jolies bulles roses en forme de cœur.

Dans mon univers coloré, les réseaux sociaux n'ont pas remplacé les petits mots doux et les lettres enflammées, les premiers rendez-vous ont encore lieu sur les bancs publics et non dans une boîte où grésillent des sonorités techno, et les danses collées serrées ne sont pas des invitations à une aventure sans lendemain.

Dure réalité hein ?

C'est la mienne. Je n'écris pas des romans à l'eau de rose modernes pour rien. J'ai du mal à croire qu'une majorité des hommes ne connaît pas le mot

« courtoiser ».

C'est à priori le cas de Jonas.

Fais un effort Sofia, pour une fois, rentre dans le moule bordel !

Moi : OK pour chez Dino. Disons 20h ?

Jonas : Parfait ! A ce soir bella.

Gnan-gnan à souhait. Au moins il essaye, et le premier pas n'est pas toujours parfait. Inutile de vous dire, qu'au moment où, enfin, je réalise que je dîne avec LE mec qui me fait craquer depuis belle lurette, j'enchaîne une double danse de la joie au milieu du salon.

Elle n'est pas belle la vie ?

*

* *

20h. Chez Dino.

J'hallucine, rien que le nom est à gerber.

Jonas m'attend au fond de la salle aux couleurs criardes. Pour ne pas faire une crise de panique au gras, au bruit et à l'odeur ignoble de frites et d'antiseptique, je m'imagine un lieu tamisé, chaud et douillé. En résumé je me rassure comme je peux.

Je lui adresse mon plus beau sourire. Debout face à lui, j'oublie tout ce qui me posait problème quelques minutes auparavant. Un Apollon vivant se tient devant moi. Je craque complètement. Il se penche délicatement et dépose un baiser insistant dans le creux de mon cou.

Pffiouu... j'ai chaud !

— Tu es superbe...

Mon enthousiasme repointe à vitesse grand V le bout de son nez. Pas la peine de vous dire que je suis aux anges.

— Toi aussi. Merci pour l'invitation Jonas.

Je lui fais ma moue timide. Même si ça ne me va pas du tout, et que ma bouche façon bouton de rose doit être totalement ridicule.

La serveuse, une minette de vingt ans à peine pliés, affublée d'un tablier jaune canard, se présente à nous et nous propose un apéritif. L'envie me démange de commander un Perrier Citron, juste pour la blague. Mais je m'abstiens. Mon humour n'est pas toujours d'un goût raffiné.

Nos commandes passées, Jonas plante ses yeux dans les miens.

— Depuis le temps...

Il laisse sa phrase en suspens comme pour confier la suite à mon imagination débordante. Voilà ! Je le savais ! Je lui plais autant que je l'espérais. C'est juste qu'il n'osait pas.

— Oui, moi aussi Jonas. Je me demandais quand nous aurions l'occasion de dîner en tête à tête.

Il me regarde, et je vois comme une ombre de surprise passer sur son visage.

— Ah oui... bien sûr. Le dîner. Moi aussi j'avais très envie de ce dîner.

Un doute m'envahit soudain. Je le chasse à grand coup de sourires en coin destinés à mon charmant partenaire.

Il se penche vers moi de façon à ce que je sente le doux effluve de son parfum.

— Depuis le temps que je veux goûter à leur nouvelle Quatre Fromages !

Mes épaules s'affaissent et mon cerveau me hurle de prendre mes jambes à mon cou. Le mec qui me fait rêver est vraisemblablement doté d'un seul neurone. La poisse !

Furtivement, je jette un œil à l'heure sur mon Iphone. 20 h 34... ça va être long. Et un message d'Al. Sans m'excuser auprès de Jonas (il ne m'en tiendra pas rigueur, j'en suis sûre), je consulte le SMS.

Ça sent les emmerdes. Soirée pourrie, deuxième round !

****Alice F : Sofia, rappelle-moi de toute urgence.****

+ 9 appels manqués.

Raté

Je ne rappelle pas.

Bouhh la vilaine !

Quoi ? J'ai quand même le droit de me dispenser d'une Alice stressée. Surtout en pleine soirée galante.

Parlons-en d'ailleurs. Jonas, en grand sportif, me compte ses exploits tout en dégustant son plat fétiche. En résumé, notre conversation tourne autour du sport, des altères et de la course à pied.

Ça fait rêver hein ?

Fidèle à moi-même, j'ai terminé ma pizza chorizo en un temps record. OK, je triche... je ne mange pas le trottoir.

Vous savez, le surplus de pâte à l'extrémité de la pizza. Et comme ça réduit de façon conséquente la quantité de mon repas, je me laisse aller à commander un tiramisu fait maison.

Fait maison. J'ai des doutes quand la serveuse m'apporte une chose visqueuse et gluante dans un ramequin en plastique.

— Et c'est comme ça que j'ai eu le poste. Grâce au sport. Tu te rends compte ?

Je hoche la tête et hausse les sourcils de « fausse » surprise, lui permettant d'enchaîner :

— Et toi ? Tu fais quoi en dehors de l'écriture ?

Pour me donner une certaine contenance, je fourre une cuillère de crème blanchâtre dans mon gosier, et je prends le temps de réfléchir.

En silence, je fais le tour de mes hobbies.

Le shopping, le vin, la bouffe, les sorties, les copines... la sieste ? Non, ça ne se dit pas ça. Beaucoup de choses en somme, mais pas de sport.

— J'aime bien marcher.

Oh my God ! Je ne voulais pas dire ça !

Son visage s'illumine.

— La marche nordique ?

C'est quoi la marche nordique ?

Pour ne pas dire de bêtises aussi grosses que moi, et je vous jure que je me porte bien, je me force à me taire à grands coups de cuillère, malheureusement le fond du pot arrive vite et je commence à le racler frénétiquement.

Mais mon mutisme n'arrête pas Jonas qui se met à frétiler tel un gardon hors de l'eau.

— Je ne savais pas Sofia ! J'adore ce sport ! Je me suis acheté des bâtons en fibre de carbone. Ils sont super légers. Et beaucoup plus résistants que...

Ça y est, c'est reparti... Achevez-moi !

Impatiente comme pas deux, j'ai vraiment du mal à garder mon postérieur sagement en place. Je n'ai plus rien pour m'occuper, j'ai tout mangé et ce ne serait pas très convenable de commander un nouveau dessert.

Quoi ?

Non. Je décide d'être cash. Ça me va bien.

— Jonas, je suis désolée, mais je suis très fatiguée...

J'écrase un bâillement de circonstance.

Oui, je sais aussi très bien jouer la comédie.

— Pas de souci, bella. Je te raccompagne ?

Une petite nuit de folie Sofia ?

— Non, c'est gentil, je vais prendre un taxi.

Rrr... voilà la Sofia raisonnable.

Nous nous levons et après avoir réglé la note, Jonas m'entoure les épaules de ses bras musclés. Alors que nous nous dirigeons vers la sortie, il dépose un

baiser sur ma tempe et me susurre à l'oreille :

— J'ai passé une excellente soirée...

Rhoo... Quel gâchis !

Dehors, sur le trottoir, Jonas m'accorde une dernière bise et attend le taxi en ma compagnie.

Je lui jette un coup d'œil et résignée, je prends en moi même une décision capitale : bye bye la belle idylle, bonjour case départ.

Il est clair qu'entre nous, c'est voué à l'échec. Cette soirée a sonné le glas d'une histoire à peine entamée.

C'est en bas de mon immeuble, prête à grimper quatre à quatre les escaliers menant jusqu'à mon appartement, pour me réfugier sous ma couette emmitouflée dans mon pilou-pilou sexy, que je trouve une Alice frigorifiée.

— Al ? Mais qu'est-ce que...

Elle se jette sur moi.

— Sofia ! Tu as eu mes appels ?

— Non. Je reviens du resto. Je n'ai pas dû faire attention. Mais Al, qu'est-ce qu'il se passe ?

Bouhh la menteuse. Je me fatigue !

Là, pour le coup, ça sent vraiment mauvais. Al n'est pas du genre à faire les allers retours chez ses petits protégés pour prendre soin d'eux. Surtout à 22 h 15, un dimanche soir.

— Faut qu'on parle Sofia !

Oulà ! Elle a l'air toute retournée, et je n'aime pas ça.

Je la fait pénétrer dans mon modeste appartement. Elle y entre sans faire attention au bordel monstrueux qui y règne. OK, là en effet, ça ne tourne pas rond. En temps normal, ma très chère reine de glace aurait regardé avec dégoût et dédain mon antre d'artiste à la débauche.

J'avoue qu'on peut très largement appeler mon loft comme ça. Mais c'est un bordel organisé, MOI je m'y retrouve, c'est le principal.

Oui, c'est ce que disent tous les bordéliques en puissance, je sais... mais je vous assure que c'est vrai !

Alice s'assoit, ou plutôt s'affale, dans mon canapé couleur violine, et sort de son attaché-case (ahah, même complètement affolée, elle pense à tout !) une liasse de feuilles affichant toutes des échanges de mails. Mais je n'y prête pas attention.

— Tu connais Marc VanBrussels ?

Marc VanBrussels... le requin du monde littéraire.

— Oui, le journaliste de Lisez ! Vivez !

— Oui, c'est ça. Cath Jacobson, qui travaille au sein du même service que lui et avec qui je m'entends très bien, a fait une entorse au règlement pour moi.

Elle déglutit péniblement et continue en montrant ses feuilles :

— Comme tu le sais, chaque mois Marc sort dans sa rubrique Raté/Loupé, les auteurs disons « à la dérive », « out »...

Elle mime de ses doigts les guillemets, comme pour donner plus de sens à son discours. De mon côté, je prends place dans le fauteuil, tout à l'écoute de mon agent qui semble vouloir me dire quelque chose. Mais avec tact elle prend son temps.

— Bref, Catherine me donne souvent les noms avant la publication pour que je ne sois pas surprise et que je puisse prendre les devants. Pour mes auteurs et leur...

— Abrège Al !

— Bon, c'est la première fois que ça arrive... mais ce mois-ci tu es dans LA rubrique, Sofia.

J'écarquille les yeux, et pars dans un rire sonore. Ouf ! Vu son état je pensais qu'elle m'annoncerait bien pire.

Bien sûr, Al me lance un regard d'acier et s'énerve :

— Ce n'est pas drôle !

— Al, tu débarques chez moi un dimanche soir pour me dire qu'un plouc n'aime pas mon bouquin ? Je ne peux pas plaire à tout le monde, ce n'est rien !

— Sofia ! Tu fais partie des Raté/Loupé de Marc VanBrussels, c'est une CA-TA-STROPHE !

Tandis que je reprends mon calme, Alice se lève et entreprend de faire les cent pas. Ses talons aiguilles claquent sur mon sol lustré.

A ce rythme-là, je vais me retrouver avec des nids-de-poule plein le parquet.

— Al, Zen ! Ce n'est pas un article qui va m'arrêter. Il dit quoi d'ailleurs ?

Je la regarde en soupirant, espérant calmer la tempête glaciale qui règne à quelques mètres de moi.

Elle se fige.

— Je n'en sais rien... Catherine ne me sort que les noms. Elle ne peut pas se mouiller davantage.

— Et son torchon, il sort quand ?

— Demain matin.

Al plisse les yeux tandis que j'écrase un nouveau bâillement. Un vrai cette fois ci. Je me contrefous de ce que peut penser ce journaliste littéraire. Il n'aime pas ma plume ? Soit. Qu'il lise autre chose !

Comprenant ma nonchalance, Al soupire et sort de mon appartement en claquant la porte sans oublier de me balancer :

— Demain, neuf heures dans mon bureau.

Je-m'en-foutiste, moi ? Juste un brin !

Sauf que, sans m'en douter, la tempête ne fait que commencer.

Réalité bonjour !

Boum, boum, boum

— Sofiaaaaa !

Boum, boum, boum

Je grogne et enfonce ma tête un peu plus profond dans mon oreiller à l'effigie de ma souris préférée.

Comme si Minnie pouvait me donner la force d'affronter un réveil difficile !

— Putain ! Sofiaaaaa !

Boum, boum, boum

Je rêve ? Non. J'entends bien la voix de Lily jurer des noms d'oiseaux de bon matin en martelant ma porte de coups de poings effrénés.

— Sofiiiiia !

J'ouvre les yeux et grimace. Les gros points rouges et blancs de mon dessus de lit, trouvé chez Disney il y a quelques années, me font mal aux yeux.

Nota Bene : me débarrasser de mon syndrome de Peter Pan.

— Ouuvvree, c'est Lily !

Comme si je n'avais pas remarqué !

Je me traîne jusqu'à la porte en poussant des grognements d'ornithorynque.

Quand je l'ouvre enfin, Lily entre comme une furie dans mon appartement, et tout en me bousculant, me jette un objet non identifié à la figure.

— Café ? enchaîne-t-elle.

Je lui indique ma machine d'un mouvement de tête avant de reprendre mes esprits et de trouver à mes pieds un exemplaire du magazine Lisez ! Vivez !

Tout en le ramassant, je balance mes premiers mots d'une voix rauque presque masculine.

— Lily. Sept heures du mat'. Tu m'expliques ?

Pour seule réponse, et tout en continuant à farfouiller dans mes placards pour trouver un mug, elle me montre le magazine, que je tiens dans les mains.

J'y jette un rapide coup d'œil. Sorties littéraires, best-sellers en vogue, et là...

« Inédit ! Retrouvez vite le Raté/Loupé de M. VanBrussels »

— Oh non... tu ne vas pas t'y mettre.

D'un pas nonchalant je repose le magazine sur le comptoir de la cuisine et m'écroule dans mon fauteuil. Lily fait couler le café. La douce odeur de la caféine finit de réveiller les derniers neurones encore endormis de mon cerveau.

— Bon. Soso ?

Je tourne la tête vers elle, les yeux mi-clos.

— Mmmm...

— Regarde ce putain d'article ! Faut qu'on trouve un plan !

Elle s'assoit dans mon canapé, à la même place qu'Alice la veille au soir. Mais qu'est-ce qu'elles ont ces blondes à me pourrir mes journées en ce moment ? Et puis entre nous, les plans de Lily, non merci.

Qui attend chaque matin l'ouverture des Kiosques à journaux pour tomber sur LE potin people du moment ? C'est Lily. Alors, échafauder quoi que ce soit avec elle revient purement et simplement à déclencher un véritable cataclysme.

Je soupire, reprends la revue et cherche la page correspondant à la rubrique de ce Marc VanMachin.

Raté/Loupé mensuel... bla-bla... inédit... les pires navets... bla-bla-bla

— Tourne la page...

Lily me scrute bizarrement et boit son café par petites gorgées.

HAAANNNNNN !!!!

Cette fois-ci Lily avale tout le reste de son café d'un coup et pose sa tasse sur la table basse, avec un air déterminé.

— Je le savais Soso ! Tu vas péter un plomb !

Je secoue la tête de gauche à droite et ne réagis pas. Tout se brouille. Mon ouïe, ma vue... et mon cœur entame un triathlon digne de ce nom.

J'arrive tout de même à bafouiller d'une voix plaintive :

— Lily, il me massacre...

Elle me frotte le bras comme pour me rassurer. Mais je n'ai plus cinq ans, et ça ne fait que m'électriser un peu plus.

Je sais ma chérie, je sais...

« Sa plume fraîchement fanée d'auteure à soi-disant succès, me laisse de glace »

« Des sentiments superficiels et de la romance à l'agonie, achèvent mon ressenti sur ce roman sans aucun talent »

ou encore

« Innocence ? Sait-elle vraiment ce qu'est l'innocence ? Chaque parcelle de son être transpire de mauvais goût ! Chers lecteurs, passez votre chemin ! »

Et des photos... Oui, je vous assure. Ce salopard de VanBrussels a agrémenté à souhait son article, de photos de moi on ne peut plus compromettantes.

Inlassablement, je cherche d'autres auteurs dans la même mouise que moi, dévalorisés et pris pour cible par ce journaliste sans saveur. Rien ! Je suis la seule ce mois-ci à subir les affres de ce pervers littéraire.

Lily se lève pour se faire couler un second café, et reste prostrée près de la machine prête à me dégainer un remontant puissant. Mais à ce niveau-là, c'est une double vodka dont j'aurais besoin !

Je me lève sans attendre, et jette le torchon à même le sol. Si hier, je riaais de paraître en quelques lignes dans les « navets » d'un magazine littéraire, je ne m'attendais surtout pas à cette méchanceté gratuite déclinée sur une double page de papier glacé.

Seigneur Dieu !

Al doit voir rouge ! Pire, elle doit en être au point de bouffer les stalactites de son château de glace.

— Lily ! Je suis foutue !

Double torture. Lily hoche la tête. Mais non ! Une copine ça vous ment quand il faut ? Qu'est-ce qu'elle fait alors à soutenir ma thèse de l'auteure grillée ?

Me prenant par les épaules, elle m'annonce :

— Sofia. C'est ça d'être une people. C'est un simple passage à vide, une poussière sur ton chemin...

Je l'ignore. Après ce massacre visuel, je n'ai pas la force d'entendre les propos pseudo philo de Lily. Et je ne suis pas une people, merde. Je ne suis qu'une petite auteure de romans sentimentaux, qui rencontre un succès éphémère, dans l'attente de la parution de son prochain bouquin. Qu'on me foute la paix !

— Faut que j'aille voir Alice.

Je file d'une traite me préparer. J'enfile rapidement un caraco noir sur un Jean destroy et entreprends de me repeindre la face à grands coups de poudre minérale et de blush nacré. Un vrai désastre. Je ressemble plus à une star des années 80 doublée d'une boule à facettes. Pas grave. Au point où j'en suis, mon ego ne peut pas descendre plus bas.

Lily m'attend dans le salon toujours en train de câliner ma Nespresso. Elle me tend un mug de café que j'englouti littéralement. Comme pour épancher une soif que je n'ai pas. J'ai la bouche sèche et j'ai l'impression d'avoir avalé un sac

de graviers. Punaise, mais je suis en train de stresser ? PO-SI-TI-VE Sofia, bordel !

— Je peux te laisser fermer derrière moi ?

— Pas de souci ma chérie.

S’apercevant de mon état déplorable, elle n’en dit pas plus. Je la serre dans mes bras comme si je partais en guerre.

— Merci ma Lily.

Elle m’embrasse rapidement sur le front et pince les lèvres. Elle se retient de dire une connerie et à ce moment-là, je lui en suis totalement reconnaissante.

*

* *

8 h 25.

Bien trop en avance, je monte les marches à la vitesse de l'éclair de chez Write&Cie, ma maison d'édition. Sans aucun doute Al est déjà là et pour une fois, mon enthousiasme légendaire ne m'accompagne pas. Je fusille du regard ma pauvre tête de poulpe hideux qui orne l'entrée.

Quelle idée aussi cette photo ridicule. On ne peut s'en prendre qu'à moi après ça !

Quand j'entre, toujours sans frapper, dans le bureau d'Al, j'ai la désagréable surprise de la voir assise autour de la table ronde « spéciale réunion » en compagnie de Léonard et du Directeur de Write&Cie...THE big boss.

Je me fige. Devant eux s'étalent plusieurs exemplaires en date de Lisez ! Vivez ! J'aperçois mon minois joufflu entre les mains du boss, avec en légende : L'Innocence même !

Ma honte est à son comble.

Priez pour moi.

Fougueuse (1)

Richard Mardon pose négligemment le magazine sur la table devant lui, et soupire.

Ce seul souffle venant du Big Boss de Write&Cie me fait frissonner. Assise en face de lui, j'ai la légère sensation de retrouver mon adolescence boutonneuse, dans le bureau du proviseur, attendant la sentence résultant de mes heures d'école buissonnière. Recroquevillée sur moi-même, la tête dans les épaules et le cœur dans les savates.

— Sofia ?

Je lève les yeux vers celui qui m'a fait confiance. Celui qui m'a tirée de ma petite vie monotone de jeune salariée parisienne. Celui qui a cru en moi juste en lisant quelques-unes de mes lignes et qui a fait de ma passion, mon métier.

— Marc VanBrussels s'en prend à vous dans un but très simple : discréditer notre Maison. A travers vous, c'est Write&Cie qu'il vise.

Je hoche la tête. Je sens le regard de Léonard glisser sur moi.

Parlons-en de celui-là. J'ai envie de crier qu'il doit être satisfait. La banale et transparente Sofia vient de se faire lyncher en bonne et due forme. Richard devrait sérieusement revoir son équipe du *service* « *Sofia : comment gérer la crise* ». — Marc VanBrussels est quand même le critique littéraire le plus connu de la capitale...

Al. En traditionnelle anxieuse, son pessimisme est à son maximum. Je la vois triturer ses grandes mains et sous la peau laiteuse de son cou je peux voir pulser ses veines bleutées.

— En effet, Marc est LE critique et journaliste littéraire le plus renommé auprès de l'ensemble de notre lectorat.

Voilà qui est rassurant.

Un doigt posé sur sa tempe grisonnante, Richard reprend :

— Mais je ne m'en fais pas. Sous ses lignes infâmes, Sofia a dû lui taper dans l'œil pour qu'il s'y intéresse d'aussi près. Il ne faut pas lui donner ce qu'il souhaite. Sofia ? Votre second roman est en cours n'est-ce pas ?

Euh... J'enjolie ? Non, OK j'en rajoute.

— Oui, j'ai quelques chapitres en cours. Il y a encore pas mal de choses à peaufiner, mais l'inspiration est bien là. J'y travaille ardemment...

Hum... Quoi ? Comment expliquer au boss qu'en ce moment mon esprit est plus préoccupé par Jonas et son QI de calamar ou de l'entretien permanent de mes kilos abdominaux ?

Il faut que je me reprenne. A ce moment même, entourée des personnes qui vouent une totale confiance en ma plume, j'ai l'impression d'être la traîtresse du siècle.

L'inspiration ? Les nuits blanches ? Les idées bouillonnantes qui font palpiter le cœur et qui vous donnent des fourmis dans les doigts ? Pour tout vous avouer, ça fait belle lurette que tout ça ne m'est plus arrivé. J'ai été emportée par mon premier succès comme si j'étais montée à bord de la Fusée Ariane. Je n'ai rien vu venir.

Mon premier roman, Innocence, a vu le jour à une période creuse de ma vie.

Je n'appréciais que très moyennement mon boulot, ma vie sentimentale vivotait, mes ambitions stagnaient... en résumé la vie moyenne d'une jeune femme moyenne. Innocence à tout fait voler en éclats. L'histoire de cette femme innocente et naïve, qui voit un beau matin une nouvelle vie se profiler. C'est moi.

Alors, en prenant exemple sur mon héroïne adorée, je lève le nez et avec fougue, je prends la parole :

— Richard, je suis navrée de cette mauvaise pub. Ces photos, plus que personnelles ne me définissent pas. Marc VanBrussels a voulu démontrer que ma plume et les sentiments que j’ai mis dans mon roman sont superficiels. Ça me blesse parce que j’y ai mis non seulement mes tripes, mais tout mon amour. S’il est le critique littéraire le plus reconnu de la capitale, sa méchanceté gratuite et ses moqueries de bas étage en font aussi un triste et sombre idiot. Alors, je ne vais pas laisser ce type me démonter et encore moins bafouer la passion de toute une vie. Je rendrais mon second roman aussi vite que vous le désirez. Votre délai sera le mien.

Wahouh ! Sofia est dans la place !

Le cul sur ma chaise en plastique translucide, je suis fière comme un paon.

D’un simple coup d’œil circulaire, je jauge les réactions. Al me dévisage comme un spécimen inconnu, Richard acquiesce lentement de la tête et Léo gribouille quelques notes sur un calepin.

— Très bien Sofia, m’en voilà ravi. Je vous laisse deux mois pour me rendre un premier jet.

DEUX MOIS !? J’écarquille les yeux et ravale précipitamment le mot vulgaire qui ne demande qu’à sortir de ma bouche. Je reste immobile. Richard se lève et donne ses instructions.

— Alice, je vous veux exclusivement sur Sofia. Sa promo, sa tournée, son roman. Léonard, j’ai fait appel aux services de votre société pour que vous me pondiez un article relatant l’évolution et l’histoire de nos best-sellers. Vous faites comme bon vous semble, mais sortez-moi un article du tonnerre sur Sofia. Je veux tout. De ses débuts jusqu’à aujourd’hui. La tournée littéraire et les séances de dédicaces ne pourront vous être que très utiles. Sofia, merci de collaborer au mieux.

J’ai l’impression de participer à une réunion secrète de la NASA. Et bien sûr j’en suis la principale protagoniste. C’est super excitant !

Richard sort du bureau en nous saluant. Et sans vous mentir, je souffle. Ma carrière n’est pas foutue, Richard croit encore en son jeune poulain.

D'un geste nerveux, Al rassemble les quelques feuilles et magazines qui jonchent la table.

— La prochaine séance de dédicaces se déroule mercredi Sofia. Je te veux au maximum. Léo, dresse-moi une petite liste de ce que tu as déjà pu écrire concernant la carrière de Sofia. Nous nous réunirons en fin de semaine pour voir ce que ça donne. Vous avez entendu Richard ? On prend le contre-pied.

M'ignorant, Léo répond, en se levant à son tour :

— Ma liste est déjà bien avancée Al. On fait le point quand tu veux.

Quel connard ce type !

Enervée, je lui balance :

— Banale. Transparente. Inintéressante. Si c'est comme ça que tu comptes prendre le contre-pied, s'il te plaît, tire-toi tout de suite !

Je bouillonne intérieurement. Et dire que je vais devoir compter sur son putain d'article pour faire remonter ma côte de popularité et pour me sortir de ce merdier médiatique. Merci Marc VanMachin !

Al soupire. Je sens son agacement monter et préfère prendre congé. J'en ai eu assez pour la matinée.

*

* *

10 h 45.

Je prends exceptionnellement l'ascenseur pour descendre les trois étages qui me séparent du rez-de-chaussée de chez Write&Cie. Bien sûr, Léo me suit tout sourire.

Rrr... je vous jure que si j'étais un mec, je lui referais la face à celui-là. J'avoue qu'il est sexy en diable, chemise remontée aux coudes, je vois la naissance d'un tatouage sur son avant-bras musclé. Mais son mépris m'horripile bien plus que son sex-appeal.

Les portes se referment doucement et telle une gamine énervée, je boude. Je sens son sourire suffisant dans mon dos.

Clac, clac. Soudain, la cabine s'arrête en cahotant.

Surprise, je regarde ces fichus boutons électroniques. Merde !

Sans savoir ni comment ni pourquoi, je me retrouve projetée contre la paroi vitrée.

Le cliché de l'ascenseur, vous connaissez ?

Fougueuse (2)

Ma tête percute le miroir, et deux grandes mains brûlantes viennent avec délicatesse prendre mon visage en coupe. Ses yeux verts d'eau ne me quittent pas. Mes mains sont crispées à la rampe derrière moi et mon souffle se fait haletant.

Mon cerveau réagit soudainement : Léo vient d'appuyer sur le bouton d'arrêt d'urgence.

Qu'est-ce qu'il fout bordel ?

Et même si au fond je connais déjà la réponse et que tout mon corps en est tétanisé, j'arrive à ouvrir la bouche et à prononcer d'une voix rauque et agressive :

— C'est quoi ton problème ?!

C'est vrai quoi ? Soit il a décidé d'assouvir un fantasme de mâle dominant dans ce foutu ascenseur, soit il me déteste au point de m'étrangler sauvagement.

Dans les deux cas, c'est tombé sur moi.

Dans les deux cas, je suis dans une merde pas possible !

Il sourit. De ce sourire imperceptible qui brise, histoire d'une fraction de seconde, la glace solide qui le définit. Mon cœur bat à cent à l'heure. Et je sens la colère monter en moi comme une fusée.

Je décide de pousser plus loin l'image de la gamine boudeuse et je me mets à me débattre furieusement. C'est bien sûr sans compter sur la force physique qui

nous sépare.

Même bien bâtie (on me surnommait Laure Manaudou au lycée), et mon 42 bien tassé, il faut avouer que je suis totalement impuissante contre son corps qui ressemble tout bonnement à une montagne de muscles.

Mes petits coups de poing effrénés ne le font même pas vaciller d'un millimètre. Et lui, ses yeux transcendants dans les miens continue de me sourire. Je sens son souffle chaud sur mes lèvres.

Et si je criais ?

Ou pire, si je hurlais ?

OK, je crie !

— Chhuutt...

Il pose son index bouillant sur mes lèvres entrouvertes et m'ordonne de me taire.

Et moi, Sofia Segianelli, la grande gueule au caractère loufoque et déjanté... je la boucle ! Croyez-le ou non. Pourtant mon cerveau me hurle de lui dévisser les bourses à grands coups de genoux, mais mon corps ne répond plus de rien.

Allô la Terre ?

Et d'une manière plus que soudaine, il pose délicatement sa bouche sur la mienne.

Ses yeux restent ancrés aux miens comme hypnotisés. Raide comme un piquet, je reste immobile et un frisson me parcourt quand il mordille légèrement ma lèvre inférieure.

Le seul muscle qui n'est pas sous l'effet d'une paralysie temporaire est mon cœur, qui tambourine inlassablement. Mon cerveau devient comme un gyrophare à la lumière rouge criarde émettant une sirène tonitruante.

Seigneur Dieu ! Sa langue cherche lentement la mienne... et la trouve. C'est léger, doux et délicat. Ses pouces caressent gentiment mes joues rebondies et je sens mon corps s'adapter au fur et à mesure à cet instant si déstabilisant.

Sofiaaa !

Je réagis enfin. Léo est en train de... M'EMBRASSER !

Oui, OK ça ne peut être que ça... ou alors je voudrais me faire étrangler tous les jours. Sa langue dans ma bouche, j'admets volontiers que c'est loin d'être un

supplice. Ma paralysie s'efface et laisse place à un face à face électrique. Je ne bouge toujours pas, mais lui rends son baiser brûlant de passion. Quand une de ses mains descend le long de ma colonne et agrippe ma hanche, je remercie silencieusement le ciel (et les glaces, et les muffins chocolat et les beignets Gras/Framboise) de m'avoir doté de petites poignées d'amour potelées.

Ça fait si longtemps que je n'ai pas pratiqué ce genre de bouche à bouche lingual que je le laisse prendre les devants en s'appliquant à être un professeur hors pair.

Et moi, je joue l'élève modèle. Première de la classe, les félicitations en prime même !

Tout à coup, notre étreinte chaude et rassurante, s'arrête. Brusquement, Léo se détache de moi et colle son front au mien. Ses yeux éblouissants se ferment et son souffle balaye mon visage. Quand il les rouvre et qu'il reprend son air détaché, sérieux et glaçant, je m'étonne à ressentir un vide d'une froideur extrême. Il fait un pas en arrière, et toujours en me fixant, il appui énergiquement sur le bouton. L'ascenseur redémarre par petits soubresauts.

Je reste pantelante, les jambes tremblotantes, accrochée à la rampe en bois. Je la serre si fort que mes phalanges ont blanchi et me font un mal de chien.

Quand les portes automatiques s'ouvrent enfin sur le hall de chez Write&Cie, je suis encore collée au miroir, les yeux écarquillés tel un lapin pris dans les phares d'une voiture. Léo reprend son sourire mutin et me lance froidement :

— Tu as oublié quelque chose sur la liste tout à l'heure : je dirais... fougueuse aussi.

Et il sort.

Bordel ! Il SORT et me laisse plantée là comme une pauvre andouille. Je ne bouge plus d'un iota et c'est la langue encore engourdie que je ferme les yeux pour me réveiller de ce mauvais rêve.

*

* *

— Sofia ?

Je suis dans mon lit et je viens de fantasmer sur mon partenaire mutique et froid comme la banquise.

J'ouvre les yeux rapidement et les cligne plusieurs fois. Non, perdu. Je suis bien dans un ascenseur, seule et de nouveau au troisième étage. Les portes sont ouvertes et Al me dévisage comme un cas à la psychose élevée.

— Oui ?

— Tu es encore là ? Tu as oublié quelque chose ?

Al monte dans l'ascenseur et se positionne face à moi en appuyant sur le bouton menant au hall d'entrée.

— Non, non. Je croyais... mais non.

Voilà que je bégaye maintenant. Je la sens me dévisager dangereusement. Je me redresse et fais mine d'arranger mes cheveux dans le miroir. Les cheveux en pagaille et les yeux rétrécis je ressemble plus à un pou en furie qu'à la Belle au Bois dormant après le passage du Prince charmant.

Misère !

Et je lui ai rendu son putain de baiser ! Mais quelle idiote je fais !

Si j'y ai pris du plaisir ? Oui.

Mes mains démêlent frénétiquement les dernières mèches de cheveux récalcitrantes.

Si je voudrais recommencer ? Je peux répondre oui ?

Je passe mes doigts sous mes yeux pour effacer le mascara dégoulinant.

Comment je me...

— Sofia ?

Rrrr... elle va me foutre la paix ! J'analyse là !

— Sofia, tu n'as vraiment pas l'air bien... Si c'est à cause de ce problème d'article de Marc VanBrussels, ne t'en fais pas. Nous allons nous serrer les coudes et gérer cette crise en professionnels avertis. Léo va te faire un article clinquant, rassure-toi !

Ah oui... c'est vrai ! J'ai déjà un problème d'article. Je dirais bien qu'aujourd'hui, j'en ai deux.

Je lui souris et fais une moue approbatrice. Ça a l'air de lui convenir, car elle opine du chef de manière déterminée, alors que moi j'ai juste l'impression d'être

complètement désaxée. Mon cerveau remet en route sa turbine.

Fougueuse.

Il joue. C'est un enfoiré joueur... et invariablement sexy.

C'est officiel, je suis dans un bourbier impossible.

Entre ma descente aux enfers médiatiques et mon rapprochement chaud bouillant avec un mec hypra démoralisant qui doit me servir de sauveur, je ne peux pas tomber plus bas.

Je déclare officiel le fiasco de ma vie.

Mais qui a dit que je n'aimais pas les hostilités ?

Karma ingrat

— Et ?

Rajah me fixe de ses grands yeux noirs, Lily mâchouille ses ongles et Alix, droite comme un i dans son tailleur haut de gamme, croise les bras sur sa poitrine en soupirant.

— On a bouffé pizza...

Réunion de crise oblige, j'attends la réaction de mes amies confortablement installées autour du bar qui sépare ma cuisine de mon minuscule salon. Sans grand étonnement, les filles restent immobiles à ne trop savoir que dire. Puis, comme un enchaînement synchronisé, ça fuse de toute part.

— Pizza ?

— Tu plaisantes ?

— La poisse !

Lily continue de rafraîchir à grands coups de dents, ses ongles parfaits quand Rajah me lance comme une bombe :

— Et toi en grande Madame Je-suis-gentille-tout-plein tu as laissé faire ce carnage ? Non, mais ! Soso ! Réveille-toi ! Une pizza...

Alix enchaîne :

— C'est clair. Quel genre de mec, devant qui tu te pâmes depuis des mois, t'offre une Quatre Fromages à un premier dîner ?

J'affiche une moue contrariée. Bon, j'avoue... elles sont super exigeantes quand il s'agit de ma vie sentimentale (et de tout ce qui tourne autour). Mais je leur fais une confiance absolue.

Lily lâche enfin ses bouts de doigts rapiécés et lève la tête vers moi :

— Ce n'est pas si grave les filles... Calme. Mais dis-moi Soso, après la pizza...

Ses sourcils effectuent frénétiquement un mouvement de va-et-vient qui me monte immédiatement au crâne.

Je lâche d'un ton désespéré :

— Rien...

— Ohh !

Lily met sa main devant sa bouche magenta et ses yeux sont comme deux grosses boules de billard.

— Ah oui, là ça craint ma Soso...

Rajah et Alix lèvent les yeux au ciel. Sacré Lily... Alors qu'Alix et Rajah sont des amies pleines de sagesse, de bon sens et de bon goût, Lily me sert d'amie un brin déjantée (avouons-le, on en a toutes une). Dans mon cas, si Jonas et moi avons tout naturellement passé le cap de la première fois, ma soirée pizza n'aurait pas fait polémique chez Lily. Dans le second cas, qui fait figure de réalité, c'est pour elle une véritable catastrophe.

Superficiel quand tu nous tiens.

— Lily... dis-je en soupirant bruyamment.

Elle se lève et se met à cirer le parquet, avec aux pieds mes propres chaussettes en pilou molletonné. L'index tapotant sa bouche pulpeuse et colorée, elle réfléchit à voix haute.

— Il est bizarre ce mec quand même... il te donne rendez-vous... il te drague de façon subtile et prévenante... mais il t'emmène grignoter une pizza. Ce n'est pas logique !

Je regarde d'un air ahuri mes deux autres amies qui pouffent de rire face à l'attitude de Lily, qui semble plancher sur un problème aux équations compliquées. Je me mords l'intérieur de la joue pour ne pas rire à mon tour.

— Quoi ?

Enfin, des éclats de rire tonitruants traversent la pièce de part en part.

Vous savez quoi ? Ma soirée pizza ratée n'est plus qu'un lointain souvenir. Tant que je les ai, elles, aucun orage ne pointe à l'horizon.

Et attendez donc ! Je ne leur ai pas tout dit... quand elles sauront pour Léo, je vais me faire manger toute crue !

Une fois nos gigantesques gargarismes terminés (même Lily s'est jointe à nous) et nos verres tous vidés, je balade mon index devant les yeux de mes trois amies totalement sous l'effet du vin sucré.

Rajah soupire.

— Que t'est-il arrivé d'autre ? Si c'est au sujet de cet article, on l'a toute lu... no stress chérie, c'est un gros frustré ce Marc VanMachin c'est tout...

— Et un jaloux de ta réussite aussi, rajoute Alix

— Juste un mal bais...

— Lily !! crions-nous en cœur.

— Arrête de tout rapporter au sexe, ce n'est pas vrai ! la réprimande Alix, telle une mère poule énervée.

— Rho Alix ! Y'a que ça de vrai de nos jours, c'est gratuit et facile... on ne va pas s'en priver ! Essaie tu verras !

Alix claque gentiment l'épaule de Lily, qui lui tire la langue en retour.

Alors, quoi ? s'impatiente Rajah.

— Léo m'a sauvagement embrassée dans l'ascenseur hier... comme ça sans prévenir. Et il est parti aussitôt terminé...

Les trois paires d'yeux me regardent subjugués. On pourrait entendre les mouches voler.

C'est Alix qui brise le silence la première :

— Et tu nous dis ça que maintenant ?

J'abdique... cette réunion de crise improvisée à la volée a pour simple but de me remettre les idées en place suite à cet événement non identifié qui s'est déroulé la veille dans l'ascenseur de Write&Cie. Foutu événement, par le biais duquel j'ai malencontreusement mêlé ma langue à celle d'un type que je connais depuis une semaine. Le seul souci, s'il doit y en avoir un, c'est que je n'arrive pas à me débarrasser de cette sensation qui me suit depuis. La seule chose qui

me fait oublier ce moment de fébrilité est l'écriture. J'ai écrit plus d'une dizaine de chapitre en vingt-quatre heures, une vraie folle !

Mon second roman avance à la vitesse de la lumière et j'en suis totalement ravie. Mais une fois les dernières lignes posées...

PAF ! J'y repense et mon cerveau mouline.

Alors il faut que je leur en parle, pour avoir leur avis. De femmes. Enfin... de copines surtout !

En rentrant bien trop largement dans les détails, je leur conte mon escapade au pays de la galoche avec Mister Freeze en personne.

Quand enfin je termine mon récit ponctué de détails croustillants, je peux vous dire que la Reine des Neiges, pour le coup c'est bien moi. Enfin, la Elsa qui sommeille en moi vient de lâcher le morceau... je me sens tellement mieux...

Libéréeeee ! Délivréeeee !

Je viens d'avouer à haute voix que j'ai partagé ce moment fugace avec un plaisir à peine dissimulé.

Rajah hoche la tête, Alix fait tournoyer les dernières gouttes de vin présentent dans son verre et Lily le visage entre les mains, accoudée au comptoir, ne bave pas, mais presque.

OK, là c'est moi qui vide mon verre cul sec. Pourquoi elles ne réagissent pas ?

— Alors, qu'est-ce que je dois en penser selon vous ?

Leur regard en dit long et je couine soudainement :

— Ah non !! Non !

Elles hochent la tête en même temps.

— Oh si...

Je regarde Rajah furieuse.

— Non.

— Tu viens de nous dire que tu avais apprécié chérie... ça veut bien dire que tu es sous le charme...

Alix et sa répartie à deux balles. Surprise par leur réaction, je ne me remets pas du tout en question. Et puis quoi encore ? Moi ? Rien que de penser que Léo puisse m'attirer d'une manière ou d'une autre me donne la nausée.

Lily, qui n'a encore rien dit baragouine mollement :

— C'est officiel les filles : la partie ne fait que commencer...

Question de soutien moral, je m'attendais à mieux. Je suis foutue ! Trois coups à la porte m'empêchent de terminer cette conversation.

Elles ne paient rien pour attendre !

Quand je l'ouvre d'un pas décidé, la surprise doit se lire sur mon visage et je pense instantanément que mon karma ne penche définitivement pas pour moi ces jours-ci. Je me sens comme un bon vieux fruit pourri qui se fait lentement grignoter par un ver.

— Bonsoir !

Et je sors la seule phrase stupide qui me vient à l'esprit :

— Mais... mais qu'est-ce que tu fais là ?

Surprise !

Pincez-moi je rêve.

C'est le pompon !

— Surprise ! Chérie, tu as une de ces mines... vitamines, vitamines ! Je te le dis assez, pourtant.

Je sens mes joues s'empourprer.

Je vous présente... ma mère.

Elle me bouscule presque pour passer le pas de la porte. Moi, toujours immobile, la bouche ouverte, puis fermée, tel un poisson laveur de vitres, je regarde mon père, qui me fait face, une moue désolée sur le visage.

Il m'embrasse avec insistance. Vous savez, ces gros bisous qui claquent dont seuls les parents ont le secret ?

— Bonsoir ma pépette.

Rho... l'angoisse totale.

Au moment où je retourne dans le salon, ma mère est déjà en grande conversation avec mes trois gazelles, qui patientent gentiment devant leur verre de blanc. Je surprends le regard moqueur d'Alix qui me sonde.

Ma mère prend enfin conscience de ma présence derrière elle et s'esclaffe :

— Soofffiia... tu es toute pâle. Tu devrais sortir plutôt que de rester enfermée à écrire voyons...

— Non, maman. Je ne suis juste pas maquillée là.

Et juste en train de parler roulage de pelle avec mes copines... Oui, ma mère croit encore qu'un écrivain ne croise la lumière blanche que par le biais de son ordinateur portable.

Entendons-nous bien : j'adore ma mère. Je l'aime plus que tout au monde. Frustrés dans leur parentalité, et étant fille unique, mes parents m'ont toujours apporté un trop-plein d'amour. Ne m'en déplaise, je suis entourée comme jamais. Alors que mon père reconnaît ma nécessité d'éloignement du cocon familial, ma mère ne comprend pas mon besoin d'autonomie. Oui, quand elle est dans les parages j'ai l'impression de me transformer en une sorte de guimauve. Elle me câline comme un gros lapin en peluche géant et... je viens de fêter mes vingt-huit ans !

— Je t'ai apporté une quiche ma pépette. Vu les innombrables rendez-vous que tu as pour tes signatures, je me disais qu'il était préférable que tu ne te nourrisses pas que de plats préparés.

Voyez-vous ça !

— Merci maman. C'est adorable.

Je lui prends des mains le plat en céramique rouge recouvert de papier aluminium et le dépose délicatement sur le comptoir de la cuisine. Du coin de l'œil je vois mon père se faire tout petit. OK, il a compris. Et comme je ne veux surtout pas les vexer, je me plaque un sourire mielleux sur le visage.

— Papa, tu bois quelque chose ? Maman ?

— Oh non ma chérie on ne va pas te déranger.

Ben voyons !

— Je vois que tu as un bon Chablis de sorti. Serre m'en un verre !

Merci papa !

— Bon, alors, que me vaut votre visite surprise ?

Je tente la diversion par la sympathie.

Mes parents sont commerçants en proche banlieue parisienne. Vous savez, ces charmantes bourgades fleuries et cosy ? Ils évitent le grand Paris à tout prix. Alors les voir chez moi un soir de semaine me rend forcément méfiante. Quelque chose se trame.

Ma mère fait sa moue contrariée et mon père lui jette des coups d'œil inquiets.

Il se passe VRAIMENT quelque chose.

Alix, en fille très bien élevée, glisse de son tabouret et enchaîne :

— On va vous laisser en famille. Catherine, Jean, heureuse de vous avoir revu, ça fait un bail !

Lily et Rajah la suivent de près :

— A bientôt !

En raccompagnant mes amies à la porte, je lance désespérée :

— Primo : vous ne vous en sortirez pas comme ça ! Deuzio : lâcheuses !

Lily éclate d'un rire sonore et m'entoure de ses bras fins et musclés.

— Sauvez par le gong pépette...

Je grogne et lui assène une pichenette sur l'avant-bras. Mais trop vite, mon trio s'éloigne et me laisse seule face à mes amours de parents.

— Chériiiiie... Installe toi avec nous.

Quand je disais qu'ils préparaient quelque chose !

— Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Je le savais Cathy, je le savais ! crie mon père.

Il change si vite de position que son breuvage manque de s'échapper de son verre à pied.

— Mais non, Jean, voyons...

Je me hisse sur le comptoir en bois, et plaque mes mains sous mes cuisses.

— Je vous écoute.

Ma mère ne met pas dix secondes à ouvrir la bouche, toute excitée par la nouvelle à m'annoncer.

— Sofia. Comme tu sais, je suis Présidente du Conseil des Commerçants.

Mon père émet un soupir digne d'un cachalot échoué. Le regard que lui lance ma mère en dit long. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens la tripotée de soucis arriver.

— Donc, comme je disais, en tant que Présidente, nous organisons tous les ans le Commerce en fête. Tu te souviens n'est-ce pas ?

J'acquiesce lentement de la tête. J'ai beau réfléchir, je ne vois pas où elle veut en venir.

— Cette année, un gala est organisé et nous recherchons des sortes de vedettes pour assurer la promotion de cette soirée. Et bien sûr on a pensé à toi !

Elle sourit franchement et semble ravie de sa proposition.

Et la « sorte de vedette », vous aurez compris : c'est moi ! Venant de ma mère, maladroite comme pas deux, je prends le compliment avec fierté.

— Maman...

Comment lui dire ? Je ne suis pas Miss Boudin ! J'ai une tête à faire des courbettes à la kermesse ? Alors, d'accord j'ai mes propres casseroles médiatiques, récentes d'ailleurs, mais fanfaronner à une petite fête de village et serrer des mains à la quasi-totalité des gens qui me connaissent sous le gentil surnom de « pépette » et qui m'ont pratiquement tous admirée garce et grasse, rebelle et ingrate durant ma phase adolescente, ne m'enchantent pas plus que ça.

— Maman, avec les séances de dédicaces je suis très prise en ce moment, tu sais...

— Je comprends chérie, mais c'est juste histoire de quelques heures un samedi soir. Tu peux faire ça pour moi quand même. C'est l'idée de Madame Chanepière. Quand je lui ai parlé de toi, elle a une cette illumination. C'est vrai que c'est tout à fait ce qu'il nous faut.

C'est qui Madame Chanepière déjà ?

Second soupir. La situation est tellement cocasse que je sens le fou rire pointer le bout de son nez. Affalé dans le fond du canapé, mon père se saoule au vin comme pour ne plus entendre le blabla de sa femme tant aimée.

— Maman...

Je tente. Je résiste. Mais face aux yeux suppliants de ma Mômman, je perds.

— OK. Quelle date ?

*

* *

22 h 30.

Sous le jet de douche qui me brûle l'épiderme, je me relaxe. J'entends les cliquetis des couverts dans l'évier et les pas de va-et-vient de mes parents dans mon appartement.

Ma mère m'a gentiment proposé de s'occuper de la vaisselle d'après repas et de me détendre.

Quoi ? Vous ne le faites pas vous ?

En fin de compte, une maman poule, ça a du bon parfois !

Soudain je l'entends m'appeler :

— Soofiaaa ?

Je coupe l'eau et lui réponds sur le même ton strident :

— Ouiiii ?

— Tu as un MSM !

Traduction : SMS, texto, message...

Ma mère intrusive ? Juste sans-gêne !

Je crie :

— De qui ?

J'entends résonner la voix de ma mère : « *Jean, comment marche ce truc ?* »

— Léonard... Joret ! crie-t-elle enfin.

Je manque de m'étrangler et mon cœur accélère, tel un étalon au galop.

La vraie surprise, ce soir, c'est bien celle-là !

Confidence pour confidence (1)

**Léo : Librairie Chanon, demain 11h.

Je te propose qu'on se retrouve à La Causette, café d'en face à 9 h 30. Léo.**

C'est tout ? Hey oui !

Moi aussi, je m'attendais à autre chose.

Bien sûr, pas à une déclaration enflammée d'amant en manque d'affection ou de rendez-vous sexy tard dans la nuit, mais juste un petit mot sympa, une tournure de phrase touchante... bref, pas à ce ton professionnel et un poil trop sérieux à mon goût.

Il est sept heures et je suis déjà levée (oui, oui). Les yeux encore englués de sommeil, je souffle tranquillement sur mon café bouillant. J'appréhende de manière très positive ma seconde séance de dédicaces. Pas de stress (si on fait abstraction d'Al), pas de questions inutiles sur l'avis de mes lecteurs... et bien sûr je compte sur les petites viennoiseries appétissantes pour me garder d'attaque durant mes deux longues heures de rencontre.

On ne se refait pas !

J'enfile à la hâte un pantalon noir classique et un cache-cœur kaki ultra sophistiqué. Je troque mes vieilles Stan Smith contre une paire d'escarpins noirs

vernis.

Le tour est joué. Je me sens belle et sûre de moi. Bon, pour le dernier point, j'avoue ne pas avoir trop de mal, je travaille ma confiance depuis toujours et j'en suis fière.

J'arrive au rendez-vous avec cinq minutes de retard. Léo est déjà attablé en terrasse. Il a choisi une petite table de bistrot en plein soleil, ce qui me satisfait d'avance. Les rayons matinaux me donnent du pep's et ma recharge en vitamines n'en est que plus comblée.

Vous voyez que je ne suis pas si ingrate, j'écoute ma mère !

J'aperçois Léo regarder sa montre. Son visage ne montre aucun signe d'impatience, mais mon estomac se serre.

Ma tactique serait-elle obsolète ? Je vous dis tout :

J'essaye d'arriver toujours quelques minutes après l'heure du rendez-vous fixé. Mais juste quelques minutes seulement. Pour me faire attendre et désirer, mais sans agacer. Le compromis est plutôt pas mal je trouve.

OK, j'admets qu'arriver à l'heure pile serait plus judicieux. Désolée, mais c'est hors de ma portée !

— Salut.

— Salut.

Léo se lève et me désigne une chaise en face de lui. Son attitude ne change pas de d'habitude. Sérieux, froid, distant. Il n'est plus cet homme qui m'a réchauffé d'un simple baiser. Je m'en accommode et m'assieds confortablement en commandant un café serré.

Et vous savez quoi ? Derrière la façade glaciale que je souhaite me donner, j'ai juste envie de lui hurler : ON EN PARLE OU QUOI ?!

Youhou ! Tu m'as embrassée ! On recommence ? On s'engueule ? On débrieife ?

Mais non. Vu sa tête de journaliste afféré fouillant dans ses notes d'une main et tapotant son stylo de l'autre, je vois que ce n'est pas dans ses projets.

— Merci d'être venue. J'ai besoin de te poser quelques questions pour mon article.

Je hoche la tête. De mon côté j'en ai une de question. Pas sûre qu'il souhaite que je la lui pose. Monsieur veut se la jouer j'ai-déjà-tout-oublier ? Parfait ! Top c'est parti !

— Je t'écoute.

Mon ton se fait froid et autoritaire. Je sens l'ambiance s'alourdir, avec en prime la gêne s'installer.

KO au premier round ! J'aime ça. Appelez-moi Sofia Balboa !

Il me fixe et une lueur de surprise passe dans ses yeux. Mais il enchaîne sans aucun commentaire.

— J'ai réussi à remonter ton parcours jusqu'à ton premier roman « Innocence ». Par contre, j'ai besoin de quelques autres détails plus... personnels dirons-nous.

Personnel ? Euh... ce mot m'effraie.

— Pas de problème.

Mais si ! Il est bien là le problème. Moi ? Me dévoiler devant un mec qui me désarçonne... ça va être coton.

— Bon... j'ai plusieurs questions.

Enchaîne chéri.

— Quelles sont tes sources d'inspiration ?

C'est ce qu'il appelle personnel ? Ouf ! Question basique. Je pensais qu'il voulait que je lui parle de ma mère, de mon chat Antoine mort à mes sept ans et du choc émotionnel que ça a engendré ou de Mémé Andrée qui ne se souvient jamais de mon prénom et qui m'offre des chocolats périmés chaque année. Ma température corporelle baisse d'un coup et je sens mon souffle s'apaiser.

Je hausse les sourcils et laisse mon regard dériver vers la rue. Je suis des yeux une jeune fille, les jambes nues sous une jupette rouge à fleurs sifflotant sa gaieté, ou une femme d'âge mûre tenant la main d'un bambin tout sourire. Ma source d'inspiration ? Facile...

— La vie.

— La vie ?

Il s'étonne. Naturellement, je lui explique.

— Oui, la vie. Les gens, leur comportement, leur sourire, la nature, le soleil et la pluie.

Vu son regard, j'en ai trop dit ou pas assez. Alors, quitte à passer pour une hurluberlue, je continue. Et je ne sais pas si c'est l'effet de mon troisième café ou de mon excitation à la vue de cette magnifique journée, mais je me lâche complètement.

— Tu sais, les petits instants comme ça où le soleil brille et où tout le monde sourit.

Ça fait un peu cui-cui les beaux oiseaux, me direz-vous ? J'assume, c'est mon côté fleur bleue.

Léo gratte de multiples lignes noires dans son calepin. Sans avoir l'impression de le gêner, de le surprendre ou de l'ennuyer, je poursuis sur ma lancée, un brin nostalgique. Le sourire imperceptible que je connais si bien maintenant, orne le coin de sa bouche... ça m'encourage.

— Quand la vie bat son plein, aux terrasses des cafés, dans les salles de concert, dans la rue animée. J'aime que les gens soient francs, sans tabous, qu'ils dansent, qu'ils s'aiment, qu'ils chantent. Malgré les épreuves, malgré ces saletés d'infos qui nous apportent des mauvaises nouvelles en cascade, malgré la consommation à laquelle nous sommes tous dépendants, malgré l'horreur des maladies... j'aime la positivité des gens et leur insouciance...

Je laisse ma phrase en suspens et repense à mes parents qui m'ont inculqué et transmis cette joie permanente de vivre et de sourire face aux dangers et aux faiblesses. J'en ai fait ma force. J'en ai aussi fait mon métier.

Léo lève le nez et m'observe.

OK, il me prend pour une grande tarée. Une artiste décalée, dépassée et à l'ouest. Je me mords la langue pour ne pas poursuivre mon étalage, et mon enthousiasme se perd dans une moue contrariée qu'il ignore.

— Je ne m'attendais pas à ça... mais pourtant, dans tes romans, ça ne parle que d'amour ?

Je lève les yeux au ciel.

— Oui, d'amour. Mais pas seulement. De haine aussi. Et je fais rêver les filles. Avec les mots peut-être, mais n'oublie pas une chose...

Je me penche et pointe mon index vers lui.

— Ecrire, c'est transmettre. Peu importe quoi. Une émotion, un rêve, des sentiments, un coup de gueule. C'est la façon dont tu le transmets qui est importante. Vu ton métier, tu devrais comprendre.

Ses yeux verts d'eau me dévisagent. Aucune autre réaction que ce profond regard qu'il m'adresse. Rien de transcendant. Mais moi, j'en frissonne et mes orteils se recroquevillent dans mes escarpins.

Il comprend. Très bien même.

Et je n'écoute déjà plus la suite.

M'en fous.

Cette fois, la gagnante c'est moi.

Confidence pour confidence (2)

Gagnante.

OK, le mot est un peu fort, mais qui a déclenché les hostilités en premier ?

Une légère brise vient caresser mon visage et ma nostalgie s'envole avec l'air frais qui me rappelle que nous ne sommes qu'au mois d'avril.

Léo continue de griffonner des tonnes d'annotations et je me surprends à l'observer à mon tour. Il est grand, brun et sa carrure est athlétique. Une petite barbe de trois jours dessine parfaitement les traits fins de son visage. Il est vraiment bel homme sous cet aspect glacial qui pourrait faire frissonner un ours polaire. Comme dirait Lily, c'est un BBMR.

Beau, Brun, Mal Rasé.

Le cliché des apparences ! Même si ça me barbe réellement, il faut avouer qu'on ne peut pas passer outre.

Mais autre chose chez lui m'intrigue. Si je fais la totale abstraction qu'il est un Dieu en matière de baiser sulfureux, je me persuade silencieusement qu'il cache une facette bien plus attendrissante. C'est tout-moi ça ! Il faut toujours que j'aie gratter la mauvaise couche... et je peux vous dire que je me suis déjà cramé les ailes à ce jeu-là.

— Ton ressenti sur la propulsion de ton roman dans le top des ventes ?

Léo me ramène sur Terre. Ses questions ne me dérangent pas, mais je grogne intérieurement en sachant qu'il est simplement payé pour s'intéresser à moi et

pour redorer mon blason bien entaché.

Je hausse les épaules et triture ma tasse vide.

— J'en suis très heureuse. Que veux-tu que je te dise ? Je ne vais pas cracher dans la soupe. J'ai fait de ma passion mon métier. Peu peuvent en dire autant.

Je repose mes yeux sur la rue.

Il acquiesce de la tête et poursuit :

— Et côté sentimental ? Ta vie personnelle est-elle construite de la même manière que celle de ton héroïne ?

Arrrgh... On arrive aux questions qui puent.

Je me racle fébrilement la gorge, je déglutis, je claque ma langue au palais... en résumé je gagne du temps en employant toutes les mimiques que ma bouche est en mesure de m'offrir.

Mon héroïne, naturelle et enjouée, a une vie sentimentale épanouie. Des amants en veux-tu en voilà, jusqu'à l'arrivée du jeune et beau Lenny, qui va lui faire perdre toute raison. Un peu cliché ? Je sais. Mais un fantasme assumé pour bon nombre de femmes à la recherche de fraîche et jolie tendresse.

— Je vis seule. Pas d'animaux. Pas de boyfriend. Je puise ma dose d'amour dans mes romans. Pour l'instant ça me suffit.

My God ! J'ai dit ça moi ? Oh ! Et avec le ton qui va bien en plus. On dirait le genre de présentation de profil pour un site de rencontre.

« Grande, brune, aux rondeurs douces comme du chocolat, yeux verts et poitrine avantageuse. Aime le grand air, les enfants et les voyages. Je m'évade en écrivant des romans d'amour. Si tu aimes mon profil clique sur le pouce en bas de la page. Love. »

Vous savez la vieille fille habitée par une mordante solitude qui se persuade que l'amour n'est pas pour elle ?

Raté ! Je me voulais cynique et cinglante et me voilà poulette en pleine chaleur. Je comprends que mon plan est foutu quand je vois Léo sourire de manière plus insistante qu'à l'accoutumée. Merde !

— Enfin, je vis très bien seule. Je suis une solitaire.

Enfonce-toi Sofia ! Quand vous voyez que je m'accroche comme une folle à une relation fade et platonique avec le beau Jonas malgré son tempérament mou du genou, je suis vachement crédible !

Léo ne relève pas et ferme son carnet.

— OK, je pense que je vais pouvoir continuer mon article avec tout ça. Merci.

Je souffle. On a fini. J'avais prévenu, quand on ouvre la porte de mon inconscient personnel, je ne réponds plus de rien.

— Je t'en prie. Tu as les cartes en main pour me redonner une crédibilité sans failles maintenant.

Il secoue la tête et avale une gorgée de son jus d'orange. Je louche sur ses lèvres. Les miennes donneraient beaucoup pour se transformer en verre à ce moment même.

— C'est mon boulot.

Ça, j'avais bien pigé, merci !

La répartie me brûle les lèvres. Je le dis ou pas ? Oh et puis, au point où j'en suis...

— M'embrasser aussi fait partie de ton boulot ?

Ma voix tremble légèrement, mais je garde mon sang-froid.

Il repose délicatement son verre sur la table et s'adosse à la chaise. Il prend son temps pour répondre, ce qui a le don d'agacer l'impatient que je suis.

Tout en plongeant son regard électrique dans le mien, il déclare :

— Je vais te faire une confidence...

Vous entendez mon cœur là ? Non ? Eh bien moi, j'entends que ça et ça résonne si fort que mon cache-cœur en vibre.

— Je voulais juste m'assurer que tu ne savais pas dire non.

PAF ! En même temps je m'attendais à quoi ?

Mon cœur ne tambourine plus du tout... il explose ! Et j'ai l'impression d'avoir pris une taille de bonnet en quelques secondes tant mon soutien-gorge en dentelle blanche me comprime la poitrine.

Je reste muette. Comment fait-il ? Pour être tour à tour cet homme glacial et hautain, cet homme professionnel et sympathique ou encore cet individu à la fougue frissonnante, à m'en donner des rêves passionnés ?

Ma tête effectue un lent va-et-vient, de gauche à droite puis de droite à gauche.

Nonchalamment, il se lève et attrape sa veste sur le dossier de la chaise située à ses côtés.

Et il va me laisser comme ça là ?

— Je t'accompagne ? Il est presque dix heures trente. Alice doit nous attendre.

Retour du sympathique Léo. Rrrr... il va avoir ma peau.

Déjà j'aperçois Al se diriger vers nous. Elle a un radar ou quoi ?

Juchée sur des Jimmy Choo de quinze centimètres, ses mains s'agitent dans notre direction.

Il est l'heure.

Mon euphorie et la fraîcheur de vivre de cette matinée ensoleillée ré-affluent doucement en moi.

Quand je vois Léo embrasser Alice d'une bise amicale, je comprends enfin.

Il me déstabilise. Il est dangereux.

Juste parce que face à lui, moi, Sofia Segianelli, je perds mes moyens, je me sens mise à nue et à fleur de peau. Il est comme moi : il gratte la première couche. Il m'analyse.

Je n'ai qu'une peur...

Qu'il y trouve des choses que moi seule puisse être capable de comprendre.

Vous voyez, la plupart des journalistes ne lisent que la quatrième de couverture. Ils cherchent à faire le buzz et veulent à tout prix fournir aux lecteurs des détails croustillants sur la vie de leurs auteurs préférés. Alors, le petit diable qui nous habite tous et qui nous pousse parfois à faire ou dire n'importe quoi m'interpelle soudain. Et s'il était comme les autres ? S'il jouait sur la corde sensible de mes failles personnelles ?

Non, impossible, il a un contrat avec Write&Cie. Il ne peut être qu'objectif.

Mais qu'est-ce que je préfère vraiment ?

Je crois que l'euphorie de ma rencontre avec mes fans et le soleil de ce printemps délicat me fait prendre une décision à mille kilomètres de la raison.

Je vais le laisser gratter.

Moi aussi j'ai envie de jouer.

Pépette

— Mon numéro de téléphone ?

Je fixe, surprise, le jeune homme qui me fait face. Tout sourire, des traces d'acné encore visibles sur ses joues imberbes et rouge comme une pivoine, qui attend ma réponse en essayant tant bien que mal de masquer son impatience.

— C'est envisageable... ?

Et il insiste en plus...

Que dois-je faire dans ces cas-là ? Deux solutions : donner, sans aucun scrupule, un faux numéro (ou celui de Lily, rien que pour lui faire les pieds) et me ronger les sangs pendant trois semaines de ne pas avoir été franche et directe ou refuser catégoriquement (et en public) et ainsi passer pour une auteure hautaine, loin de ses fans et la tête grosse comme une pastèque bien mûre.

J'hésite encore, quand l'adolescent retardé renifle et m'encourage de ses grands yeux globuleux à donner une suite favorable à son questionnement hasardeux.

— Euh...

Voilà que je me mets à bafouiller. Mon cerveau mouline. J'imagine ce gentil jeune homme s'entraînant devant son miroir à me demander mon numéro de téléphone. J'imagine sa tension artérielle à ce moment précis, et l'adrénaline qu'il doit ressentir d'être face à moi...

Mon Dieu, Sofia, non, imagine-le en serial-killer, pervers et douteux, fana de jeunes auteures plantureuses...

— Ecoutez...

— Non.

Je pivote sur moi-même, aussi surprise que mon chevalier servant en herbe. Léo, adossé à son siège en cuir, mâchouillant son stylo Bic, nous regarde amusé.

— Non, ce n'est pas envisageable.

Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à insister lourdement aujourd'hui ?

Avec une gêne extrême, je prends délicatement le bouquin que me tend une main tremblante et y inscrit un Love accompagné de ma signature aussi machinalement qu'un chien qui trouve toujours un bon lampadaire pour uriner.

C'est avec un sourire crispé que je laisse le jeune geek s'évaporer de façon aussi maladroite qu'il est arrivé.

La prochaine fois, tu voudras bien me laisser répondre. Je suis une grande fille...

Sans un regard pour Léo, je souris de toutes mes dents à la jeune fille qui me regarde et qui m'épelle son prénom.

— Tu n'aurais pas dit non...

Laura. Je me concentre sur le prénom de la demoiselle. Le « L » en premier...

— Tu été en train de craquer...

...puis le « A »...

— Tu en es au point de filer ton numéro.

...le « U »...

— Tu...

Cette fois, je ne le laisse pas finir sa phrase et me retourne aussi vite que mon siège me le permet. Les quatre roulettes en plastique couinent bruyamment quand je roule jusqu'à lui. Nous nous retrouvons nez à nez en trois grands coups de talons aiguilles. L'image n'est pas glorieuse et je dois ressembler à un crabe sur un skateboard, mais peu importe, je dois lui faire fermer son clapet !

— Ne me dis plus ce que je dois faire Léo. Plus jamais. Ok ?

C'est vrai quoi ? Depuis quand parle-t-on pour moi ? Son baiser sulfureux devient un lointain souvenir et son attitude horripilante me hérissé le poil.

Il hoche la tête et son foutu sourire en coin reprend du service.

Tout compte fait, je préfère quand il se tait !

En un mouvement de colère, je reprends ma place tout en m'excusant auprès de Laura qui attend toujours ma dédicace le sourire aux lèvres.

Les minutes défilent aussi vite qu'un sablier pendant une partie de Monopoly et c'est avec bonheur que je signe mes dernières dédicaces. Ma main est engourdie et mon stylo feutre noir est à deux doigts de rendre l'âme, mais je jubile littéralement. Et c'est très honnêtement que je savoure mon succès et commence à prendre goût à ces bains de foule grande nature.

Quand Al ferme le dernier paravent qui nous sépare de la salle principale de la librairie, je suis contente de pouvoir souffler et j'ai hâte de me jeter sur un café et sur ces mignardises qui me font de l'œil depuis le début de la matinée.

Et c'est toujours avec mon air exécrationnel envers mon partenaire de tournée que je range mes affaires et prends la direction du buffet préparé en l'honneur de Write&Cie. Al est pleine discussion avec les gérants de la librairie et Jonas, fidèle au poste, comme à son habitude, m'adresse au loin un signe amical.

Oui, amical ! Qu'il est drôle...

— Soffia...

Oh non ! Tout, mais pas ça...

Promptement, j'effectue un demi-tour sur moi-même et vois ma mère passer la tête par le paravent en essayant de se contorsionner pour passer entre les deux blocs de bois faisant office de séparation.

— Maman ?

Vous savez, le bon vieux « Maman ? » qui sous-entend aussi : qu'est-ce que tu fais ici ? Comment tu as su ? Pourquoi tant de haine ?

— Ma Pépette, j'ai eu du mal à trouver !

Elle est à bout de souffle et me regarde comme une petite fille sortant de sa première journée d'école. C'est limite si elle n'est pas en train de lorgner ma coiffure à savoir si elle doit me refaire mes couettes et lisser mon caraco.

Elle m'embrasse et me sourit. Comment lui en vouloir ?

— Mais Maman, c'est terminé tu sais.

— Oui, ma chérie, je sais... Mais j'avais envie de te voir dans ton environnement de star, avec tes fans et tout ça...

Ses mains effectuent de grands gestes, impossibles à louper.

Je sens les regards d'Al, de Léo et de toute l'assemblée présente derrière moi, se poser sur le clown qui me sert de mère à temps plein.

Oh misère ! Je sens que la star pepette va se liquéfier sur place, et qu'elle a de quoi se faire charrier pour un bon moment.

Les talons d'Alice claquent sur le carrelage, faisant taire ma mère et faisant brusquement cesser ses gesticulations de papillon.

— Bonjour Madame Segianelli, c'est un grand plaisir de vous revoir.

— Oh ! Alice, ravie également... on ne s'était vues qu'une fois, il me semble ?

— Oui, à la soirée de promotion de Sofia pour la sortie d'Innocence.

Ma mère ne lâche pas la main d'Alice qui se crispe légèrement. Quand enfin elle se décide de se concentrer sur autre chose, c'est pour me demander prestement de la présenter au reste de mes collègues.

D'un pas léger, je fais le tour et les conversations reprennent leur cours. Mais les quelques minutes où je laisse ma mère entre les mains de Léo, pour aller me servir en pâtisseries, finissent de m'achever.

— Hein pepette ?

— Mmm... quoi ?

Je reviens vers eux, les mains chargées en guettant précieusement mon butin.

— Je disais que Léonard pourrait t'accompagner, samedi 14 ?

Mon cœur accélère. Je savais que c'était une mauvaise idée...

Elle reporte son regard sur Léo, qui reste impassible, et enchaîne :

— C'est un moyen redoutable pour étayer votre article et botter le cul en beauté à ce Marc De Bruxelles !

Faites-la taire, par pitié !

— Marc VanBrussels Maman...

Elle continue de sourire à Léo, en attendant sa réponse.

Et au fait, que se passe-t-il samedi 14 ?

Sans rien laisser paraître, je questionne ma mère :

— Maman, tu peux m'éclairer ?

Je sens ma tension monter d'un cran.

C'est Léo qui répond avec un sourire narquois :

— Ta mère vient de me convier à son gala de charité.

Oh non !

— Et je serais ravi de t'accompagner... pepette.

Hilarant !

Positive ? Moi ? Ça veut dire quoi déjà ?

Soupirs et soupirants

Mécaniquement, je frotte sans discontinuer sur le cuir vernis de mes chaussures. Ma colère ne désemplit pas, même en m'acharnant comme une lionne sur la pointe de mes escarpins.

Comment a-t-elle pu ?

Mais c'est vrai ! Rendez-vous compte : ma mère a, sans aucune gêne et sans me consulter, invité Mister Freeze à sa soirée choucroute déguisée en gala de charité !

Et ma seule réaction a été de lâcher mon trésor de mignardises. Imaginez le désastre ! Eclair au chocolat, mini baba au rhum et chouquettes au sucre venant lamentablement s'écraser sur le seul reste de ma dignité : mes superbes stilettos à 150 euros.

Là, tout de suite, je vois mal comment je peux encore parler de positivité !

— Oui, voilà.

Le téléphone coincé entre mon épaule et l'oreille, ma Spontex à la main, j'écoute Alix et ses conseils bien avisés.

— Pas de panique Soso. Justement, ta mère a raison, peut-être qu'en te découvrant dans ton environnement familial, Léonard pourra étayer son article et redorer ton image d'auteure en vogue.

— Alix... Il ne peut pas me piffer, je te rappelle ! Il n'est payé qu'à me suivre et à trouver de quoi s'empocher la confiance du boss de chez Write&Cie !

Je crie presque. Mais Alix, sereine, reprend :

— Ok Sofia... mais il y a eu ce baiser, et souviens-toi que ça t'a chamboulée.

— Mais justement Alix, justement...

Je grogne en voyant mes escarpins complètement rayés par le gratte-gratte méthodique de mon éponge, je les jette dans l'entrée en un bruit assourdissant.

Je soupire et me masse les tempes.

— Justement quoi ?

Elle me tire les vers du nez là ou je rêve ?

— Justement ! Juste justement !

Elle émet un rire à peine audible au bout du fil.

— Lily avait raison l'autre soir. Tu en pincas Soso...

Harassée de cette journée mouvementée, j'abdique piteusement et m'affale dans mon fauteuil fétiche.

— Je n'en pince pas Alix. Il me déstabilise. Il joue. Malheureusement, je n'arrive plus à savoir de quel côté est la balle.

— Dis-toi qu'elle est au centre chérie !

— Mmmm...

J'ai de gros doutes. Même si Léo reste muet sur notre baiser chaud bouillant de l'ascenseur, il continue de me démolir à la moindre occasion. Et même la grande et puissante caractérielle que je suis, avoue avoir pris du plomb dans l'aile. Je veux jouer, c'est sûr, et voir ce qu'il cache sous son masque mutique, mais tout ça est si décousu que j'en ai des maux de tête.

— Sexy Sasha m'appelle, je dois y aller. On se voit jeudi ?

(Sexy Sasha : boss ultra méga hypra sexy d'Alix, pour qui elle se plierait en dix chaque seconde.)

— Oui, à la Terrasse comme d'hab'.

— Ok, on en reparle. Bisous ma belle.

— Bisous. Et Alix ?

— Mmmm ?

— Merci.

— Pas de quoi !

Elle raccroche aussi sec.

Je jette mon portable qui se perd immédiatement dans les coussins du canapé, en face de moi, et repose ma tête sur le dossier de mon club adoré. Et je soupire. Trois fois. Puis quatre. Je suis éreintée de cette bataille silencieuse et platonique que me mène Léo. Sans aucun doute, il me plaît. Physiquement il a tout de l'homme qui m'attire. Mentalement, il est intelligent. C'est un silencieux observateur. Et surtout, avec lui, je ne contrôle plus rien. Mes gestes sont moins vifs, mon cœur s'emballe au rythme d'un stress que je ne connais pas, ma grande gueule savoure les délices d'une Sofia aphone face à des répliques tranchantes et mes poils se hérissent à chaque sentiment que je traverse en sa présence.

En bref, je suis complètement dans la merde, car Alix n'a pas forcément tort. J'en pince peut-être.

Oulà ! Je vous vois venir... J'ai dit peut-être hein !

Cinquième soupir.

Puis soudain, j'ai une illumination.

Ma mère a dit samedi 14 ?

Mon moment larmoyant et esseulé mis de côté, je plante mes pieds au sol et cherche mon agenda du regard. OK. Pas de panique, il est forcément parmi tout ce fatras. Je me mets frénétiquement à soulever les amas de fringues qui traînent sur les tabourets de bar et sur mon canapé pour enfin trouver mon précieux carnet.

Rose. Oui et alors ? Je suis une princesse. Avec un popotin taillé dans du 42, mais une princesse quand même.

Samedi 14...

Voilà ! Je le savais !

C'est JUSTE dans trois jours.

Je n'avais pas vraiment percuté, mais maintenant les pièces du puzzle commencent à s'assembler comme dans un bon vieux Tetris. Ma mère (cette insolente de mère plutôt) connaissant ma faculté nullissime à me situer dans les dates et encore plus depuis que je n'ai plus aucune contrainte horaire ni journalière, a décidé de me mettre devant le fait accompli.

Et moi, l'imbécile que je suis, j'ai sauté dedans à pieds joints. Elle a même réussi, en prime, à me coller Mister Freeze dans les pattes, sans savoir qu'il demeure, à l'heure actuelle, la plus grande énigme de ma vie des mecs à conquérir !

Vite, un remède à tout ça !

Une vodka ?

Je suis à bout d'une journée fatigante et abusive en terme de fiasco, mais je n'ai pas encore la tête d'une alcoolique notoire qui boit seule dans son salon.

Non. Pour ma part, ce n'est pas mon foie que je dois contenter pour gérer mon stress, mais plutôt mes doigts qui commencent à picoter.

J'ouvre mon Mac et mon fichier nommé « Inintitulé », et je m'affale une fois de plus, mon ordinateur sur les genoux.

Sixième soupir. Mais cette fois de pur bonheur.

Et mes doigts se mettent à valser, à danser et à parcourir le clavier tels des automates. Comme s'ils étaient connectés à jamais, je ne retiens plus rien et mes idées fusent. Les touches de plastiques résonnent en un bruit de cliquetis parfait, une ode à l'écriture si connue de tous mes sens. Je souris à cette détente presque jouissive.

« Julia passe et repasse en boucle cette chanson des années trente qui l'a rend complètement dingue. Dingue de lui, de son rire et de sa douceur de vivre »

« Julia pense à lui. Chaque jour et chaque seconde. Il est son filet, son point d'ancrage dans sa vie démesurée : elle voudrait juste lui dire merci »

J'entame la dernière partie de mon chapitre quand un coup assourdissant résonne à ma porte. Je lève les yeux, étonnée de ne pas entendre celle de mon voisin s'ouvrir avec fracas, comme chaque soir lorsqu'il rentre de son boulot de serveur. Luis est un mexicain pure souche qui s'éclate à Paris. Et moi, j'ai appris à dormir avec des boules Quies quand mon héros d'à côté rentre accompagné.

Un second coup.

Je frissonne et me lève laissant à regret ma Julia sentimentale.

Je me dirige vers la porte. La pénombre de mon appartement n'indique en rien ma présence et je consulte l'heure.

23 h 42.

Mince alors, qui peut bien faire ce boucan à cette heure ?

Par le judas, j'essaye tant bien que mal de savoir d'où provient ce bruit.

Septième soupir. J'ouvre ma porte et un poids mort s'écrase à mes pieds.

Huitième, neuvième et dernier soupir.

Qu'est-ce qui pourrait être pire qu'un Jonas rond comme une queue de pelle
bavant sur mes chaussettes en pilou ?

Ma journée se termine en beauté on dirait...

Next !

Jonas est allongé dans mon canapé, ivre mort. Si un jour, vous m'auriez dit qu'il coucherait chez moi, j'aurais rougi de plaisir et joué ma mijaurée. Or, à cet instant même, mon mannequin cinq étoiles ressemble plus à un fût de bière sur pattes qu'à un charmant prince de magazine.

Et il ronfle en plus.

En tailleur au pied du canapé, je le regarde dormir, blasée. Un bol de Miel Pop's sur les genoux, je suis maintenant sûre de moi : pour le meilleur avec Jonas oui ! Mais surtout pas pour le pire. Dans cet état, il est littéralement plus à fuir qu'à croquer.

Comment cet énergumène a bien pu atterrir chez moi après sa cuite ? Mystère.

Je m'attends à avoir plus d'explications dès le lendemain. Dans son état déplorable, je ne pourrais, de toute façon rien tirer de lui.

Je me lève en essayant de faire le moins de bruit possible quand une main chaude et puissante vient accrocher mon genou. Mes yeux s'écarquillent. Je ne bouge plus. Merde !

Je n'aime pas les mecs bourrés. Je ne sais jamais comment réagir avec eux. Et là, avec Jonas je crois que c'est encore pire.

— Alice ?

Alice ?

Il garde ses yeux fermés. Alors, je me fais toute petite et j'arrive à dégoïser :

— Non, Jonas c'est Sofia.

— Ohhh... Alice.

Le prénom de mon agent résonne comme une plainte dans tout l'appartement. En grande gamine que je suis, je n'ai qu'une envie : pouffer de rire. Mais je me retiens. Je ne veux pas d'ennuis. Le grand gaillard affalé dans mon canapé en est déjà un, et bien assez gros.

— Allliccee...

Maintenant un rôle. Oh Seigneur ! Il rêve d'Al !

J'arrive à m'extirper comme par magie de la poigne de fer qui me maintient le genou depuis cinq minutes. Sa main retombe mollement sur le sol.

Je n'y crois pas ! Jonas ? Alice ?

Mon cerveau bugge. Et moi qui croyais qu'il prenait son temps avec moi. J'ai vraiment dû passer pour une sacrée cruche !

Vis-à-vis d'Al, je ne fais pas le poids. Dans tous les sens du terme. Elle est aussi fine qu'une brindille asséchée alors que pour ma part mes fesses et mes hanches se traînent encore les derniers pots de Nutella, mangés à la petite cuillère, vestiges de mes catastrophiques relations passées.

D'un pas assuré, mais discret, je prends la direction de mon lit. Une fois allongée à mon tour, j'entends encore Jonas répéter en boucle son mantra de la soirée : Alice, Alice, Alice.

Ha ! Un peu plus il se transforme en Francky Vincent, et je suis bonne pour une soirée antillaise, avec cocktails des îles et colliers de fleurs.

Quoi ? J'avoue, c'est ringard. Mais à chaque situation, sa chanson, pas vrai ? Alors qui dit situation pourrie, dit chanson pourrie.

Je crois que je suis VRAIMENT fatiguée.

Mes yeux se ferment doucement.

Pitié, qu'il vise la cuvette, sinon je peux dire adieu à mon canapé violine édition limitée...

*

* *

08 h 50

Un bruit de chasse d'eau finit de faire fuir les héros de mon rêve.

Un bruit de chasse d'eau ?

Ah ! Oui... Jonas.

Désolée, mais vivant seule depuis très longtemps je n'ai aucunement l'habitude d'entendre du bruit dans ma salle de bain de si bon matin.

Dépitée à l'idée de déjeuner en face d'un type à l'allure débraillée et au teint verdâtre, je traîne des pieds jusqu'au salon.

— Salut ma belle !

Je grogne. Même un lendemain de murge effroyable, il arrive à être guilleret. Dites-moi pourquoi, un jour il m'a fait craquer ?

Je ne les aime ni bourrés, ni guillerets !

— Salut.

Ma voix se fait molle et mon corps l'est tout autant. Je pose mon postérieur sur le premier tabouret et laisse ma tête se nicher dans mes mains froides.

Mais je n'ai pourtant rien bu hier soir ! Quoique... avec les puissants relents d'alcool que renvoyait l'haleine fétide de Jonas, les vapeurs m'ont peut-être attaquée aussi... qui sait ?

— Merci.

Je lève les yeux et constate que Jonas a repris du poil de la bête. Son doux visage affiche un sourire ultra-bright. Je pourrais presque y voir le reflet de ma mine déconfite.

— De rien.

— Café ?

Torse nu, il m'interroge du regard en me montrant deux mugs. Il se croit chez lui en plus ! J'acquiesce lentement de la tête. Au point où j'en suis...

— Mauvaise nuit ?

C'est lui qui dit ça ? Attendez que je me marre !

— Je ne suis pas du matin... et toi ?

Il continue de sourire en trifouillant ma Nespresso, et étrangement, ça me fait du bien.

— Sacrée soirée... et sacrée gueule de bois aussi. Mais je gère.

Il se retourne et son sourire a diminué. Sous ses airs de Monsieur-tout-va-bien je sens qu'il cache quelque chose.

— Pourquoi chez moi ?

Je lui prends des mains le mug rose à paillettes et souffle sur mon breuvage bouillant. Le doux arôme du café fait frétiller mes narines.

— J'étais dans le quartier... je ne possède pas encore tous mes souvenirs. Mais comme tu m'as déjà emmené ici une fois... j'ai certainement dû m'en rappeler. J'étais...

— Bien bourré !

— Désolé...

Sa moue contrariée me fait de la peine et j'esquisse un geste de la main pour lui affirmer que ce n'est pas si grave.

— Tu veux parler ?

Il me regarde franchement étonné.

— Quoi ?

— Tu as répété le prénom d'Alice quasiment toute la nuit... et tu as bavé sur mon canapé aussi.

Ma phrase se termine sur un sourire moqueur, pour détendre une atmosphère devenue trop gênante à mon goût. Et oh ! Miracle, ça fonctionne.

— Ah ! Merde...

Oui, ça tu peux le dire ! Et tu as aussi ronflé comme une alarme.

Maintenant, il rit. J'en fais autant.

— Tu n’as pas profité de moi j’espère...

Ses yeux deviennent moqueurs à leur tour, et j’affiche une moue dégoûtée qui le fait rire encore plus.

OK, le malaise est passé.

— Alors ? Alice ?

Il se frotte le visage d’une main et ébouriffe ses cheveux.

— J’ai foiré.

— Comment ça ? Vous êtes ensemble ?

— Non. J’ai essayé, et j’ai foiré.

— Je vois. Elle ne veut pas de toi c’est ça ?

— Pour ainsi dire.

Et dites-moi pourquoi je suis réellement navrée pour lui à ce moment-là ?

Je me rends compte aujourd’hui alors qu’il est là dans ma cuisine, presque à poil, mis à part un boxer saillant, que Jonas n’a jamais vraiment été un coup de cœur. Par dépit ou à défaut comme vous voulez je me suis jetée sur lui telle une lionne affamée. Que suis-je nulle. Comme tout ce que je déteste, je ne me suis arrêtée qu’à son physique de maître-nageur. Je l’apprécie. Mais je comprends qu’il n’y a rien d’autre.

C’est avec une légère nostalgie que je le laisse me compter sa drague de fanfaron auprès d’une Alice complètement coincée.

— Tu aurais pu le dire... Moi qui croyais que tu t’intéressais à moi !

— QUOI ?

— Je vois que je suis nulle. Je t’ai pourtant envoyé des signaux.

J’agite les bras en l’air, et ris aux éclats, entraînant avec moi mon nouvel ami.

Vaut mieux rire de sa propre connerie non ?

Puis, on frappe à ma porte. C’est encore en riant comme une dératée que je l’ouvre.

Et j’y trouve...

Léo.

Impassible.

Mon sourire se fige et mon cœur explose.

Adossé au chambranle, ses yeux se portent sur Jonas, en calbut, juste derrière moi.

Et merde.

Bravo Soso, pour le coup, là, le message est passé !

Vol mouvementé

Bienvenue sur Royal Air Poissarde. Veuillez attacher vos ceintures, nous traversons actuellement de terribles perturbations.

La mienne de perturbation ?

Grand, brun, un regard ravageur, un visage parfait, un sourire en coin sexy comme jamais, un style irréprochable et surtout... un parfum doux et boisé.

Elle est nommée Léo.

De mon côté je me sens comme une adolescente mal fagotée. Il est vrai que mon pantalon de yoga défraîchi et mon habituel gilet en laine informe (oh, ne faites pas les innocentes Mesdames, on en a toutes un à la maison) ne sont pas là pour me servir d'armes redoutables. Et bien sûr, quand je sens Jonas arriver derrière moi, je me souviens que mon karma ne joue pas en ma faveur ces temps-ci.

— Salut Léo. Quelle bonne surprise.

Non, non, ce n'est pas moi. C'est Jonas et sa fichue bonne humeur matinale, qui accueille tout sourire, mon invité surprise.

Je dois l'avouer : à défaut de ne pas se rendre compte que la situation est on ne peut plus cocasse, il brise le silence devenu un tantinet gênant.

Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que j'en ai mal. Mon estomac fait des pirouettes et je sens mes mains devenir moites. Et quand Léo ouvre enfin la bouche pour nous saluer, le cockpit qu'est devenu mon corps se met à vibrer.

— Salut.

OK, lui de son côté on ne peut pas lui reprocher son manque d'amabilité. Il n'est pas connu pour son enthousiasme légendaire. Mais merde !

Qu'est-ce qu'ils ont tous à débarquer chez moi comme ça aussi ? Surtout quand je m'y attends le moins.

La main toujours sur la poignée, je ne bouge pas, paralysée. Entre deux souffles difficiles, j'arrive à esquisser un sourire et un « Salut » à peine audible.

Dis quelque chose Sofia !

— Un café ?

Rho, Jonas ferme là ! J'ai envie de le gifler celui-là. Même morte de honte et de surprise de voir Léo devant ma porte, ma main me démange.

J'ai envie de hurler :

« Bien sûr, Léo. Qu'attends-tu pour entrer chez moi et te désaper. Mets-toi en slip tu verras, c'est bien plus confortable ! »

Misère, dans quel pétrin me suis-je encore fourrée ?

Et le couperet tombe. L'atterrissage ne se fait pas en douceur.

— Non, merci, je vais vous laisser les tourtereaux.

Mais bien sûr, les tourtereaux !

Magique. Ce moment est magique. Oui, car je me sens complètement spectatrice de ma vie. Un vrai spectacle digne d'un illusionniste hors pair. Jonas est tranquillement attablé derrière moi, son boxer moulant et lui, assis sur MON tabouret, dans MON loft, en train de siroter son café.

Le boulet.

Je manque de m'étouffer et Léo me ramène sur Terre. Mon cœur, lui, par contre, est encore dans les nuages.

— Sofia, je suis venu t'apporter les premières ébauches de mon article. Alice m'a demandé de te les apporter afin que tu puisses les corriger si quelque chose ne te convient pas.

Oh ! En plus, il est dans sa phase de gentil Léo, aujourd'hui. Je vous jure que je n'ai vraiment pas pris le bon vol, c'est sûr.

J'entends Jonas baragouiner quelque chose d'incompréhensible, et je souris. Un sourire d'excuse. Léo, l'ignore superbement et me tend une enveloppe de papier kraft.

— Merci.

Au moment où je prends l'enveloppe, nos doigts se frôlent. L'espace d'une demi-seconde, je me liquéfie sur place. Un frisson électrique me parcourt l'échine et une nuée de papillons virevoltent en cascade au creux de mon ventre.

Bordel, Sofia redescend, c'est dans tes romans ça !

Je secoue la tête et je pense être complètement livide, car Léo m'inspecte dangereusement.

— Tu es sûre que tu vas bien ?

Tu parles ! Comment lui dire que le simple frôlement de nos deux index vient de me chambouler ? Il me prendrait pour une folle hystérique, doublée d'une traînée si j'en crois son regard quand j'ai ouvert cette foutue porte et qu'il a vu le corps dénudé de mon colocataire éphémère.

— Oui.

Mes réponses courtes ne sont pas volontaires. Je suis totalement à court de vocabulaire.

Pourquoi, mais pourquoi ne m'a-t-il pas tout simplement donné rendez-vous dans un café ? Ça m'aurait évité de me ridiculiser encore plus. Quoique, il ne s'en est peut-être même pas aperçu, rappelez-vous que, pour lui, je suis complètement transparente.

— Bon, tu le lis et on en reparle ?

Je hoche la tête en passant lentement mon regard de l'enveloppe que je tiens dans mes mains tremblantes à son visage. Ses yeux verts d'eau ne quittent pas les miens.

— A plus Léo !

Et Jonas qui nous crie qu'il est encore là. Rrrr... mission première dès mon atterrissage final : le faire déguerpir au plus vite !

Léo tourne les talons et redescend les escaliers d'un pas pressé. Je fais si peur que ça à voir ?

Son image s'évapore aussi vite qu'elle est arrivée.

Et moi, dans mon cerveau c'est le chaos.

Ce n'est pas un atterrissage, mais un crash monumental qui s'est joué aujourd'hui. Oui, oui, juste en quelques minutes.

Il me plaît. Il m'attire. Et j'ai le béguin. Et cette fois-ci j'en suis sûre. C'est sur le cul de ma propre analyse que je referme la porte.

Voilà. Mon cœur d'artichaut se réveille et se remet de son hibernation. La tempête Léo a levé tous mes doutes.

Pourquoi fallait-il que ça tombe sur lui ? Sur cet individu qui, tout bonnement, me déteste ?

J'ébouriffe ma tignasse pleine de nœuds pour me remettre de mes émotions et croise le sourire de Jonas. Je n'ai qu'un objectif dans la vie : ne pas m'embarrasser d'obstacles qui nuisent à mon bonheur.

Pourtant, là, je ne vois que ça.

Une vibration me sort de ma torpeur. J'attrape mon portable et me presse d'appuyer sur le SMS qui vient d'arriver.

Jeudi gras annulé.

Bah voyons ! Il ne manquait plus que ça. Ma séance de psy hebdomadaire, plof envolée ! J'ai une furieuse envie de pleurer. Ou de frapper Jonas quand je vois qu'il continue de me sourire comme un idiot.

— Bon je vais y aller.

Bonne idée.

J'exagère, il n'est pour rien au cafouillage qui se joue actuellement dans mon cerveau.

Et dix minutes plus tard, le voilà sur le pas de ma porte, sa veste sur l'épaule.

— Encore merci.

— Pas de quoi, ça sert à ça les amis, n'est-ce pas ?

Je lui adresse un sourire amical. Franc et sincère.

Il part tout sourire, en me faisant un signe de la main.

Enfin, cette journée ne démarre pas si mal : j'ai gagné une véritable amitié, que demander de plus ?

Une seconde vibration me surprend. Mon smartphone m'appelle. Il n'est même pas dix heures du matin, et j'ai l'impression d'être au bout de ma journée. Ça promet !

Léo.

Curieuse, mais complètement en flippe, je lis le SMS à haute voix pour me donner plus de courage.

Léo : Samedi, 16h devant chez toi.

Il parle du Gala. Alors je réponds aussi sec.

Moi : Ok. Tu conduis ?

Question plus qu'idiote puisque je n'ai pas de voiture.

Léo : Oui. A défaut de la parole, ta nuit endiablée ne t'a pas fait perdre la tête.

Hum ? Comment je dois le prendre ? Jaloux Mister Freeze ? Ne m'en déplaise. Je souris et réponds :

Moi : Si tu savais...

Bien évidemment, il ne se donne pas la peine de répondre.

Peu importe. J'ai une idée.

Et le trouillomètre à zéro qui va avec.

Erreur détectée

Il est un peu moins de seize heures et comme prévu j'attends Léo devant chez moi. Il aurait pu monter me chercher mais il en est hors de question. Vu ce que sa présence peut provoquer en moi, je préfère me la jouer neutre et l'attendre sur le trottoir, comme convenu.

Et je suis en avance.

Donc, je trépigne. C'est pourquoi être en retard est une de mes grandes qualités.

D'habitude.

Là, pour le coup, je ne vais pas vous cacher que mon sac est bouclé depuis le matin et que ma tenue est choisie depuis la veille. Bref, mis à part mes cheveux que je viens de lisser, je n'ai rien fait au dernier moment.

Et bien sûr, il pleut des cordes.

Maudit destin.

Quand un coupé noir s'arrête à ma hauteur, je soupire

Mais bien sûr ! Il a un coupé. Haut de gamme en plus.

Cliché ? Carrément.

Léo descend de l'habitacle et contourne le véhicule afin de me prendre des mains mon sac en cuir noir. Il le dépose délicatement dans le coffre et revient vers moi.

Tout ça, sans un mot.

Comment fait-il ? Moi, je me mords déjà la langue. En vraie bavarde, le jeu du roi du silence n'a jamais été mon dada.

Le trajet risque d'être long.

Enfin, au moment où il m'ouvre la portière il ancre ses yeux aux miens.

— Comment vas-tu ?

Cette simple phrase me donne une bouffée d'adrénaline, et enfin j'amorce la première partie de mon plan machiavélique.

Je roule des yeux, et repousse quelques mèches de cheveux par-dessus mon épaule.

— Très bien et toi ?

L'œil pétillant et aguicheur, je m'engouffre dans la voiture. Je manque de pousser un cri quand mon popotin se cale dans le siège baquet de la belle Mercedes.

Je hais les voitures sportives ! C'est malin, de quoi vais-je avoir l'air quand je vais en sortir ?

Léo, referme la portière d'un geste nonchalant. Une fois au volant, il met en route son GPS. Je l'arrête immédiatement.

— Pas la peine, je connais la route. Je te rappelle que l'on va chez mes parents.

Il m'adresse un signe de la tête et démarre.

Les premières minutes me semblent interminables. Léo n'émet pas un mot, et même si je m'attendais à ce genre d'attitude, mon mal être grandit. Des effluves de vanille et de patchouli me chatouillent les narines. Je pose mon regard sur l'extérieur et suis des yeux le paysage parisien qui défile. La pluie s'abat lourdement sur le pare-brise et je me sens comme dans une bulle, au chaud et bien en sécurité. Les premières notes de Uptown Funk de Mark Ronson et Bruno Mars retentissent et me sortent de ma torpeur.

Dans mon champ de vision, je vois Léo, impassible. Je décide de briser le silence.

— Funk ?

Quoi de mieux que de parler musique ? Je sais, c'est complètement nul.

Il acquiesce lentement de la tête.

— Change si tu n'aimes pas.

— Non... au contraire.

Bon, c'est plus difficile que je ne le pensais. Alors, je passe à mon plan d'attaque.

— Merci d'être passé l'autre matin. Tu n'étais pas obligé de venir directement m'apporter tes ébauches tu sais.

Une main sur le volant, l'autre sur le levier de vitesse, il ne cille pas.

— C'était juste plus rapide.

Rho, il est dur à dérider.

— C'est juste que de me voir avec Jonas, c'était un peu... gênant.

La première pierre est posée. La perche est tendue. J'espère juste qu'il va mordre.

Quand il sourit légèrement, ma tension monte d'un cran. Ça fonctionne.

— Il en faut plus pour me mettre mal à l'aise Sofia.

Et comme pour me déstabiliser un peu plus, il tourne la tête et me regarde de façon insistante.

Il inverse les rôles, ça ne sent pas bon.

— Ah... entre Jonas et moi c'est... comment dire... plutôt récent.

Je tire machinalement sur un fil qui pendouille de mon pull en laine et attends sa réaction. Le mensonge est monté, je ne peux plus reculer.

Oh la vilaine !

— Je ne sais pas si Al serait ravie d'apprendre que je flirte avec son assistant.

Et j'en rajoute en plus !

Il sourit. Bien trop facilement.

— Je ne sais pas si Al serait ravie d'apprendre que Jonas passe la nuit chez toi, après lui avoir fait des avances digne de ce nom.

PAF ! Comme ça c'est plié. Je suis foutue. A ce moment-là, comme vous pouvez l'imaginer, je n'ai aucune répartie.

Il continue de sourire. Et en prime, de se moquer de moi. Il sait.

Il sait que Jonas est éperdument accro à Alice, et surtout il a bien compris qu'il n'y avait rien entre lui et moi.

Mon visage devient rouge écarlate et le souffle me manque. Léo se tourne à nouveau vers moi et d'un ton empreint de mièvrerie, déclare :

— Si tu as trop chaud, je peux baisser le chauffage.

Connard !

— Non, ça va aller.

Je fais une piètre menteuse et mon soit disant plan parfait tombe à l'eau. Mon Dieu, quelle honte ! Comment ai-je pu croire une seule seconde que de le rendre jaloux pourrait faire pencher la balance en ma faveur ?

Pendant plusieurs minutes, ni l'un ni l'autre n'ouvrons la bouche. Pour ma part je n'ose plus rien dire. De son côté, je suis persuadée qu'il savoure cette petite victoire.

— Sofia...

Je tourne prudemment la tête vers lui.

— Ne te donne pas la peine d'être quelqu'un d'autre avec moi, ça ne marche pas.

Croyez-le ou non, mais je n'ai pas émis un seul son de tout le reste du trajet.

La seule heure de route qui me sépare de ma petite bourgade natale m'a paru être une éternité.

17 h 05

Le coupé sport s'arrête devant le pavillon modeste de mes parents, rue Charleroi.

— Ce soir, 21h à la salle communale ?

Comme si de rien n'était, Léo attend ma réponse. Il a dû sentir ma gêne et ne cherche pas du tout à fuir. Ce qui m'agace d'autant plus.

— Oui. On se retrouve là-bas.

Je me dépêche de sortir de l'habitacle. A mon plus grand bonheur mes fesses se décolle facilement du siège et je remercie le ciel d'avoir eu la bonne idée de mettre un pantalon. Mon orgueil en aurait pris un sacré coup si, après avoir menti et m'être fait passer pour une tombeuse, je m'étais hissée comme un crapaud hors d'une mare.

Je sens le regard de Léo suivre le moindre de mes mouvements.

— Je passe te prendre ?

— Non, j'irais avec mes parents, mais merci.

Il hoche la tête. Son ton est gentil et je sens la honte refluer en moi. Pas une seule fois il n'a été désagréable ou déplacé dans ses propos. Et bizarrement, même si j'ai l'impression qu'il joue sans cesse avec mes émotions, je crois à cet instant qu'il est l'être le plus honnête que je connaisse.

Venant d'un inconnu, je n'en ai pas l'habitude.

Il est franc. Dans son regard. Dans sa façon d'être. Dans ses propos. Il ne cache rien.

Et surtout, il ne fait jamais semblant, lui.

C'est le cœur plein de contradictions et l'esprit ailleurs que je vois le coupé sport s'éloigner et tourner à l'angle de la rue.

Quand je me retourne, nostalgique, je n'ai qu'une hâte : pousser la porte de « chez moi » et me cacher sous la couette.

Et écrire. Encore et encore.

Jeu, set & match

Gâteau au chocolat. Fondant et moelleux. Tout ce qu'il me faut pour évaporer le brin de nostalgie qui vient à peine de s'emparer de moi.

Rien qu'à l'odeur qui provient de la cuisine familiale, je reconnais le gâteau de mon enfance.

Je fais à peine deux pas dans son antre, que ma mère claque un tiroir et se cogne trois fois contre le meuble en bois de la cuisine.

— Oh, déjà là ma pépette ?

Je sens une pointe de panique dans sa voix.

OK, rien de transcendant. A chaque visite c'est la même chose.

Ma mère est une femme férue de lectures sentimentales. Elle est donc ma première fan, ce qui va de soi, bien entendu. Mais elle s'obstine à ne pas vouloir me dire quels autres auteurs elle lit. Elle croit me vexer si j'apprends qu'elle bouquine d'autres romances.

C'est ridicule.

Le monde de l'édition est petit. Je connais mes concurrents mieux que personne et je n'en ai pas peur. J'avance avec. C'est comme ça qu'on progresse. Et surtout, on est tous différents. Dans notre vécu, dans nos peines ou nos rancœurs, nos bonheurs et notre inspiration.

Mon succès n'est dû qu'à mon vécu et ce que j'ai transmis de ma plume. C'est ma fierté.

J’embrasse ma mère et la serre dans mes bras. J’en profite aussi pour ouvrir délicatement le tiroir derrière elle et m’emparer du précieux sésame.

Quand je fonce à l’autre bout de la pièce comme une gamine, elle baisse les épaules et s’écrie :

— Oh non, Sofia...

Ah tiens, ce n’est plus pépette tout à coup ?

— Voyons voir...

Je fronce les sourcils et lit à haute voix le nom de l’auteur en question.

— Vietra Taylor. Très bon choix maman.

Elle hausse les épaules et lève les yeux au ciel. Elle est trop mignonne. Et à ce moment, je sais qu’elle va me sortir que le synopsis est sympa mais que le contenu la déçoit. Alors qu’elle le dévore. Même en faisant la cuisine.

Hilarant.

Elle esquisse un geste machinal comme si elle chassait une mouche.

— Rho... tu sais, un synopsis aguicheur, comme d’habitude. Mais alors le contenu...

Sa moue dubitative forcée me fait sourire.

— Navrant. Mièvre, vu et revu... pas terrible.

Il faut juste que j’éclaircisse un point : Vietra Taylor est l’une des auteures de romances les plus connues du lectorat féminin actuel. Elle en est à son cinquième roman. Elle doit sa puissante renommée à sa plume, plus qu’ambitieuse dans un renouvellement de la romance moderne, mais aussi notamment dans le mystère qui plane autour de son identité. Ses fans en sont charmés et elle entretient son anonymat avec la plus grande des précisions.

Alors, savoir que ma mère n’aime pas son dernier best-seller, elle qui est fan de ce genre d’histoires, m’attendrit au plus haut point.

Que ne ferait-on pas pour ses enfants ?

Là, c’est clair, je n’ai qu’une envie, c’est de la prendre dans mes bras. Pour de bon cette fois.

Ma nostalgie ne m’ayant pas totalement quittée, c’est ce que je fais. En prime, je lui susurre :

— Tu sais que je t’aime maman ?

*
* *

20 h 45

Engoncée dans ma robe fourreau noire (taille 40, pour vous dire que je suis serrée !) je descends de la voiture de mon père telle une princesse des temps modernes. Sur les bons conseils de mes gazelles j'ai opté pour une tenue du soir, chic mais confortable. Seuls mes talons de dix centimètres me font souffrir le martyr mais c'est pour la bonne cause.

Ce soir, la star, c'est moi, n'est-ce pas ? Et même si j'imagine cette soirée en joyeuse bouffe entre villageois, j'avoue que mon excitation est à son comble.

Quand j'entre dans la salle communale, je pose le regard sur la décoration. On peut dire que ma mère, en tant que Présidente du Je-ne-sais-quoi des commerçants, n'a pas lésiné sur le tape à l'œil. Je me sens tout à coup beaucoup plus à l'aise dans mon accoutrement « Spécial Tapis Rouge » et mon souffle se calme peu à peu.

Si, de l'extérieur, la salle ressemble à une vulgaire salle des fêtes, l'intérieur me laisse sans voix. L'ambiance est feutrée, les tables, rondes, sont couvertes de nappes blanches avec à leur centre des bouquets d'iris magnifiques. Les personnes déjà présentes sont toutes sur leur trente et un.

J'ai l'impression d'être à un gala de charité (c'est bien le mot qui convient en effet !) comme on en voit dans les séries de télé américaines.

Oui, oui un vrai remake des Feux de l'Amour ! Pas croyable !

Soudain, mon cœur rate un battement. Léo, à l'entrée, s'immobilise et me cherche du regard.

En costume marine, chemise blanche, sans cravate (je déteste les cravates !) il s'approche de moi. Il est sexy à en tomber. Sa légère barbe naissante lui donne une allure décontractée sans trop en faire et ses cheveux en bataille encore légèrement mouillés me donne l'envie folle d'y passer mes doigts.

Il avance vers nous, accorde un bref salut à ma mère et se retourne vers moi.

— Sofia.

Son regard est franc. Le mien vacille. Et c'est fière de mon allure, que j'enchaîne :

— Léo.

Plus rien ne semble exister autour de moi, si ce n'est Léo et ses yeux verts d'eau. C'est sans compter sur une dame rondelette et aux cheveux grisonnants qui vient à mon rencontre :

— Sofia, contente de te voir ! Qu'est-ce que tu deviens ?

Euh ? Mon égo ? Oui, je le cherche, car là il en prend un sacré coup dans l'aile !

Et ça va s'enchaîner toute la soirée.

« Tu écris quoi exactement ? »

« Ah non, je ne connais pas. »

« C'est ton métier ? »

Et le pire de tous :

« Tu es connue ? »

J'ai un peu de mal à réaliser.

Mon moment de célébrité n'est qu'un leurre.

Et même quand je monte sur la petite estrade de bois, recouverte d'un tissu de velours rouge pour l'occasion, afin d'émettre quelques mots sur l'association, je me rends compte qu'ici je ne suis que Sofia. La fille de Cathy et Jean.

La pépette un peu frivole d'il y a dix ans.

Hum, douche froide. Ça on peut le dire ! En même temps, je m'attendais à quoi ?

Oui je sais, à ne surtout pas être reconnue à une soirée moules-frites. Mais quand même.

Bizarrement ça me touche. Ou ça me vexé. Je ne sais pas encore vraiment.

Alors, quand à minuit passé, le dessert n'est pas encore servi, je m'éclipse quelques minutes prendre l'air près du ponton qui surplombe le ru du village.

Dans un sursaut de réseau, qui n'est pas celui d'une grande ville, mon portable accueille un nombre incalculable de messages en tout genre.

Et un mail d'Al.

Avec comme objet : URGENT.

Je n'ai pas le temps de le lire, car je sens des pas approcher derrière moi dans la pénombre. Adossée à la barre en bois du ponton, dans l'air silencieux, je ne tressaille pas.

Je sais de qui il s'agit.

— Alors, tu vois que rien n'est acquis.

Rrrr... Qu'il m'agace avec ses leçons de vie à la con !

Touchée, coulée ma Soso !

Ah ! Non.

Le Ratafia aidant, je prépare ma victoire du bout des lèvres.

Il ne va pas être déçu !

Jeu, set et match.

La partie est terminée, marre de jouer.

Et puis, de toute façon je n'ai jamais aimé le tennis.

Alléluia !

J'enroule mes doigts autour de la barre en bois qui s'effrite.

Il ne manquerait plus que mon fessier comprimé dans l'étoffe soyeuse de ma robe se retrouve à l'eau, barbotant en pleine vase. Imaginez le calvaire !

Alors, j'ordonne à mes jambes de me donner le temps de reprendre mon souffle, et de me tenir encore quelques minutes debout sans trembler. Et je vous jure que ce n'est pas chose facile, alors que Léo s'avance pas à pas vers moi, dans l'obscurité. Seule la lune met en valeur ses yeux clairs. Il est beau comme un Dieu.

C'est peu dire, croyez-moi !

En grand perspicace, il a bien compris que mon anonymat le plus total, ici, face à ceux qui m'ont vu grandir, m'a totalement retournée.

Il veut jouer. Je vais miser sur la franchise. On verra ce qu'il répondra.

Mes yeux fixent le regard translucide du bel étalon qui avance en ma direction. Je papillonne des cils telle une biche énamourée, et mon cerveau, qui ne baigne pas encore totalement dans l'eau de vie à 50 °C de Papy Dédé, me hurle de mettre fin à ces mimiques ridicules.

Heureusement, la pénombre dissimule mes pauvres signaux de charmeuse débutante. Et j'arrive tant bien que mal à articuler :

— Je suis sûre que tu es ravi de voir à quel point je suis transparente ici.

Encore vexée comme un pou, je reprends ses propres attaques. J'ajoute, plus bas :

— En effet, rien n'est acquis.

Ma voix se perd dans un murmure presque imperceptible.

Je suis étonnée quand il avance encore d'un pas tout en me répondant, sans flancher :

— Tu n'as toujours pas compris n'est-ce pas ?

Quoi ? Qu'il déteste les romans sentimentaux ? Qu'il m'a embrassée pour me déstabiliser et se rendre compte à quel point la gentille Sofia ne sait pas dire non, même au plus con des garçons ? Qu'il me prend pour une écervelée sans talent littéraire ?

Mon silence remplace la réponse. Il continue, toujours en avançant dans ma direction.

— Tu n'as jamais pensé que tu avais mal interprété mes paroles ?

Laissez-moi rire ! Je ne suis pas dupe. Ni naïve. Gentille d'accord, mais pas conne. Je laisse échapper un rire plein de sous-entendus.

Un pas. Un aveu. J'hallucine.

Je le laisse mener sa barque. Mais je sais que je ne le laisserai pas faire comme bon lui semble cette fois ci.

Il m'attire, et l'alcool me pousserait bien à me jeter sur lui et à enrouler mes jambes autour de sa taille musclée comme un koala sur sa branche. Mais une petite lueur de lucidité me pousse à le laisser parler et à voir où il veut en venir avant de me ridiculiser comme une adolescente.

— Transparente. C'est ce que j'ai dit, oui.

Il ne me laisse pas le choix que de l'interrompre.

— En effet, et ça m'a blessée.

C'est sorti. J'ai l'impression de me confesser.

— Non pas que tu sois invisible...

Ah ?

— Juste que tu laisses tout transparaître.

Oh non ! C'est trop facile. Bizarrement, j'attends la suite.

— On lit en toi comme dans un livre ouvert.

Encore un pas. Il s'arrête à une distance plus que respectable et même si j'ai l'envie irrépressible de continuer là où notre étreinte imprévisible s'est arrêtée quelques jours plus tôt, je meurs d'impatience d'en savoir plus. Et comme s'il lisait dans mes pensées, il continue sur sa lancée.

— J'ai dit prévisible aussi. Je suis journaliste Sofia. Je cerne les gens. J'apprends à détecter la moindre émotion qui passe. Chez toi, c'est si facile. Tu as lu mes ébauches ?

Euh ? Merde. Je mens ?

Non, ce soir c'est la soirée où je veux lever le voile sur le mystère qui plane au-dessus du mystérieux Léo. Alors je décide d'être franche. S'il me cerne aussi bien qu'il le dit, il doit savoir que c'est dans mes habitudes.

— Non.

Il sourit. Si timidement, que ça m'en fout la chair de poule.

— Alors, tu ne sais pas encore que je t'ai décrite comme une personne sensible et attachante. Une charmante auteure à succès sentimentaux qui laisse parler son cœur et qui se laisse guider par une myriade d'émotions. Dans ton roman, tu dépeins l'innocence comme une arme et c'est la force de ton héroïne, comme c'est la tienne aussi. Tu es franche, décomplexée et tu assumes tes choix et ta vision de la vie facile. Celle que tu cherches à posséder. Tu t'affranchis de toutes ces règles de l'apparence et des lois de la vraisemblance. Ton visage en dit long sur les sensations que tu ressens. Ton sourire laisse apparaître tous les petits bonheurs qui t'entourent.

Il reprend son souffle et moi je me liquéfie sur place. Heureusement que ma robe fourreau me compresse, car je ne sens déjà plus mes jambes.

Il secoue la tête et se masse légèrement la nuque. Je le surprends à être... gêné ? Léonard Joret gêné ! C'est une grande première, et je me félicite de le tourmenter. Mon silence le pousse à reprendre son monologue.

— Je déteste les romans à l'eau de rose. Je suis un homme et le sentimentalisme m'opprime. Mais tu es différente. Ton bouquin ne l'est pas. C'est juste toi. Ta personnalité, ton attitude et ta joie de vivre. Quand tu m'as parlé de tes inspirations, tout s'est éclairci. J'ai su que j'avais raison.

Un pas de plus.

— Je suis désolé de t’avoir blessée. Sincèrement. Tu as du talent. Un vrai talent. Celui de fuir les mauvais regards et de leur démontrer qu’ils ont tort. Je t’ai poussée à le faire. Et j’avoue que tu as réussi. Avec brio.

Le dernier pas le place à quelques centimètres de moi. Mes mains se resserrent sur cette fichue barre en bois et je prie pour qu’elle ne cède pas sous le poids immense de l’émotion qui jaillit en moi à ce moment-là. Il penche légèrement la tête, et je sens son souffle dans le creux de mon cou juste en dessous de mon oreille. Les frissons s’emparent de moi.

— Il y a juste une chose que je n’ai pas mentionnée...

Ma poitrine va exploser, mon cœur fait des sauts périlleux et les papillons qui virevoltent au creux de mon estomac battent des ailes si fort que j’ai peur qu’ils ne s’envolent trop vite.

Tout doux ! Léo joue. Il vient de l’avouer.

— ... tu as le don de rendre passionnés tous ceux qui t’approchent. Moi-même, tu m’as envoûté.

Oh my God ! Même s’il joue, il est fort parce que mon cœur d’artichaut est archi-cuit.

Juste une chose me tracasse. Une chose sur laquelle mon cerveau, engourdi par cette déclaration inattendue, n’arrive pas à démêler.

— Pourquoi tu m’as embrassée ?

Quoi c’est vrai ! Maintenant qu’on passe aux aveux inavouables, je veux savoir. C’était un bonus ?

Là, je ne souhaite qu’une chose, qu’il ne botte pas en touche. Sa réponse va tout changer.

Il s’écarte de moi, légèrement, et je retiens ma respiration.

— Dans Innocence, tu livres tout. L’émotion, la tendresse, l’envie, la franchise, l’amour... mais pas la fougue et la colère. Je veux seulement faire ressortir le meilleur de toi-même.

Bonne réponse.

Mes lèvres se posent sur les siennes avec vigueur. Il a laissé tomber le masque.

C'est doux, c'est chaud, et plus que mes verres de Ratafia, ça m'enivre.

Alléluia !

Ce soir, enfin, on est ex-æquo.

Réveil en puzzle

J'ai froid.

Je tâte mollement autour de moi.

Table de nuit, réveil...

Bouche pâteuse, haleine fétide et une ruche géante en plein boulot qui grésille dans mon crâne.

J'ouvre les yeux. Enfin, du moins, je tente de les ouvrir.

Et bien sûr, je constate les dégâts.

Ma jambe pendouille hors de la couette, mes cheveux collent à mon visage, et mon corps entier me semble faire le double de mon poids. Je tourne enfin la tête vers cette vibration accélérée qui me tire des bras de Morphée.

Mon smartphone clignote.

Je grogne. Qui a l'idée de me déranger un week-end et surtout de si bonne heure ?

Quand mes doigts se referment enfin sur l'appareil, je passe le pouce sur l'écran. Je préfère ne pas parler la première, mon interlocuteur pourrait se faire surprendre par le son de ma voix rauque et ensommeillée et, j'en suis certaine, encore bien alcoolisée.

Maudit Ratafia !

Je remercie le ciel que les odeurs ne passent pas encore aux travers de ces petits bijoux électroniques. Je vous assure qu'on aurait de belles surprises !

— Sofia ?

Al ? Merde... J'ai complètement oublié de lire son mail hier soir. Elle avait mis quoi en objet déjà ?

Ah oui...

— Sofia ? Mais qu'est-ce que tu fais ! Tu es injoignable !

Urgent. C'est ça. Son mail était urgent.

Je souffle.

— Mmm... ?

— Tu dors ?

Non, je joue au Rubik's Cube avec ma voisine.

— Mmm...

— Bon, quoi que tu fasses, il faut que tu m'écoutes Sofia. C'est super important. Tu as lu mon mail ?

Comment vous dire que je sens les ennuis arriver ? Je pense vraiment qu'il faut que j'esquisse un semblant de vie. Elle va finir par croire que je suis séquestrée, et connaissant Al, elle pourrait faire débarquer le GIGN à la maison. Oui, oui, même en pleine cambrousse.

— Al, je peux te rappeler ?

— Non.

Bon. Comme ça c'est fait.

— Mais Al, il est...

— Onze heures, Sofia, et j'aimerais vraiment que l'on parle de quelque chose.

Onze heures ?!

Comme si mon cerveau reconnectait enfin les maigres neurones qu'il me restent, je me redresse vivement. Enfin, c'est exagéré, mais aussi vivement que mon corps flasque et inerte me le permet.

— Excuse-moi Al, le réseau n'est pas terrible ici.

Elle souffle. Ou plutôt, elle soupire. Et je crois que c'est d'exaspération. J'avoue que je me trouve moi-même exaspérante. L'alcool a tendance à endormir mon cerveau beaucoup trop longtemps.

— Al ?

Nous avons été coupées. Quand je vous dis que le réseau est pourri !

Je profite de cette coupure impromptue pour me connecter à la Box de la maison, et vérifier les mails de la veille.

La veille ? Oh ! Léo...

Assise dans mon lit, je me laisse retomber en arrière un sourire béat sur le visage.

On s'est embrassé. Longuement. Langoureusement.

Tout me revient. Voilà un des avantages non négligeable d'un réveil difficile accompagné d'une gueule de bois corsée : les souvenirs vous reviennent par morceaux, puis par vagues, et remettent en ordre, pièce par pièce le puzzle défait de votre soirée.

Bon, j'avoue que ça peut aussi vite devenir un inconvénient.

Mais de mon côté, les souvenirs sont plutôt sympathiques. Sa bouche sur la mienne, chaude, sensuelle. Ses mains sur ma taille, puis sur mes hanches. Mes doigts dans ses cheveux soyeux, et son souffle dans mon cou.

Je me réchauffe aussi vite qu'un manchot en plein soleil.

En position étoile de mer au beau milieu du lit, je scrute le plafond, toujours affublée d'un sourire niais au possible.

C'était bon. Délicat. Ses mots m'ont touché et ont fait exploser mon cœur d'émotions. Il me trouve charmante, douée et talentueuse.

Alors ? Elle est où la Sofia taille 42, et son brillant succès ? Elle est là !

I'm the best, je l'ai fait tomber ! Mister Freeze a complètement fondu face à mes rondeurs façon chocolat chaud.

Dans mon champ de vision apparaît une masse noire informe. Face à moi, ma robe haute couture est posée négligemment sur la chaise rose de mon bureau d'adolescente.

Souvenir moins glamour : moi, accrochée au bras de Léo, souriante et aguicheuse, en train de descendre les quelques marches du ponton de bois.

Et surtout ma chute. Mes talons qui glissent sur l'herbe mouillée et mon popotin rembourré s'échouant lamentablement dans l'eau glacée. Bon, soyons honnête ce n'est qu'un ru, je n'ai pas eu l'honneur de faire un plongeon

mémorable. Heureusement d'ailleurs, car je nage vraiment comme un fer à repasser !

Bref, il en est que ma robe est foutue, que mes amies les abeilles butinent toujours dans ma tête, lourde comme une pierre et qu'Al veut ma peau.

Rien pour me rassurer en réalité.

Et, il faut encore que je me coltine mes parents au déjeuner. De ce côté-là, je tremble presque de peur. M'ont-ils vue, dégoulinante, bourrée et complètement amoureuse ?

Oui, malheureusement je fais partie des femmes qui aime l'amour et qui le crie à tout va quand l'alcool prend ses aises.

Un sentiment de honte m'envahit.

Et Léo ?

Après notre fouguese étreinte, notre baiser passionné (et passionnant), notre pelotage en règle, ma chute et ma crise de fou rire qui a suivie, que s'est-il passé ?

Comme pour vérifier je-ne-sais-quoi, je soulève la couette ornées de licornes à paillettes qui recouvrent encore mes jambes nues.

Culotte ? Présente. Ouf !

J'ai l'impression d'avoir gagné une petite victoire.

Soudain, un doute m'envahit.

Je baisse les yeux sur ma poitrine.

Pourquoi je porte une chemise ?

Mon portable me tire de mes rêveries d'ivrogne.

— Sofia !

Al est dans tous ses états. Et moi, je sens mon cerveau tambouriner tel un marteau piqueur. Je me masse les tempes et m'apprête à entendre Al me sermonner.

— Bon, Sofia, je vais être rapide.

Elle commence déjà à bout de souffle, ça ne présage rien de bon.

— Marc VanBrussels veut te rencontrer. En personne. Il a organisé une conférence de presse. Mardi.

Quoi ? Je rêve...

J'ai l'impression que les faibles vapeurs d'alcool encore présentes en moi, s'évaporent d'un coup.

— Il faut absolument que Richard puisse lire ton manuscrit avant. Ou du moins des ébauches. C'est important. Tu comprends ?

Elle me parle comme à une gamine hyperactive. Son annonce me laisse pantelante. Moi face à cet homme qui a su si bien me démonter en public ?

Je ne m'en sens pas capable. Du moins, pour le moment.

— Tu peux envoyer quelques chapitres à Richard dès aujourd'hui ? Tu as son mail ?

Elle parle si vite que mes neurones ont du mal à suivre. J'ai envie de lui hurler que notre conversation n'est pas minutée.

— Mais une conférence de presse ce n'est pas...

— On en reparle demain. Tu as quelque chose pour noter ? Au fait, je n'arrive pas à joindre Léonard. Saurais-tu où le trouver ?

Telle une acrobate je me cambre afin d'attraper mon agenda, dans mon sac à main posé à terre. Soudain, je butte sur une masse chaude, qui se met à bouger à mon contact.

Al insiste.

— Alors ? Pour Léo ?

Je décuve à vitesse grand V et mon cœur rate plusieurs battements.

Oh My God ! Je meurs.

— Euh... Je lui passe le message ?

Chemise, culotte & Léo

Et que suis-je censée faire ?

Mon pauvre cerveau ramolli cherche une solution.

En même temps, la scène ne laisse quasiment aucun doute ! Léo au pied de mon lit, et moi seulement affublée de ma culotte de dentelle noire et d'une chemise qui sent le mâle à dix kilomètres, dans la même chambre, après un baiser des plus doux...

Mais pourquoi je ne me souviens de rien ?

Bon, je lui saute dessus en hurlant ? Je me blottie contre lui, avec en prime un regard énamouré ?

D'accord. Pas de place pour la fantaisie. On se calme Soso.

Je pose délicatement ma main sur son épaule dénudée. Il est enroulé, presque recroquevillé sous un plaid rose fuchsia.

Et même comme ça, il est beau.

Je sens mon cœur se remettre à battre normalement.

— Léo ?

Je chuchote son prénom.

— Léo ?

Il se retourne et ouvre les yeux avec peine.

Ah, tiens, on dirait que son cerveau aussi a été colonisé par une armée d'abeilles butineuses.

— Sofia...

Il reste allongé par terre et se frotte le visage des deux mains. Sexy et attendrissant. Je peine à me remettre de mes émotions. Moi, à côté, avec mon haleine à faire faner les pâquerettes et mon teint livide, je dois avoir l'air d'une folle furieuse tout droit sortie d'une maison de repos.

Se relevant sur un coude, il esquisse un sourire en ma direction.

— Bien dormi ?

Euh... tout de suite là, ce n'est pas forcément cette question qui me vient à l'esprit.

— Oui. Et toi ?

Ma voix ressemble à celle d'un fumeur de Gitanes.

Il acquiesce lentement et fixe son regard au mien. Mais il ne dit rien.

OK, je me lance.

— Hum... est-ce qu'on a... enfin, tu vois... est-ce que...

Pathétique !

Son sourire s'élargit et ma pudeur en prend un sacré coup.

— Non. Je ne suis pas du genre à profiter des jeunes filles alcoolisées.

Je sens tout l'air de mes poumons rejaillir d'un coup par ma bouche. Je suis soulagée. Non pas qu'une nuit divine en sa compagnie me fasse peur, bien au contraire. C'est seulement le fait de n'avoir aucun souvenir qui me déstabilise le plus.

— Alors... ?

Je le questionne. Encore et toujours. Il hausse les épaules et s'assied. Son pauvre dos doit être en compote après une nuit passée par terre. La situation est cocasse et je ne m'en réjoui pas. A l'instant même je n'ai qu'une envie : m'exiler chez les Inuits.

— Tu étais saoule et trempée. Je t'ai raccompagnée, déshabillée et mise au lit.

Ma tête entame un lent va et vient.

— Et toi ?

— N'étant pas en meilleur état, j'ai préféré ne pas regagner mon hôtel.

Ah ? C'est tout ?

C'est un peu déçue de la tournure qu'a pris notre soirée, que je me lève et arpente la chambre en quête d'une tenue plus descente.

— Tourne la tête !

J'ordonne à Léo de ne pas se rincer l'œil. La seule vue de mon derrière criblé de cellulite pourrait le faire fuir à toute volée. J'ai confiance en moi, mais mon ego à ses limites. Et là, je pense en avoir atteint pas mal.

Il rit et se détourne. J'en profite pour l'observer de loin. Il est torse nu. Sa barbe naissante et ses cheveux en pagaille le rendent plus jeune et d'autant plus séduisant.

— C'est bon ?

Je me dépêche d'enfiler un pantalon de jogging à l'effigie d'une grande enseigne de café, que je laisse chez mes parents pour les petits déjeuners dominicaux, quand il m'arrive d'y passer le week-end.

— Oui.

Il se lève à son tour et s'approche de moi à grandes enjambées. Sans ceinture, il porte encore son pantalon de costume. Celui-ci est légèrement baissé sur ses hanches et j'aperçois l'élastique blanc d'un boxer Calvin Klein.

Il veut ma mort ?

Je me retrouve face à lui, et sans un mot il entreprend de déboutonner ma chemise.

Enfin, la sienne.

— Qu'est-ce que tu...

Avec un large sourire, il me répond :

— Je me rhabille.

Ni une ni deux, je me retrouve en soutien-gorge tandis qu'il enfile sa chemise d'un geste assuré.

Salaud !

Je sens le rouge me monter aux joues.

— Sofia, chérie, tu es...

Ne manquait plus que ça. Ma mère qui débarque comme une fleur dans ma chambre. J'ai l'impression d'avoir quinze ans.

— Oh... pardon.

Mais au lieu de ressortir aussi vite qu'elle est entrée, elle me fait les gros yeux et un sourire salace encadre son visage.

Maman !

Elle se dirige vers Léo et lui tend la main. Mais je rêve !

— Bonjour Léonard.

Léo, surpris, lui serre la main et répond :

— Bonjour Mme Segianelli. C'est à moi de vous présenter des excuses. La situation est gênante. J'ai raccompagné Sofia hier soir et je me suis endormi.

Pour être honnête, il l'est. Et moi, coincée entre mon lit et mon armoire en bois, je me décompose.

— Je vous attends en bas. J'ai préparé des pancakes.

J'attends qu'elle tourne les talons et qu'elle referme la porte pour enfiler un tee-shirt. Pourquoi ça n'arrive qu'à moi ces trucs-là ?

Je suis persuadée qu'après ça, Léo va prendre ses jambes à son coup en criant au monde entier que la fameuse Sofia Segianelli est en réalité qu'une pauvre vieille fille chouchoutée par Maman.

Mais au lieu de ça, il s'approche de moi. Par pudeur, et par méfiance (on ne sait jamais) je recule d'un pas.

Quand son pouce caresse délicatement ma lèvre inférieure et que ses mains prennent mon visage en coupe, je cesse de respirer et sursaute. Il pose sur moi un regard attendri et j'ai l'impression de lire en lui. Pour la première fois. Ce que j'y vois me fait frissonner.

Ce moment, si furtif est interrompu par la pression de sa bouche sur la mienne. Mon corps entier tremble de plaisir.

Lentement il se détache de moi et pose son front brûlant contre le mien.

— On y va ?

C'est avec un sourire franc qu'il me prend par la main et que nous descendons l'escalier pour rejoindre la cuisine familiale.

Je ne dis rien. Et profite de ce petit moment de bonheur.

*

* *

12 h 00

Attablé dans la cuisine, Léo joue le collègue et l'ami fidèle. Il n'en fait pas trop et je lui en suis reconnaissante. Mes parents n'ont pas besoin de connaître mes folles péripéties de la veille. Ils semblent croire que Léo m'a raccompagnée après un coup de fatigue, et je préfère qu'ils en restent là. Même s'ils connaissent ma vie mouvementée et mon caractère déjanté, j'ai eu ma dose d'émotions pour le week-end. Les commentaires de ma chère mère peuvent attendre.

Léo se lève et entreprend de déposer sa tasse dans l'évier. Son attitude détachée me laisse entrevoir un homme attachant et intéressant, loin de cette carapace de glace qu'il s'évertue d'entretenir dans le milieu professionnel.

Et j'avoue être sous le charme.

— Vous lisez du Vietra Taylor ?

Sa voix grave me sort de mes pensées. Son regard se pose sur le dernier best-seller de l'auteur. Le mien aussi.

— Oh... dans l'attente du roman de ma fille. C'est bien elle la meilleure.

J'esquisse une moue gênée.

Mais mon estomac fait des galipettes et une drôle de sensation m'envahit.

Ce n'est pas la réflexion de ma mère qui semble ôter l'air de mes poumons.

Mais le regard étrange de Léo qui caresse de son index la couverture de papier glacé.

Un si vilain défaut

— OK. Si je comprends bien, tu as embrassé un mec sans savoir ce qu'il veut réellement en retour, et tu dois te présenter à une conférence de presse demain, sans aucune idée de ce que te veut ce Marc VanBrussels.

Je hoche la tête lentement.

Alix énumère les soit disant problèmes de ma simple vie, sur le bout de ses doigts fins.

Sa bouche se tord sur le côté comme si elle réfléchissait. Je souffle. Tout ça m'accable d'un coup.

Nous sommes en plein rattrapage de notre jeudi gras thérapeutique. Adossée à mon dossier de chaise, je tourne la tête vers la vitre qui donne sur la rue et touille fébrilement mon café tiède.

Le soleil d'avril a fait place à de la pluie fine et froide. J'ai l'impression que le temps joue avec mon moral. La veille, la route s'est faite dans un silence effrayant, Léo étant complètement perdu dans ses pensées tout le long du trajet.

Et je me rends compte que j'ai énormément de mal à le cerner. C'est édifiant comme ses deux personnalités à la fois de feu et de glace me laissent perplexe.

J'affectionne les deux. Mais parfois, j'espère tout autre chose...

— Tchu t'fen chou dche che March VanchBruschel.

Tous les regards, dont le mien, convergent vers Lily, la bouche pleine de muffin à la myrtille.

Ses yeux s'écarquillent quand elle voit Alix et Rajah la dévisager l'air contrit. Elle avale sa première bouchée, s'essuie la commissure des lèvres telle Princesse Sissi et claque sa langue au palais.

— Je disais : Marc VanBrussels ! Tu t'en contrefous ma Soso. Ce mec est né pour démonter les gens, c'est son métier. Toi de ton côté tu as des millions de lecteurs à tes pieds.

Elle lève les bras en l'air comme si elle appelait le Christ.

— BASTA ! Tu lui montres ce que tu vaux et on n'en parle plus !

J'ai l'impression d'être face à une actrice en pleine répétition. J'esquisse une moue dubitative.

— Ce n'est pas suffisant Lily.

J'observe Rajah et Alix se dévisager du coin de l'œil. Rajah reprend :

— Sofia, Lily a raison. Marc Vanbrussels s'en prend à toi par simple jeu. Il veut démonter tes défenses. Tu es l'auteure de romance la plus lue en ce moment. Il a trouvé l'os avec lequel jouer, ne le laisse pas gagner.

Peut-être a-t-elle raison ? Ma positivité légendaire a laissé place à une sorte de léthargie passive. Je n'ai pas l'habitude de me battre contre des préjugés faciles. Tout simplement car j'assume la plupart d'entre eux d'habitude.

C'est différent cette fois.

— Quant à Léo... laisse le mariner un peu. C'est tout frais. Ce mec a juste besoin qu'on lui résiste un peu.

Ah ? Comment dire à Rajah que je n'ai aucune barrière quand il s'agit de Léo ? C'est clair il me fait fondre.

Merde Soso !

Trop de remise en question c'est pas bon ça ! J'ai l'envie de me secouer comme un prunier et d'arrêter de geindre intérieurement sur des problèmes superflus au possible. Mais rien à faire.

J'appréhende.

Moi, Sofia *j'assume-et-je-m'en-fous* appréhende la confrontation avec VanBrussels, le face à face avec les journalistes assoiffés et surtout le regard de Léo.

Pfff... ce que je déteste être une femme parfois !

J'ai la sensation de devoir me justifier et je n'aime pas ça.

Et le pire, c'est le silence de celui qui me rend toute chose. Quand, la veille dans la voiture, je lui ai parlé de cette conférence de presse, j'aurais voulu qu'il me rassure, qu'il me dise que ce journaliste ne valait pas un clou, que j'allais l'aplatir... et surtout qu'il serait là.

A la place j'ai eu droit à un sourire en coin, et une simple phrase :

« Tout va bien se passer »

Oui, oui juste ça. En même temps je m'attendais à quoi ? Un élan d'affection et des mots d'amour ? Non, bien trop tôt. Mais au moins un peu de compassion après les mots qu'il a eu samedi soir près du ponton.

— Je sais !

D'un geste théâtral Lily claque ses deux mains bien à plat sur notre table. Nos tasses tremblent et un couteau tombe à terre. Le serveur nous regarde surpris, comme la plupart des clients présents dans la salle.

— Lily... !

Alix lui adresse un regard désapprobateur. Celle-ci n'en tient pas compte et enchaîne :

— Soirée !

Soirée ?

Quand elle voit nos regards plus qu'interrogateurs, elle grogne et continue sur sa lancée :

— Les filles ! Qu'est-ce qu'on a toujours fait quand ça n'allait pas ? Soirée. Alcool. Danse. Éclate.

J'ai l'air d'aller si mal que ça ?

Rajah et Alix me jaugent du regard. Et acquiescent.

Contre toute attente je souris.

— Va pour une soirée !

Lily frappe dans ses mains. Rajah et Alix se redressent fièrement et je sens l'excitation monter.

Vous savez, comme lors des préparatifs de votre première boom ?

Point positif : ça ne peut me faire qu'un bien fou, c'est certain.

J'entends soudain la voix suave d'Ed Sheeran qui m'appelle au fin fond de ma besace. Quand je vois le numéro, je me souviens qu'Al m'attend d'ici une heure dans son bureau.

Alors pourquoi cet appel ?

D'un geste de la main, je demande aux filles de glousser moins fort et je décroche en soupirant.

— Bonjour Al.

— Bonjour Sofia. Dis-voir, tu serais libre un peu plus tôt aujourd'hui ?

Euh ? Ça compte quand je vous dis que je viens de commander une gaufre à la chantilly accompagnée de sa boule vanille ?

— Oui pourquoi ?

— Richard et moi voudrions te voir. Viens le plus vite possible, tu comprendras.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça pue.

— OK. Je prends le premier taxi. Je suis là d'ici un quart d'heure.

— Super Sofia. Merci, à tout de suite.

Et elle raccroche.

Les filles me regardent comme si j'étais affublée d'un chapeau de fruits aux couleurs pétulantes.

— Je vais devoir y aller.

Elles acquiescent toutes. Et je souris. Elles me font penser à ces figurines de chiens tout mignons que les petits vieux posent sur la plage arrière de leur voiture et qui remuent la tête à chaque secousse.

— Al m'attend.

Je me lève mais Rajah me retient la main quelques secondes.

— Sofia...

Je baisse le regard dans sa direction.

— Tu le sais mieux que moi. C'est toi la meilleure chérie.

Je la serre dans mes bras et fais de même avec mes deux autres gazelles.

Quand je sors dans la rue parisienne, j'ai la drôle de sensation de ne pas être comme d'habitude. Mon cœur bat à cent à l'heure.

C'est pire quand je croise des yeux l'adhésif publicitaire qui s'élargit sur tout le flanc d'un bus de ville.

« Découvrez le dernier best-seller de la célèbre Vietra Taylor. Enfin disponible aux Editions Manos »

« Un séisme de sentiments » « Une romance hors normes »

Je m'arrête.

Et repense à ce fichu regard. Celui de Léo. C'est ça.

Ce regard qui me met dans tous mes états.

Pourquoi ai-je si peur qu'il préfère ses romans à elle que les miens ? Pourquoi ai-je eu l'impression d'être une vraie débutante quand il a caressé la couverture de papier ?

Bordel, c'est un livre Sofia !

Mais je comprends à ce moment-là, que ce n'est pas un simple sentiment de compétition et de concurrence.

Et je n'aime pas ce que je vois poindre en moi.

Ce putain de sentiment que l'on fuit tous.

La jalousie.

Everest (1)

Engoncée dans ma nouvelle parka made in Zara, je grogne quand la porte battante ne s'ouvre pas comme il faut.

Encore une fois je suis complètement à la bourre. J'ai eu du mal à trouver un taxi (vive Paris !) et comme si mon karma n'était pas assez pourri comme ça, le chauffeur a pris ses aises en prenant des raccourcis qui m'ont semblés être des routes à rallonges.

Mais tous les chemins mènent à Rome n'est-ce pas ?

C'est en tout cas ce que m'a répondu le chauffeur quand il m'a déposé devant Write&Cie et qu'il a vu ma tête de pauvre hystérique en furie. Je m'en suis prise à lui, à sa conduite et même à ses goûts musicaux. Lamentable, je sais et j'assume.

Rien que ça !

En temps normal, je me contrefous de mes retards. Mais lorsqu'il s'agit d'un rendez-vous de dernière minute avec mon boss, je n'ai aucune excuse : c'est d'une impolitesse monumentale.

Alors, oui, je râle !

Quand l'ascenseur arrive enfin, je monte et entreprends de me refaire une beauté dans la paroi vitrée. Mes cheveux ressemblent à des baguettes de tambour, mes yeux sont rougis par la fatigue et mon visage n'a plus rien du

« teint bonne mine et jeunesse » promis par le service marketing qui a élaboré mon dernier achat compulsif de crème teintée.

« *Tenue 24h* ». Tu parles ! Et même s'il me fallait véritablement un sac de plâtre pour cacher tous les défauts de mon épiderme facial, j'ai la légère impression d'avoir été victime d'une arnaque.

Une vraie fumisterie !

Je sors un pinceau et me repoudre rapidement le nez. Quelques coups de doigts dans les cheveux histoire de donner un volume coiffé/décoiffé (plutôt décoiffé dans mon cas, mais c'est tendance !), le tintement sonore indique mon arrivée.

Jonas m'accueille et m'informe qu'Al et Richard m'attendent de l'autre côté du hall. Avec un clin d'œil en prime, que je ne prends pas pour moi cette fois. Je le remercie et m'avance fébrilement vers le bureau.

— Ah ! Sofia...

La voix de Richard est enjouée, calme et rassurante.

Moi je souffle comme un cachalot.

— Désolée, Richard. Un petit problème de taxi.

Il secoue la tête et je vois Al qui se lève pour récupérer une chaise. Du regard, elle m'ordonne de m'asseoir.

— Bonjour Al.

— Salut Sofia.

OK, elle est stressée.

Richard s'empresse de commencer.

— Sofia, j'ai un vol à treize heures et je voulais absolument vous donner mes recommandations pour cette fameuse conférence de presse demain.

Al sort un bloc-notes et un stylo, et telle une gamine au premier rang d'une classe, elle hoche la tête à chacune des paroles de notre boss.

Comique !

Richard reprend, non sans jeter un coup d'œil à Al, plus concentrée que jamais.

— Marc VanBrussels nous a prévenus de cette conférence au dernier moment. Il est impensable de ne pas s'y rendre puisqu'il a contacté toute la

presse littéraire. Vous serez accompagnée de plusieurs auteurs en vogue. Mais vous serez la seule romancière présente.

Jusque-là, rien de très surprenant. Mais sa phrase restée en suspens, me fait tendre l'oreille.

— En effet, la célèbre Vietra Taylor a elle-même était conviée, mais n'a pas donné suite. Sans grand étonnement d'ailleurs.

Je souris. Mais intérieurement la tempête fait rage. Très franchement, son omniprésence ces jours-ci commence à me courir sur le haricot. Mais son absence à cette conférence ne peut jouer qu'à mon avantage. Richard confirme mes pensées.

— Vous serez la seule auteure de romance sentimentale à être sous les feux des projecteurs. Ce qui ne peut être qu'un avantage.

Lentement, il retire ses petites lunettes rondes, et de ses doigts, se pince l'arête du nez :

— Je vais être honnête Sofia. Marc VanBrussels va tout faire pour vous faire perdre pied. Au regard de son dernier article, il est en bonne posture pour vous déstabiliser.

Son annonce est comme un coup de massue. Même le stylo d'Al me semble faire des ratures.

— Richard, si je peux me permettre...

L'intervention d'Al ne porte pas ses fruits. Il l'interrompt d'un geste de la main.

— Alice, laissez-moi terminer je vous prie.

De nouveau, il s'adresse à moi :

— Je veux que vous soyez au meilleur de votre forme et que vous représentiez Write&Cie du mieux possible. Ne le laissez pas jouer sur une forme de familiarité perverse. Je le connais. C'est un spécialiste pour vous mettre à l'aise et vous plomber dès qu'il en a l'occasion. Ne laissez pas transparaître vos failles.

Peu à peu, je sens mon sang se retirer de mon visage et pénétrer bien trop fort au niveau des artères de mon cœur, qui bat la chamade.

— Pour finir, soyez fière de ce que vous écrivez Sofia. A l'eau de rose ou pas, votre plume à conquis bon nombre de lecteurs. C'est important.

Pourquoi cette conférence de presse me semble être le mont Everest ?

J'acquiesce. Sans le savoir, Richard vient de me donner une double responsabilité : sauver mon image médiatique tout en faisant briller l'enseigne de la maison d'édition qui me fait l'honneur de me publier.

Facile hein ?

Al retente sa chance :

— Mais il y a aussi l'article de Léonard ?

A la simple évocation de son prénom, tous mes membres me semblent se transformer en guimauve.

— Malheureusement, l'article pourtant très flatteur de Léonard, ne paraîtra que dans quelques semaines. Erreur du service d'édition, il me semble. Bref, ça n'arrange pas nos affaires.

Richard repositionne ses lunettes. De mon côté, je triture nerveusement une bouloche dépassant de mon Jean usé.

— Comptez sur moi Richard.

Qui a parlé ? Et bien c'est moi pardi ! Les mots sont sortis de ma bouche sans ma volonté.

— Je ne comptais pas faire autrement Sofia.

Richard ancre ses yeux au miens. Merde ! Où vais-je mettre les pieds ?

— Par ailleurs, Alice m'a transmis vos premiers chapitres. Vingt et un. C'est un bon début. Et je dois avouer que c'est du très haut niveau. Il faut continuer sur cette lancée. Je vous rappelle qu'il ne vous reste qu'un mois et quelques jours pour me rendre votre manuscrit terminé.

Une fois de plus je hoche la tête. J'avoue sans peine que ma fierté est largement regonflée.

— Pour terminer, ne soyez pas surprise que VanBrussels soit en possession de quelques-uns de vos chapitres et de l'ébauche de votre futur synopsis. Il avait besoin d'un support pour vous interroger sur votre futur roman.

J'écarquille les yeux.

Mais...

Al se tourne vers moi :

— C'est sans risque Sofia. Tes ébauches ont été lues par nos services. Les droits en sont bien gardés.

Tour à tour, j'observe Richard et Al qui n'ont pas l'air de voir dans quel état me met cet entretien.

C'est simple : je flippe complètement !

Mon cerveau mouline et je n'entends déjà plus leurs commentaires sur l'organisation de LA journée. J'ai l'impression d'être spectatrice de mon propre sort.

Une vibration me sort de ma torpeur. Discrètement, je jette un œil à mon téléphone.

Léo : Envie de te voir. Dispo ce soir ?

Je souris. Beaucoup trop.

Enfin, ma journée s'illumine.

A vrai dire, c'est tout juste ce qu'il me faut.

La descente

Rien entre les dents ? Check !

Cheveux en ordre ? Check !

Sous-vêtements appropriés ? Je-ne-sais-plus !

Il faut dire que j'ai passé tout l'après-midi avec Al suite au départ de Richard. Nous avons planifié sous toutes les coutures la fameuse conférence de presse où je suis censée me faire manger par le grand méchant Loup.

Mais, vous me connaissez... même pas peur !

Même si demain, je suis sûre de ne plus tenir sur mes jambes et d'avoir le cœur dans les chaussettes.

Pour l'instant, assise tranquillement à l'arrière d'un taxi qui joue le pilote d'un mauvais jeu vidéo, je tente tant bien que mal de me repoudrer le nez. Sauf qu'à chaque virage ou soubresaut mon pinceau à maquillage dérape lamentablement. J'abdique et compte donc sur mon charme naturel. Ma soirée avec Léo vaut bien ça !

Ah, Léo...

Un sourire niais s'affiche sur mon visage tandis que mon postérieur absorbe tous les chocs du bitume. Mais peu importe, je ne pense qu'à mon rendez-vous galant. Nous avons convenu de nous retrouver devant mon immeuble. Plus simple, en sachant que Léo est déjà venu chez moi.

Mais gros dilemme depuis ma sortie de chez Write&Cie. Je le fais monter chez moi ou pas ?

Non, on va aller boire un verre.

C'est ce qu'on fait pour un premier rendez-vous ? Oui. Un verre c'est bien.

Mon cerveau mouline au ralenti, tandis qu'un rideau de pluie s'abat sur Paris. Une chaleur humide envahit l'habitacle du véhicule et je sens déjà mes cheveux frisés comme les poils d'un caniche.

On a dit charme naturel hein ?

Quand mon Sébastien Loeb en carton s'engage enfin dans ma rue, je guette discrètement par la fenêtre. Il m'attend, un parapluie dans une main, l'autre dans la poche de son treillis kaki. Son allure décontractée et détachée et sa petite barbe brune de trois jours m'arrachent presque un soupir de béatitude.

Et dire qu'il a dormi au pied de mon lit ! Arf !

Je descends telle une première dame. Bon, une première dame en Jean et Converse en toile blanche. Autant vous dire que je dois plus ressembler à un hippopotame sur un tapis rouge qu'à Michelle Obama. Je peine à sortir du véhicule et je râle.

Le chauffeur n'a pas eu d'autre idée que d'arrêter sa foutue bagnole en plein dans une flaque ! Pour sûr la prochaine fois je prends le métro ! C'est sans compter mon galant Léo qui m'attrape la main et me tire vers lui. Comme dans une comédie mélodramatique, je m'écrase sans le vouloir sur le torse musclé de mon sauveur.

OK... Je le voulais, je le voulais.

Et là ? Je fais quoi ? Bon Dieu Sofia, réagit ! J'ai envie de me secouer comme un prunier.

On se fait la bise ? On s'embrasse ? On se check ? A ce moment, le choix est des plus difficiles. Mais c'est Léo qui coupe court à toutes mes questions existentielles.

— Salut Sofia.

Basique. Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

— Salut Léo.

Nos regards s'accrochent. Face à face, on se dévisage... lentement. Puis il me prend la main et enchaîne :

— Viens... J'ai une idée.

Ah ? Je vois que son cerveau à lui ne mouline pas et qu'il a tout prévu. Parfait, parce que là, je ne répons déjà plus de rien.

Nous continuons de marcher, serrés l'un contre l'autre sous le parapluie, sa main dans la mienne. Je me sens bien. C'est si simple. Son arrogance et sa froideur ont laissé place à une tendresse presque magique, et j'avoue être complètement séduite.

Quand nous nous arrêtons enfin, un immeuble haussmannien me fait face. Nous sommes à quelques rues de mon quartier. Je tourne un regard interrogateur vers Léo, qui me répond en souriant :

— Bienvenue chez moi !

Sa main désigne l'immeuble chic.

Je rêve ! Il habite si près... j'en frissonne presque.

Est-ce un signe ?

*

* *

19 h 45

Assise confortablement dans le canapé en tissu velouté de Léo, je sirote un verre de Chardonnay bien frais et feuillette une revue. De douces effluves de curry me parviennent de la cuisine et moi je jubile !

Léo m'a fait la surprise de vouloir cuisiner pour moi.

D'un œil, j'observe son intérieur épuré et masculin. Quelques touches de couleurs vives finissent de donner un côté chaleureux. La bibliothèque est encastrée dans un des murs et regorge de volumes en tout genre.

Je quitte sans regrets ma lecture soporifique sur la migration des espèces volatiles à travers l'Europe, et m'approche doucement et avec nonchalance des étagères qui croulent sous des dizaines de livres. De mon index, je caresse la tranche des bouquins. J'ai l'impression de sentir l'odeur du papier.

C'est si agréable.

C'est ce moment que choisit Léo pour entrer dans la pièce, deux assiettes fumantes dans les mains, son sourire parfait et sexy sur le visage.

En parlant de sourire, le mien n'existe plus.

Ma respiration se coupe et ma gorge se noue. Un nœud inconfortable prend naissance au creux de mon estomac.

Cinq couvertures reliées, aux couleurs vives retiennent mon attention.

Comme cinq aimants qui m'attirent, je regarde la bibliothèque, le regard vide.

Le cœur aussi.

Température

Et là, je crise ! Intérieurement bien sûr, puisque je ne laisse rien paraître. Léo me regarde toujours, les yeux ronds et son sourire parfait sur le visage.

Il lit du Vietra Taylor ! Oui, lui. Monsieur anti-roman d'amour. Lui-même qui m'a clairement fait comprendre que je gâchais mon talent dans un sentimentalisme aussi banal qu'oppressant.

Mon cœur palpite et s'emballe. Mes yeux sont inlassablement attirés par ces cinq couvertures aux couleurs girly et aguicheuses. Pour le coup, on ne peut pas les louper ! Vert, jaune, orange, bleu et rose. Cinq bouquins aux teintes acidulées et flashy, tels des bonbons qui demandent juste à être croqués à pleine dents.

Des éditions limitées en plus...

Je rêve !

Non, Soso, c'est un vrai cauchemar ! Ma jalousie resurgit avec force et je tente tant bien que mal de garder la face.

Ses assiettes de riz au curry dans les mains, Léo s'avance vers moi et pose son regard dans le mien. Il enchaîne d'une voix suave :

— Madame est servie.

Lentement, il se détourne et dépose notre délicieux repas sur la table basse. La main qu'il lève vers moi, m'invite à m'asseoir. Ce que je fais sans broncher. Je ne veux pas gâcher cette si jolie soirée. Mais mon cœur continue son sprint

éteint, et je dois éclaircir une petite chose pour, enfin, profiter de mon Roméo.

— Tu connais Vietra Taylor ? Ou tu es juste fan de ses romans ?

OK, un peu cash comme sortie, mais vu mon état actuel, je fais abstraction de toute mise en forme. L'art de la rhétorique m'est complètement indifférent.

Le comble pour une auteure.

Je ne me reconnais pas ! Pourquoi ça m'insupporte autant de voir qu'il apprécie une autre auteure à succès ? Qui, en plus est ma principale concurrente ?

Décidément, il a le chic de me faire découvrir de nouvelles sensations. C'est inédit.

La fourchette à mi-chemin entre sa bouche et l'assiette, Léo tourne la tête dans ma direction et sourit.

Oui, il sourit !

Ce sont les seuls livres sentimentaux de ma bibliothèque.

Il se paie le culot de ne pas répondre à ma question en plus !

Je fronce les sourcils et esquisse une moue embêtée. Avec une nonchalance exagérée, je commence à picorer mon riz du bout de la fourchette.

— Je croyais que tu n'aimais pas les romans sentimentaux...

Il dépose ses couverts sur le bord de son assiette et pose ses coudes sur ses genoux.

Sûrement.

— ... ou peut-être que seuls mes romans t'oppressent.

Bon, c'est sorti. Je suis ridicule, mais ça fait du bien. J'ose jeter un œil dans sa direction. Ses cheveux bruns ébouriffés, son visage carré, ses épaules viriles moulées dans un tee-shirt blanc et surtout son regard incendiaire m'arrache quand même un sourire. Je sens ma bouche s'étirer.

Il comprend. Il est fort.

Mon regard balaye sa silhouette. Je m'arrête au sol. Putain, même ses pieds, nus, sont parfaits !

— Sofia, je suis journaliste. Spécialisé dans la critique littéraire. Si ça peut te rassurer... ton livre est sur ma table de chevet.

Sa réponse m'insuffle un nouveau souffle. Je fonds.

J'ancre mes yeux aux siens et hausse les épaules.

Quand, soudain, il me prend la fourchette des mains et me pousse dans le fond du canapé. Je sens mes sens s'embraser. Mon cœur n'en finit plus de battre et une nuée de papillons survoltés surgissent au creux de mon ventre.

— Léo...

— Chhuutt...

Son souffle chaud est si près de mon visage, que mes joues rougissent. Il me susurre :

— Ne doute jamais de ton talent.

Ses lèvres chaudes s'écrasent sur les miennes. Ses mains prennent en coupe mon visage et son corps fait pression sur le mien. Mon souffle devient erratique et je le laisse prendre les rênes de cette étreinte,

Je passe mes doigts dans ses cheveux fins et son baiser se fait encore plus intense. Nos corps s'entrechoquent et ses mains caressent avec tendresse mon visage.

Mais brusquement, Léo rompt ce merveilleux moment. Sans lâcher mon visage, il ancre son regard de braise au mien. Ses yeux sont pétillants et un léger sourire se dessine au coin de ses lèvres gonflées.

Jalouse ?

Les mots me manquent. Pourquoi souffle-t-il le chaud et le froid ? Des changements abrupts de température. Son attitude me déstabilise. Je décide de rester franche et enchaîne :

— Jamais. Juste qu'avec toi, c'est compliqué.

Son sourire s'agrandit. J'ai la légère impression qu'il savoure une victoire. Il pose sa bouche près de mon oreille. Je frissonne comme une adolescente émoustillée.

— Tant mieux.

Il embrasse légèrement le lobe de mon oreille et descend jusque dans mon cou. La pulpe de ses doigts dessine des cercles sur mes joues et viennent ensuite caresser l'arrière de ma tête. Je ferme les yeux et me laisse aller à cette douce étreinte.

Ses mains chaudes descendent doucement sous mon caraco. Mes rondeurs en guimauve fondent comme neige au soleil sous ses doigts habiles. Je me cambre comme pour lui signifier que j'accepte sa tendresse. Pendant ce temps, mon cœur caracole toujours plus fort. Je sens ma poitrine me brûler et se soulever au rythme de mon souffle.

Mes papillons s'envolent.

Et enfin, j'oublie tout. Sauf lui.

C'est qui Vietra Taylor déjà ?

Quand il se lève et qu'il me tend la main, je pose un regard attendri sur nos assiettes à peine entamées. Mon cœur se serre quelques secondes. Il comprend.

— Je n'avais pas faim de toute façon.

Sa main toujours tendue, il attend la mienne avec une impatience à peine dissimulée. Mais ma raison me rattrape. Comme une puissante gifle, je redescends sur Terre... et j'hésite.

Rho... oui, face à ce bel Apollon, qui n'attend que moi dans son lit, j'hésite.

J'ai envie de me biffer.

— Depuis quand es-tu raisonnable Sofia ?

Sa voix grave et chaude m'enivre. Et mon cerveau fait du sur-place.

Dois-je me laisser tenter ?

Je plonge mes yeux dans les siens.

Au fond... je connais déjà la réponse.

On partage ?

J'ai fui.

Oui, OK ! J'ai eu la trouille. Comme si c'était ma première fois.

Tout va trop vite. Léo me plaît comme personne ne m'avait plu depuis longtemps, mais je ne veux rien précipiter.

Sofia se montre prudente ! Vous n'y croyez pas ?

Bah moi non plus !

Pourtant, j'ai bien dit non. J'ai refusé de le suivre. J'ai posé ma main dans la sienne, et je l'ai embrassé. Un baiser chaud et fougueux. Une étreinte douce. Presque amoureuse. Mais rien de plus.

Je sais, je suis nulle. Mais avec lui c'est différent. Je veux prendre tout mon temps.

Il est 23 h 30 et je suis seule chez moi. Affalée dans mon canapé, je repense à cette soirée et à la puissante contradiction qui émane de Léo. En privé il est doux, prévenant, attentionné. Parfait. En public, il se montre froid et hautain. Glacial.

C'est cette partie de sa personnalité qui me terrifie.

Quand je repense à ses mains sur moi, je soupire. Lily va me tuer ! Non, pire, elle va me faire sa séance de psy habituelle et me dire que si je ne me bouge pas les fesses, je vais finir vieille fille.

Un sourire se place sur mon visage fatigué. Mes notes pour demain sont étalées sur la table basse. L'écriture ronde d'Al et les annotations en rouge dans la marge me font frissonner.

La conférence de presse approche et je n'ai aucune envie d'y mettre les pieds.

D'un geste vif, j'éparpille les feuilles volantes et ouvre mon Mac. Une autre idée me trotte dans la tête.

Rapidement, je tape son nom dans le moteur de recherche.

« *Vietra Taylor* »

Les images colorées de ses bouquins apparaissent en grand et me font presque mal aux yeux. Je parcours rapidement les pages qui s'affichent. Pas de biographie, juste des comptes rendus éloquents sur ses talents de romancière à succès. Plusieurs groupes se sont formés sur les réseaux sociaux et je vois qu'elle y participe activement.

Une page web attire mon attention.

Je clique sur le lien, et la page d'un blog s'affiche. Son blog.

Un rictus amer orne mon visage. Elle met toutes les chances de son côté et travaille à la perfection son énigmatique personnalité. Je lis rapidement les articles et comprends qu'elle est en pleine rédaction de son prochain roman.

Pire qu'une poule, elle les pond à la vitesse de l'éclair ! Alors que moi je rame à sortir trois chapitres de mon prochain roman.

Je secoue légèrement la tête. Si seulement elle ressemblait à un volatile de basse-cour, je suis certaine que ma jalousie s'envolerait aussi vite qu'elle est arrivée.

J'avoue, je l'envie. J'envie sa position médiatique et la chaleur de ses propos quand elle répond à ses fans. Son anonymat n'est pas mal perçu mais lui confère une notoriété éclatante.

Je pense à Léo. L'a-t-il rencontrée ? Comme pour moi, a-t-il fait éloge de ses succès ? Mon cœur se serre. Je n'aime pas cette sensation. Ce n'est pas moi.

Telle une fouine, je fouille sur toutes les pages de son blog, et lis la quasi-totalité des articles faisant référence à ses romans. Mais le nom de Léo n'apparaît nulle part. Je souffle. L'air revient jusqu'à mes poumons.

Je suis pathétique. J'ai l'impression d'avoir seize ans et de replonger dans les soucis d'une première idylle.

Mes yeux se font lourds et le café que je me suis préparé doit être froid à l'heure qu'il est.

Ce que je suis en train de faire n'a aucun intérêt, je devrais plutôt me concentrer sur mon discours de demain, face à ce Marc VanBrussels qui va jouer avec mes nerfs. Je suis sûre qu'il va savourer sa petite victoire. Celle de son article miséreux.

Qu'à cela ne tienne ! J'ai finement préparé mes répliques, même si certaines ne plaisent pas beaucoup à Al. Il va voir de quel bois je me chauffe.

Tandis que mes pensées caracolent vers une imagination tordue du physique de Marc VanBrussels (que je ne connais pas, au passage), j'entreprends de fermer toutes les pages que j'ai ouvertes dans ma minutieuse enquête sur ma concurrente – presque – détestée.

Soudain, une page de son blog m'attire l'œil.

Un article en particulier.

Je parcours d'abord les commentaires. Les fans se déchaînent.

« Magnifique ! » « Hâte de lire cette prochaine romance » « Tu nous donnes l'eau à la bouche »

De sempiternels compliments qui me soulèvent le cœur.

Je remonte mes yeux vers les phrases qui suscitent tant de mièvrerie. Je comprends vite qu'elle poste des extraits de ses prochains chapitres et s'assure donc de la réaction de ses lecteurs.

Pas folle la bête !

Mais mes pensées se stoppent tout net.

Mon cœur tambourine, mes oreilles bourdonnent et j'ai l'impression que l'été s'installe dans mon loft. Une moiteur suffocante emplit la pièce. Mais moi, une chair de poule digne de ce nom hérisse mes poils.

Je n'en crois pas mes yeux. D'ailleurs je les ferme et les ouvre à plusieurs reprises, pour être bien sûre que mon cerveau ne me joue pas un sale tour.

Il en est capable ce coquin !

Mais non. Oh my God !

Presque mot pour mot. La tournure est différente mais le fond est là.

Mes mains se mettent à trembler et mon estomac se contracte dangereusement. Je me lève et respire un grand coup. Je jette un œil à mon horloge. 02 h 06. Impossible de prévenir Al.

J'ai l'impression de devenir folle.

Comme pour m'assurer que ce n'est pas un mauvais rêve, je relis une énième fois les lignes publiées par Vietra Taylor.

Ces phrases, ces scènes. Je les reconnais.

Ce sont les miennes.

Panique à bord

Al me dévisage de la tête aux pieds. Du haut de sa petite taille, elle me toise, les yeux écarquillés. Je me plante face à elle, essoufflée, dégoulinante de sueur et rouge comme une pivoine.

Devinez quoi ?

Pour changer, je suis en retard. Et pas qu'un peu cette fois.

Les mains sur les hanches, le pied droit battant la cadence, elle est furieuse. A mon tour, je jette un œil rapide à ma silhouette.

Mon Jean usé et ma blouse noire fadasse ne sont pas du meilleur goût. Quand je vois son regard balayer ma tenue, je plante le mien sur le bout de mes Jimmy Choo.

Je hausse les épaules et enchaîne :

— J'ai mis des talons...

Elle soupire et ignore totalement ma remarque.

— Sofia, on avait dit huit heures trente.

Je regarde ma montre, seul bijou que je n'ai pas oublié de mettre.

— Il est huit heures... cinquante.

Mon souffle se perd presque. Je suis éreintée. J'ai lu et relu le blog de Vietra Taylor. En long, en large et en travers.

Aucun doute.

Les dernières lignes qu'elle a publiées, et qui se trouvent être la première scène romantique de son prochain roman, sortent tout droit de ma propre imagination.

Une légère brume à envahit Paris ce matin, et ça ressemble à peu près au nuage cotonneux dans lequel se trouve mon cerveau à ce moment même. Pour ne rien vous cacher, je n'ai simplement pas dormi de la nuit. Ou seulement quelques heures, tournant en boucle les différents scénarios de ma découverte de la veille au soir.

Voilà les hypothèses :

Soit nous avons des cerveaux hors normes qui nous permettent d'entrer en télépathie et d'écrire les mêmes scènes, avec les mêmes mots et les mêmes sentiments, au même moment.

Soit nos romans sont franchement des navets (ce qui m'étonnerais beaucoup vu le nombre de ventes de nos bouquins) et nos scènes mélo-dramatico-romantiques sont on ne peut plus banales pour qu'elles se ressemblent autant.

Soit cette tarée de Vietra Taylor est tout simplement un hacker dernière génération qui s'amuse à m'espionner et à envahir mon ordinateur pour me piquer les scènes phares de mon prochain roman.

En bref, je ne suis pas bien avancée quant au fin mot de l'histoire.

A la main, je tiens trois feuillets qui représentent le cauchemar de ma dernière nuit. Pour donner un semblant de consistance au discours que j'ai prévu de tenir à Al, j'agite frénétiquement les trois feuilles de papier sous son nez.

— Al... c'est une catastrophe.

Son carré blond cendré, lissé à la perfection, ne bouge pas d'un iota quand elle daigne enfin lever les yeux sur mon visage. J'attends qu'elle réagisse mais rien de vient. Dans la foulée, je continue.

— Vietra Taylor, tu sais, l'auteure de...

Elle me coupe, et soupire si fort que je sens son haleine mentholée me caresser le visage.

— Je sais qui est Vietra Taylor Sofia.

Evidemment.

— Je suis allée faire un tour sur son blog à tout hasard hier soir, et je suis tombée sur ça.

A tout hasard ?

Oui ! Je ne vais quand même pas lui dire que je suis obnubilée par cette nana, car j'ai aperçu sa collection limitée chez Léo. Je suis décomplexée d'accord, mais j'ai ma fierté. Et j'y tiens.

D'une main, elle attrape les imprimés que je continue d'agiter dans tous les sens. Mon cœur bat la chamade pendant qu'elle parcourt les différents paragraphes. Je vois ses sourcils former un arc et sa bouche s'ouvrir laissant passer un mince filet d'air.

Son visage est marqué par la stupeur.

— Ce sont tes scènes Sofia ? Je ne comprends pas...

Je le savais !

Je lève les mains en l'air et les laisse retomber sur mes cuisses en un claquement sonore.

— Devine ?

Al me regarde toujours, impassible.

Elle veut un dessin ou quoi ?

— C'est une erreur, c'est impossible Sofia.

Elle secoue légèrement la tête et me tend les feuilles de ses longs doigts manucurés.

Tandis que je suis totalement paniquée à l'idée qu'on ait pu me voler mes idées, je suis aussi complètement décontenancée face à l'attitude de celle qui est censée mordre comme un bouledogue si on s'attaque à moi.

— Mais Al... ça vient de son site ! Il n'y a pas d'erreur !

Elle plante son regard dans le mien, et j'aperçois une brève lueur d'inquiétude illuminer ses yeux.

Elle ne réagit toujours pas. Et moi, je m'agace.

— Putain, Al... cette Vietra Taylor vient de me piquer les scènes de mon prochain roman !

Je crie presque et certaines personnes se retournent sur leur passage. Al m'attrape par le coude d'un geste vif et me met à l'écart.

— Chuutt !

Mon cœur cogne. Fort. Je sens mes veines pulser dangereusement à la base de mon coup et la sueur suinter le long de ma colonne vertébrale. A cet instant, je suis complètement dépassée par les événements.

— Comment veux-tu qu'elle te plagie Sofia ? Tes derniers chapitres ne sont pas connus du grand public et personne ne les a lus, mise à part Richard et moi.

Au risque d'étaler piteusement du mascara partout, je me frotte les yeux, pour ôter cette tension qui m'envahit.

— Je ne sais pas Al.

Quand j'ouvre les yeux, elle regarde sa montre d'un geste impatient.

— Déjà neuf heures, faut qu'on y aille Sofia.

D'un pas rapide, nous entrons dans l'immeuble et prenons la direction de la grande salle de réunion réservée pour l'occasion. Une bonne dizaine de personnes se bousculent devant l'entrée, stylo et carnets en main.

Nous passons par un corridor longeant la salle de l'intérieur afin d'accéder à la petite scène qui se trouve dans le fond. La femme qui nous accompagne ne prononce pas un mot, et son agitation silencieuse finit par me rendre nerveuse. Quand elle nous plante, je fouine dans ma besace à la recherche du discours que j'ai préparé.

J'ai du mal à coordonner mes mouvements et mes mains tremblent. J'ai comme l'impression d'avoir avalé trois vodka cul-sec et d'être légèrement pompette.

L'adrénaline. Ou le stress, comme vous voulez. Et c'est bien la première fois que ça me prend. C'est vrai que de me retrouver face aux journalistes en compagnie d'un critique littéraire qui me déteste, tout en sachant qu'une taupe se cache dans les couloirs de Write&Cie, n'a rien d'apaisant. Je ferme les yeux et soupire.

L'air qui emplit mes poumons me fait du bien.

— Merde.

C'est le chuchotement d'Al qui me sort de ma torpeur.

Quand j'ouvre les yeux, un homme élancé, presque maigre, aux cheveux bouclés hérissés sur le sommet du crâne, doté d'une moustache ridicule

s'approche de nous à grands pas.

— Quoi ?

Al ne détache pas son regard de l'homme qui approche et annonce, toujours à voix basse :

— Sofia, tiens-toi prête... voici Marc VanBrussels.

Je repose mon regard sur cet excentrique au sourire hypocrite. Mais l'attitude d'Al me met mal à l'aise. Et c'est quand elle prononce sa dernière phrase que mon cœur rate plusieurs battements.

— Et lui... il les a lus tes chapitres.

Ma main se pose sur ma bouche même si aucun son n'en sort. J'arrive quand même à articuler :

— Je fais quoi là ?

Al m'assène le coup fatal.

— Trop tard. Improvise.

Rien ne va plus...

Je me sens à l'étroit, coincée entre Al et un geek à lunettes. Je triture le stylo Bic posé devant moi, et gigote sur mon siège.

La salle se remplit peu à peu de journalistes. Une petite dizaine déjà, se pressent devant l'estrade, jouant presque des coudes pour accaparer les premières places.

Nerveuse moi ?

Juste un peu. Et je ne me reconnais pas.

Dans les coulisses, je n'ai pas su quoi dire et j'ai eu beau tourner sept fois ma langue dans ma bouche, les mots justes ne sont pas sortis. Alors, j'ai serré la main molle et moite d'un VanBrussels tout sourire. Et contre toute attente, ce sont les yeux de mon agent qui l'ont totalement pulvérisé d'éclairs quand il lui a tendu sa patte blanche et poilue.

Al est dans la place ! La Reine de glace est de sortie aujourd'hui, et j'avoue me sentir plus légère en sa compagnie.

Moi qui pensais rencontrer le Grand Méchant Loup en personne, me voilà un peu décontenancée. VanBrussels a plus l'allure d'un illuminé que d'un requin assoiffé de potins croustillants. Je me méfie de son sourire mielleux et garde en mémoire ses attaques personnelles dans son canard littéraire.

En silence, nous attendons sagement que la salle se remplisse et ma respiration se fait plus courte et saccadée quand je vois au loin une silhouette

familière.

Léo.

Finalement, il est là. Et m'en voilà ravie. Mon cœur reprend son rythme habituel et mon estomac fait des pirouettes. Quand son regard accroche le mien, mes lèvres s'étirent en un sourire discret qu'il me rend.

Al m'assène un coup de coude magistral et je sors de mon rêve éveillé. Je me penche vers elle, tendant l'oreille.

— Ça commence ! Ecoute !

Je rêve où elle vient de m'enguirlander ? Il faut vraiment que Jonas la détende. La nerveuse aujourd'hui c'est moi, non ?

J'ai à peine le temps de me redresser que VanBrussels salue déjà ses confrères rassemblés en masse dans la salle trop petite.

C'est peut-être la présence de Léo. Ou celle d'Al à mes côtés. Ou bien juste le fait de savoir que les journalistes sont les seuls qui ne supportent pas que l'on ironise sur les écrivains (excepté VanBrussels), mais ma nervosité s'envole d'un coup. Comme par magie et je me sens d'attaque à défendre bec et ongles mon roman.

Après une brève présentation de nos best-sellers, VanBrussels part dans des élucubrations personnelles en vantant les mérites de mon acolyte et compatriote de fortune se tenant à mes côtés. Le jeune sourit et semble dépassé par les événements. Il entame une tirade endiablée, répondant du tac au tac aux questions du maître de cérémonie.

Son roman d'univers fantastique vient de sortir et rencontre actuellement un succès phénoménal. Bien que controversé, ce genre de récit sort de l'ombre et rencontre un succès grandissant. Les journalistes s'intéressent et commence alors un va et vient de questions-réponses. Tel un match de ping-pong, j'admire cette conversation qui me semble tout droit sortie de Star-Wars.

OK, j'avoue : je ne connais absolument pas ce bouquin et encore moins le nom de son auteur, que j'ai déjà du mal à retenir.

Donc, très vite l'ennui me gagne. Et telle une gamine impatiente, je dodeline de la tête afin d'apercevoir mon Roméo assis au rang du fond.

Il fronce les sourcils. Je vois sa main gratter des lignes entières sur son carnet en cuir noir. Il n'est pas rasé, et a laissé une petite barbe de trois jours lui manger les joues. Ses cheveux presque en bataille me donnent l'envie folle d'y passer mes doigts.

Et ses yeux. Oh ! Ce regard...

— Innocence ?

Re-coup de coude de la part d'Alice. Je me tourne vers elle et l'interroge du regard. D'un mouvement de tête elle m'indique VanBrussels.

Merde !

Apparemment, il en a terminé avec Monsieur univers parallèle et attend ma réponse.

A quelle question déjà ?

— Mademoiselle Segianelli, je voudrais savoir quelles sont les points essentiels qui inspirent vos scènes de romance ?

Je sens l'insistance dans sa question. Peut-être parce que ça doit faire trois fois qu'il la répète. Sans aucune panique je me remémore le discours qui se trouve dans mon sac.

J'ai maintes fois répondu à ce genre d'interrogations et ma réponse est toujours la même. Sincère.

— La vie.

Je vois Léo esquisser un sourire et repense à la fois où c'est à lui que j'ai répondu. Ce jour-là, mon cœur s'est épris de lui.

— Les individus. Leurs passions et leurs folies. La nature et l'amour.

Je hausse les épaules et regarde l'assemblée.

— Tout ce qui fait le monde en fait.

Les journalistes semblent satisfaits de ma réponse. VanBrussels aussi.

C'est tout ? Trop facile !

Mais une voix fluette s'élève du public Une petite blonde mignonnette me pose la question que je redoute tant.

— Mademoiselle Segianelli. Comment avez-vous réagi aux récentes critiques de Monsieur VanBrussels concernant votre roman Innocence ?

Rrrr... elle ne peut pas la fermer celle-là.

Je n'ai qu'une envie : me réfugier derrière le grand panneau me représentant en poulpe magistral. Mais je plante mon regard dans celui de VanBrussels et inspire profondément.

Je vois à ses prunelles qu'il savoure ce moment. Et son sourire en coin, un brin moqueur, m'horripile.

Al veut de l'impro ? Elle va être servie.

Sans me référer au discours qu'elle a soigneusement préparé, je réplique :

— Bien. Très bien même. Je pense qu'une critique constructive m'aurais beaucoup plus apportée professionnellement parlant mais...

Je dévisage celui qui m'a ouvertement rabaissée et termine :

— La bassesse de ces propos et la méchanceté gratuite, m'ont renforcées dans l'idée que mon but n'est pas tout simplement d'écrire, mais de faire évoluer les mentalités et d'ouvrir certains esprits étriqués. Je souhaite maintenant et encore plus que ma plume apporte réconfort, amour et oisiveté. Dans ce monde qui tourne à l'envers, nous en avons tous besoin n'est-ce pas ?

Je repose mon regard sur mon interlocutrice et je sens la fébrilité dans la salle. Tous les regards convergent vers moi, et ma fierté est à son comble. Je pense même avoir aperçu la moustache rouquine de VanBrussels frémir à mes propos. Je sens le regard brûlant d'Al juste à mes côtés. Elle n'en revient pas non plus.

Et toc ! Avec douceur et fermeté. Et j'espère bien que ça fera fermer son clapet à ce clown de VanBrussels !

Je savoure ma victoire. Sans savoir que mon bourreau littéraire n'a pas encore joué sa dernière carte.

Il sourit. Plus franchement cette fois. Et tout en coupant la parole à l'un de ses confrères, il se plante devant moi, les mains à plat sur la table.

— Mais... Mademoiselle Segianelli...

Il lisse sa moustache. Je frissonne de dégoût. Il sort une tablette numérique de nulle part et pianote rapidement dessus. Quand il commence à lire, mon sang ne fait qu'un tour et mon souffle devient court.

Il se tourne de nouveau vers moi et d'un air dédaigneux, il sort son dernier atout. Le plus fort.

— Le plagiat est-il également une source d'inspiration ? Parlez-nous de Vietra Taylor.

Un peu, beaucoup, passionnément

Tous mes sens me semblent plus réactifs.

Ma vision se floute, mes oreilles bourdonnent, ma peau chauffe sous la moiteur qui règne dans la salle. Et surtout, mon cœur caracole. Tel un cheval lancé au triple galop, il ne s'arrête plus.

Mon sang est en ébullition et la colère réchauffe mon corps. Je ferme les paupières et les serre fort. A m'en faire mal. Pour me calmer, je m'imagine en caricature, les naseaux gonflés d'une fumée opaque et l'empreinte de mon cœur pulsant sous ma poitrine.

J'ai l'envie soudaine de sauter à la gorge de ce journaliste condescendant qui se permet de juger mes tripes.

Oui, mes tripes. Parce que c'est avec elles que j'écris.

Plus qu'un hobby ou un métier, l'écriture me permet d'être quelqu'un d'autre. De passer des caps que je suis incapable de franchir dans la vie réelle. Sous mes mots, se cache une sensibilité que je n'ose pas montrer.

Par peur d'être atteinte. Déçue.

Peu le savent ni le voient. Certains le comprennent.

Parce que oui, j'assume ma grande gueule et ma franchise, je revendique le militantisme contre les stéréotypes physiques et les tailles 36, je joue parfaitement l'autodérision et je fatigue mon entourage avec ma positivité à outrance.

Mais je fais vivre à mon héroïne une réalité qui m'échappe.

Quand elle vit des scènes d'amour passionnées, je rêve d'un baiser sous la pluie.

Quand elle réalise ses rêves, je m'imagine m'épanouir dans ceux qui peuplent mes nuits.

Quand elle rit, danse et vit sa vie sans aucune contrainte, je m'évade de ce monde cruel, sans pitié et arrogant qui est le nôtre.

Et c'est là, devant des dizaines de journalistes que je prends conscience que mon roman n'est pas qu'un simple bouquin à l'eau de rose. Il a aussi le goût sucré de mes envies et le parfum printanier de mes rêves.

Le tout saupoudré d'une bonne dose de sentimentalisme qui manque à mon quotidien.

Alors merde ! Ce n'est pas un critique littéraire aux dents affûtées qui va ébranler ce que j'ai mis tant de temps à sortir.

Je garde les yeux fermés. Des raclements de gorge se font entendre et j'ai l'impression de sentir le souffle chaud d'Al à mes côtés.

Suis-je assez légitime pour crier haut et fort que c'est la grande, l'énigmatique et célèbre Vietra Taylor qui a sans aucun état d'âme, plagié ce qui se cache au plus profond de moi ?

Je sens l'ambiance s'alourdir dans la salle. On attend ma réaction.

Un revirement, un coup de gueule ou peut-être même une sortie en larmes, digne d'une pièce de théâtre.

En fait, je ne sais plus.

Qu'attendent-ils de moi en réalité ?

Alors, en rouvrant les yeux j'inspire une grande bouffée d'air, et je fais la seule chose que je sais faire.

Je souris. Franchement. Sincèrement. Et je tente de jouer au même jeu que lui.

— Si je comprends bien Marc... vous m'accusez de plagier ma plus grande concurrente ?

Je peux presque voir ses pupilles se dilater. Mon ton, insolent n'a échappé à personne, et tout le monde retient son souffle. Je continue sur ma lancée, même

si je sais que je ne suis pas loin de m'écrouler tant mon orgueil est blessé.

— Vous me pensez donc assez idiot pour recopier presque mot pour mot la plume d'une célèbre et anonyme auteure à succès ?

J'expire lentement.

— Votre accusation vous dessert. Elle est loin de vos critiques aiguës habituelles. Vous êtes en train de vous perdre entre presse people et choux gras Monsieur VanBrussels.

Je plante mes yeux dans les siens et mon sourire se fait moqueur.

Un brouhaha s'élève de l'assemblée. Le coup de grâce est passé. Je ne suis déjà plus au centre de l'attention. VanBrussels se dandine d'une jambe sur l'autre. Il essuie ses mains sur son pantalon en toile beige. Il est déstabilisé et moi je jubile.

Pas de panique Sofia, tout roule ! Mais je n'en mène pas large. Les représailles ne sont pas loin. Et c'est d'une voix grinçante qu'il termine cette conversation :

— Ce n'est pas à moi d'en juger Mademoiselle Segianelli. Nous verrons à la sortie de votre second roman.

Et PAF ! Il n'en rate pas une. Il vient de placer comme il faut, le fait que mon second bouquin se fait bien trop attendre et il ne cherche pas à démentir cette histoire de plagiat. C'est de toute manière inutile. Ses confrères présents dans la salle ont déjà noté le potin littéraire du siècle sur leurs foutus calepins.

J'espère juste que les conséquences ne seront pas désastreuses.

VanBrussels se détourne et entame un monologue soporifique sur la nature humaine, la jeunesse et l'amour pour complimenter la jeune auteure de Young Adult placée à l'autre bout de l'estrade.

Je souffle. Mon tour est passé. Et je l'ai bien senti.

Mais la tempête d'émotions qui gronde en moi commence tout juste.

Ma gorge est nouée, ma bouche pâteuse. Je sens la main d'Al me serrer l'avant-bras et j'apprécie ce geste amical, surtout venant de sa part. Je sais qu'elle me remercie aussi de ne pas avoir fait d'esclandre.

L'attention est beaucoup moins studieuse qu'au début, et je plains la pauvre jeune fille qui répond timidement aux questions des derniers journalistes encore

concentrés. Je vois certains se lever et quitter la salle, d'autres gigoter sur leur siège.

Je frotte mon visage d'une main, comme pour puiser le peu de force qu'il me reste pour finir cette foutue conférence.

Ils ont leur scoop. VanBrussels ne le sait pas, mais au fond il a réussi son coup.

Il vient de mettre KO la Soso tout sourire, positive et affranchie. Je suis vidée.

Mais le pire reste à venir.

Quand je balaye la salle des yeux une seconde fois en cherchant le soutien dont j'ai tant besoin, je ne trouve pas le regard qui peut tout me faire oublier.

Il est parti. Hop ! Envolé.

Léo n'est pas resté.

Mon cœur s'arrête presque et un nœud se forme au creux de mon estomac. Vous savez là où d'habitude une farandole de papillons joue au chat et à la souris.

Et malgré un peu de fatigue et beaucoup de colère, j'arrive encore à esquisser un sourire discret. Juste pour moi.

Oui. Parce qu'aujourd'hui, j'ai compris beaucoup de choses. Et une seule retient vraiment mon attention.

Léo. Ce putain de journaliste égocentrique et à l'humeur changeante a capturé mon cœur et s'est enfui avec.

Ouch ! Ça fait mal ! Mais maintenant je sais.

Je suis passionnément et follement éprise de Léonard Joret.

Chardonnay, Vodka ou Mojito ?

Je sors de la salle suivie de près par Al qui trotte à mes côtés. Un sentiment contradictoire m'envahit. Une sorte d'allégresse a pris possession de mon esprit. Un soulagement éphémère d'avoir vidé mon sac à ce journaliste sans pitié et d'avoir défendu avec honneur mon roman et mes idées.

Mais si on gratte un peu, c'est la déception qui surgit. Une déception un peu amère d'être prise pour une auteure débutante, sans aucun principe. Et surtout d'être accusée de la sorte.

Moi ? Plagier une autre plume ?

Sans aucun doute, ceux qui me côtoient et qui connaissent mon amour pour l'écriture en seraient choqués. Mais nous vivons dans un monde où la presse tient un rôle déterminant. Et je sais que cette accusation l'est pour ma carrière et mon image.

Intérieurement, j'en suis toute retournée.

La brume a laissé place à un soleil éclatant, et j'ai l'impression de sortir d'une bulle oppressante quand je franchis la porte vitrée qui nous mène à la rue. Une légère brise accompagne la chaleur du printemps, et je la laisse quelques secondes balayer mon visage.

Inspiration. Expiration.

Et mon mot d'ordre : on positive Soso !

Mieux qu'une attaque grossière pour me traîner dans la boue, cette information croustillante sur mon soi-disant plagiat me fera un coup de pub d'enfer non ?

Une main ferme s'abat sur mon avant-bras. Je me retourne et trouve Al le visage fermé et les lèvres pincées.

— Sofia, tu as été très bien, même si tu n'as pas suivi notre trame.

J'acquiesce lentement, sans savoir quoi répondre. Comment aurais-je pu faire autrement de toute façon ? Cette histoire avec Vietra Taylor est tombée comme un cheveu sur la soupe. Et même si je m'y étais plus ou moins préparée toute la nuit, je l'ai trouvée tiède, fade et j'ai grand mal à la digérer.

Une question idiote me brûle cependant les lèvres. C'est avec précipitation que je la pose à mon agent.

— Al, dis-moi ce que tu penses de cette histoire de plagiat.

Elle esquisse une moue contrariée et triture ses cheveux raides et soyeux, tels des baguettes de tambour luxueuses.

— Sofia... C'est difficile de se positionner. Quoi qu'il arrive je serais de ton côté.

Je suis abasourdie. J'ai posé cette question pour me rassurer. Pas pour m'entendre dire que celle qui est censé m'accompagner dans les périples de mon métier à le cul entre deux chaises !

— Mais, Al... je n'ai pas plagié cette Vietra Taylor ! C'est elle ! Dis-moi que tu me crois.

Mes poings se serrent et mes pommettes rebondies deviennent brûlantes et certainement aussi rouges que deux belles tomates ayant mûries au soleil.

— En premier lieu Marc VanBrussels a commis une faute professionnelle en dévoilant une information à laquelle il n'avait accès que dans le but de t'interroger. Tes chapitres lui ont été remis pour l'interview et non pas pour te discréditer.

Je souffle. Al s'active, et m'explique froidement ce qu'est le secret professionnel, qu'elle est furieuse qu'on ait pu s'en prendre à moi de la sorte et bla bla bla...

Mais la seule chose que j'ai envie d'entendre est qu'elle croit en moi. Tout simplement.

— Richard et moi allons-nous pencher sur cette affaire Sofia. C'est inadmissible et ton image a été complètement bafouée.

Elle regarde ailleurs comme si elle se parlait à elle-même. La chaleur est presque suffocante et ma respiration devient difficile. Je suis au bord de l'explosion.

— Mais Al... merde !

Je tape du pied comme une gamine qui n'a pas ce qu'elle réclame, mais elle continue sur sa lancée respectant à la perfection son image et son statut de professionnelle littéraire.

— Ne t'en fais pas. Je garde la date de ta prochaine séance de dédicaces positionnée comme prévu.

Elle soupire.

— Et je te retiens au courant. Richard va certainement vouloir te rencontrer pour qu'on débriefe. On fera un communiqué s'il faut, pour démentir cette accusation calomnieuse. Attendons peut-être de voir ce que vont en faire les journalistes. Rien ne sert d'établir des plans sur la comète.

Mais bien sûr ! D'accord, on n'a pas élevé les cochons ensemble. Mais là, tout de suite, c'est d'une parole rassurante dont j'ai besoin, pas d'attendre sagement de savoir à quelle sauce on va me manger !

Je détourne le regard et acquiesce. Comme d'habitude je vais la laisser gérer. Seulement, à la différence des autres fois, je suis blessée et impuissante au sort qu'on me réserve. Je suis hors de moi. C'est injuste.

— Vendredi 15h à la librairie des Hall, dans le dix-huitième. Je t'appelle dès que j'ai du nouveau.

Sur ces belles paroles, elle me fait un signe discret de la main, tourne les talons et d'un pas décidé, part dans la direction opposée.

Ah ? C'est tout ? Ma colère est si palpable qu'elle n'ose peut-être pas s'avancer. Mais à ce moment même j'ai juste besoin d'autre chose que d'être seule sur le trottoir, essoufflée et débraillée.

L'envie de me noyer dans un fût de Mojitos est tentante. Ou de m'empiffrer de glace choco-spéculoos.

Ou d'appeler Léo.

D'ailleurs, en parlant de lui, mon esprit est dans le flou. Pourquoi ne m'a-t-il pas attendu à la fin de la conférence ?

D'un geste maladroit, je sors mon portable de ma besace et trouve rapidement le numéro de mon Roméo dans mon répertoire.

****Moi : Ce soir chez toi ?****

Quand mon pouce presse l'icône « envoyé » l'allégresse reprend le dessus.

Mieux qu'une noyade en règle dans l'alcool, une soirée langoureuse auprès de mon Prince pourra peut-être anéantir la colère qui gronde en moi.

La réponse ne se fait pas attendre, et c'est avec un sourire en coin, pleine d'excitation que j'ouvre le message de Léo.

****Léo : OK. 20h.****

C'est tout ? Bon, il fait le timide, mais moi je compte bien me lâcher ce soir, histoire de me changer les idées.

Mon cœur fait des loopings comme lancé à pleine vitesse sur des montagnes russes.

Tout compte fait, je vais quand même succomber à un Mojito. Ou deux.

Bordel ! C'est ça la vie ! Prendre plaisir. Alors, j'y cours. Et pour ça, j'ai juste besoin d'un seul soutien.

****Moi : Chardonnay, Vodka ou Mojito ? Dispo ?****

Sans grand étonnement je reçois un « oui » collectif de ma team.

Non, non. Je me suis trompée.

Voilà, je confirme et signe, c'est ça la vie : avec elles.

The Lion King

— Nullissime Soso ! Une vraie ratée du sexe !

Lily émet un soupire digne d'une baleine échouée tandis que Rajah lui assène une claque sur la main en lui faisant les gros yeux.

C'est dingue comme ça fait un bien fou de les retrouver ! Comme prévu Lily est sidérée par ma réaction ridicule et pathétique devant un Léo prêt à tout. Selon elle, j'ai raté une belle partie de jambes en l'air. Et bien sûr j'ai eu le droit au sermon habituel sur mon devenir sentimental.

« Ne traîne pas trop Soso ! Ton potentiel séduction faiblit avec les années ! »

Hilarant, quand on sait que Lily, la coach en séduction, a réussi à se marier pour divorcer six mois plus tard. Bien sûr, je ne lui en veux pas et la trouve même mignonne d'attacher autant d'importance à mon activité physique intime.

— Quoi ?! C'est vrai, Rajah...

Les yeux de Rajah, qui ont maintenant la taille de gros calots, suffisent à faire taire notre Lily blasée par le désert qu'est devenue ma vie amoureuse.

— Et ce plagiat alors ? Tu comptes faire quoi ?

Je m'adosse à ma chaise et triture la paille de mon troisième Mojito.

— Je n'en sais rien. Al me certifie que tout va bien se passer...

— Et...

Rajah n'est pas folle et doit voir à mon regard que ce n'est pas terminé. Je ne sais pas si c'est l'effet de l'alcool, ou bien si j'ai besoin de réconfort après cette journée riche en rebondissements, mais je lâche un soupir aussi gros que celui de Lily et vide mon sac.

— Je ne sais même plus si elle croit en moi. Elle fait son boulot, d'accord, mais j'aurais aimé qu'elle me rassure. Au pire qu'elle m'envoie promener, mais pas qu'elle réagisse comme elle l'a fait. Imperturbable. Et puis Léo qui s'est barré avant la sortie. Et cet enfoiré de VanBrussels qui a bien enfoncé le clou, et...

— Stop !

Lily et Rajah, en chœur, m'ordonnent d'arrêter ma litanie de déboires et me regardent comme si elles ne m'avaient jamais vu.

Ce qui est peut-être vrai.

Elles n'ont jamais vu la Sofia rigolote et spontanée aussi électrique. Malgré les verres et la compagnie de mes gazelles, la colère est encore là, bien cachée, dissimulée sous une épaisse couche d'alcool et de sourires en carton.

Rajah pose délicatement sa main sur la mienne. La douceur de sa peau me rappelle celle de ma mère et m'apaise immédiatement.

— Sofia... Pas toi ma chérie... ! Ne te laisse pas déstabiliser par ce mec. Il cherche à te faire tomber. Cette histoire de plagiat est une pure invention et c'est toi qui devrais t'insurger de trouver TES scènes sur le blog d'une autre.

Je vois Lily secouer la tête en guise d'approbation.

— Je sais Rajah... mais là c'est trop. Je ne suis pas grand-chose face à elle. Elle a vendu des millions de livres ! Et puis, j'ai énormément de mal à pondre mon second roman, je patauge, je mouline, je rame... enfin bref tout ce que vous voulez, mais je ne sors pas grand-chose, alors c'est d'autant plus facile de m'accuser !

Ah ! Que c'est bon de se lâcher ! De tout sortir. Mieux qu'un confessionnal (parce que je peux picoler en paix) cette conversation a le don de me rasséréner.

— Soirée ?

Rajah grogne et tourne la tête vers Lily.

— Mais tu ne penses qu'à ça ma parole !

Lily, l'air penaud, fait la lippe en posant ses yeux de chien battu dans ceux de Rajah. Je me cache derrière mon verre pour pouffer, ce qui entraîne le rire de mes amies.

Enfin ! C'est revenu.

Je viens en aide à Lily. Pour une fois et parce qu'elle a le don naturel de me faire sortir de mes gonds autant qu'elle me fait mourir de rire.

— Oui, ma belle... soirée. Samedi ?

Lily tape dans ses mains comme une gamine excitée devant un coffre à jouets plein à craquer. C'est à ce moment qu'Alix se faxe discrètement à notre table, un brin essoufflée. Impeccablement coiffée, et élégante à souhait dans son tailleur bleu marine. Elle remet à la va-vite une épingle rebelle de son chignon banane, et me sourit tendrement.

— Ma Soso... je suis désolée. C'est fou cette histoire de plagiat !

Mais comment...

— Lily !

Ma bimbo de copine hausse les épaules et farfouille dans son sac rose bonbon à la recherche de je-ne-sais-quoi. On dirait une autruche.

Je souffle. Voilà pourquoi elle pianotait si vite sur son Smartphone.

— Tu aurais pu attendre avant d'en parler à Alix merde !

Ce n'est pas grave Soso... Lily : plus rapide qu'elle tu meurs ! Bon, ça a du bon, j'ai pu me renseigner un peu au cabinet. Tu peux aller en justice contre VanBrussels.

Mon regard toujours tourné vers Lily, qui jette des coups d'œil dans ma direction, je hausse les épaules et enchaîne :

— Pffff... laisse tomber Alix. Il n'en vaut pas la peine. Et pour le moment je ne fais pas les choux gras de la presse people ! Mais merci.

— Comme tu voudras, mais ne te laisse pas avoir par ce sale type.

Je souris, et balaye la scène des yeux. Que ferais-je sans elles ?

C'est plusieurs heures plus tard, un brin pompette et les joues rosies par nos fous rires et nos discussions passionnées que nous nous quittons.

— Hey ! Sofia, tu as ton rendez-vous chez Léo ce soir c'est ça ?

Comment aurais-je pu oublier ? Je souris, et mon expression mutine ne passe pas inaperçue. Lily me coach comme une adolescente qui part en chasse au bal de fin d'année, Rajah me demande d'être prudente et Alix reste de marbre ne posant sur moi qu'un regard attendri.

Les mains expertes de ma jolie blonde m'ébouriffe les cheveux d'un geste sec et font sauter les deux premiers boutons de ma blouse.

— Quand y'a du monde au balcon, les hommes se précipitent chérie ! C'est la BASE ! Et avec cette crinière de lionne enragée, il va fondre en deux secondes, ton Mister Freeze ! Un vrai réchauffement climatique à toi toute seule !

Les mimiques exagérées et la spontanéité de Lily nous font marrer comme jamais et c'est pleine d'entrain que j'embrasse mes gazelles. Je les serre fort contre moi et les remercie mille fois d'être là. Après plusieurs bisous qui claquent et de doux câlins j'abandonne mes amies pour hélér un taxi.

*

* *

19 h 36

C'est en avance que je me retrouve devant l'immeuble de Léo. Ma crinière digne du Roi Lion est retombée comme un soufflet, et ma poitrine menace de faire péter le troisième bouton. Je n'ai plus aucune allure alors que je pousse la porte qui me mène à mon rendez-vous galant.

Peu importe. Ce soir, j'ai bien l'intention de faire oublier très vite mon look dépravé à mon journaliste attiré. Et mes kilos tout ronds vont devenir guimauve sous ses mains douces et fermes.

Oh my God ! L'alcool aura raison de moi ! C'est dans la peau d'un personnage ressemblant fortement à Lily que je frappe doucement à la porte de mon Roméo.

Deux coups suffisent. Il m'ouvre. Il est diablement beau, pieds nus, affublé d'un jogging en coton gris et d'un tee-shirt noir. Cependant, son air sérieux fait presque descendre mon taux d'alcoolémie à zéro.

Prête à sortir mon discours préparé à la hâte dans le taxi, j'ouvre la bouche pour parler.

Mais Léo me devance.

Et je n'ai pas le temps d'en placer une.

Délices et supplices

Mes mèches de cheveux s'enroulent avec délicatesse autour de ses doigts. Son autre main presse fermement ma hanche. Quand j'ouvre les yeux, il est face à moi, ce sourire imperceptible au coin des lèvres. Si craquant.

Voilà. J'ai sauté le pas. Ou plutôt c'est Léo qui m'a sauté dessus.

La veille au soir, quand il m'a trouvée complètement éméchée devant sa porte, Léo n'a pas pris le risque de me tendre la main comme la première fois. Il s'est empressé de saisir mes hanches et de me pousser vers l'intérieur de son appartement, avant de me plaquer contre le mur et de m'embrasser avec passion.

Moi, en mode Mufasa, j'ai complètement craquée et je lui ai rendu son baiser brûlant. L'alcool a effacé toute l'appréhension que je pouvais garder au fond de moi et je me suis laissé aller dans ses bras telle une dépravée en manque de dope.

Et je peux vous assurer que ça fait du bien de relâcher la pression.

OK, je peux dire merci aux gazelles, et surtout aux Mojitos.

— Bien dormi ?

Sa voix rauque, encore ensommeillée sonne comme une douce symphonie. Mes yeux dans les siens, je savoure ce moment. Tout est parfait. Le matelas est moelleux à souhait, les draps sont doux comme de la soie et son étreinte réchauffe mon corps tout entier.

— Mmmm...

Je ferme les yeux et repense à notre nuit aussi parfaite que le réveil que je suis en train de vivre. De baisers fougueux en caresses endiablées, je n'ai jamais autant prié pour recommencer.

Lily va jubiler quand je vais lui dire qu'elle avait raison !

Mes lèvres s'étirent en pensant à ma blonde déjantée.

— Pourquoi tu souris ?

Léo me sort de ma torpeur matinale et je recentre mon attention sur lui. Il est là, allongé sur le côté, face à moi. Nos nez se touchent presque et mon corps, détendu comme jamais est lové entre ses bras musclés.

Le rêve.

— Je pense à ma journée d'hier... et à la façon dont elle s'est terminée.

J'ancre mon regard au sien et passe une main sur sa joue mal rasée. Il secoue la tête et vient chercher ma caresse.

— Et alors ? Verdict ?

Je laisse un blanc s'installer et lui chuchote :

— J'ai préféré la seconde partie. Tu sais, celle où j'arrive chez toi.

Léo me serre un peu plus fort, comme pour me dire qu'il est d'accord avec moi.

— Je suis désolé de ne pas être resté hier.

Son souffle chaud balaye mon visage. Je ne lui en veux plus. Il faut dire qu'il a su se faire pardonner.

— Ne t'en fais pas, ça n'a pas d'importance.

Ma voix est éraillée d'avoir si peu dormi et mon corps un peu endolori, flotte comme sur un nuage. Peu m'importe. Hier est passé. Aujourd'hui est bien meilleur. J'en profite.

Pour seule réponse, Léo plaque ses lèvres contre les miennes. Et ce baiser tendre et langoureux m'enivre. Les draps se froissent, nos jambes s'entremêlent, nos mains caressent la moindre partie de nos corps enflammés.

Si seulement j'avais su que le seul contact de son corps contre le mien pouvait être aussi délicieux, j'aurais depuis longtemps baissé ma garde devant son air glacial et impétueux.

Mon cœur bat à une allure folle tandis que son étreinte devient plus osée. Mais le pire c'est que je sens mes sentiments grandir à la vitesse de l'éclair.

Quand je vous disais que j'étais un vrai cœur d'artichaut !

Un premier BIP nous fait tressauter. Mais c'est avec indifférence que nous reprenons notre course à la découverte l'un de l'autre. Comme si nous n'étions pas encore rassasiés, nos gestes se font précipités et impatients. Ses baisers sous mon oreille me font frissonner et mes doigts dans ses cheveux soyeux lui font émettre des gémissements de bonheur.

Un second BIP retentit. Comme pour le premier nous n'y prêtons aucune attention.

Puis un troisième. Et un quatrième.

— Mmmm...

Je tente de sortir de cette léthargie qui m'enveloppe. Léo resserre ses bras autour de mon corps engourdi et continue le chemin de baiser qu'il trace de mon cou à mon épaule.

De nouveau un BIP.

A contre cœur, je détache mes lèvres de la peau brûlante de mon amant et prononce tout bas :

— Léo... ça doit être important.

Il ne m'écoute pas et continue son exploration minutieuse de mon corps. Malgré l'envie brûlante de jouer les exploratrices en sa compagnie, je tente quand même de me détacher doucement de son étreinte.

— Léo...

Son regard se pose sur mon visage, et il frotte son nez contre le mien.

— Mmmm... c'est ton portable, pas le mien.

J'acquiesce piteusement, honteuse qu'un simple téléphone puisse anéantir ce moment savoureux.

— J'abdique.

Comme aimantés, ses bras ont du mal à se détacher de moi, mais il soupire d'aise, et enchaîne :

— Je vais préparer le café.

D'un geste vif, il repousse les draps de ses jambes et dépose un baiser léger sur le haut de ma pommette.

— Merci.

Je me retrouve vite seule dans la chambre après avoir admiré le corps d'Apollon, de mon Mister Freeze devenu aussi chaude qu'un brasier.

Du regard, je cherche mon sac à main parmi le fouillis innommable qui règne dans la chambre. Mes Jimmy Choo de la veille gisent à terre en compagnie de ma blouse et de mes sous-vêtements. Dans la précipitation, je ne sais plus ce que j'ai fait de mon pantalon. Je souris, et remarque ma besace lâchement abandonnée près de la fenêtre. Tout le contenu est éparpillé. Mon Smartphone clignote et c'est avec paresse que je me hisse sur mes jambes pour atteindre l'objet de malheur qui a interrompu la douceur de ce réveil.

Je chope mon portable et passe le pouce sur l'écran tactile qui s'illumine instantanément. Je grogne quand je vois des notifications s'afficher.

Satanés réseaux sociaux ! Juste pour ça...

Un message d'Al attire également mon attention. Je regarde l'heure.

8 h 25.

Je râle à voix haute en pressant mon doigt sur les écritures qui défilent à l'écran.

Quand mon profil Facebook s'affiche et que j'arrive enfin à déchiffrer les premiers commentaires, mon sang se glace.

C'est la douche froide.

Léo arrive à ce moment et me trouve assise, complètement nue, les yeux comme des soucoupes, louchant sur mon portable, la bouche ouverte et l'air ébahi.

Il porte un boxer noir et tient à la main un plateau avec deux tasses de café fumantes.

Mais même la douce effluve de la caféine, ou l'air sexy désarmant de Léo, me laissent de marbre,

— T'en fais une tête ! Qu'est-ce qu'il se passe ?

Et si je lui avoue que je n'ai qu'une envie à ce moment précis, c'est de m'exiler aux fins fonds des Iles Fidji ?

J'essaye de lui répondre mais ma bouche remue sans laisser passer le moindre son. Ses yeux m'interrogent. Enfin, la seule phrase que j'arrive enfin à articuler me fait l'effet d'une brûlure dans ma gorge sèche. Sans aucune autre explication, je lui lance :

— La machine est en route.

Second round

C'est malade d'appréhension, que je clique sur les commentaires de mon profil Facebook.

Oui, malade d'appréhension !

Même si je ne laisse aucune place aux regards des autres pour avancer dans la vie, je sais pertinemment que les trois quart de notre réputation passe aujourd'hui par le vaste monde d'Internet. Jusqu'à présent confiante sur l'image que je peux renvoyer aux autres, ma journée d'hier et cette accusation de plagiat va certainement changer la donne.

Et je vois que Vietra Taylor est entourée d'une armée de lectrices prêtes au combat à faire pâlir une horde de Hooligans.

Bordel ! De vrais vautours.

« Sale grognasse, jalouse et sans talent ! »

« Même pas tu lui arrives à la cheville à notre VT »

Des smileys d'horreur. Des commentaires au vocabulaire injurieux. Mais le pire, ce n'est pas les insultes qui font le plus peur mais cette sorte de sauvagerie mesquine qui se cache derrière chacun des mots.

Incroyable.

Mon pouce s'active, et je presse frénétiquement sur l'icône « supprimer ».

« *Ton roman est nul !* »

Supprimer.

« *Sale...* »

Supprimer. Bloquer. Supprimer.

Je m'acharne à ne pas lire le reste des commentaires et supprime tous ceux qui s'ajoutent. C'est la présence de Léo derrière moi qui m'oblige à détacher mon regard de l'écran de mon smartphone.

Un sourire en coin aux bords des lèvres et le regard coquin, il balaye mon corps des yeux, son plateau toujours en main.

Merde ! Je suis à poil, assise au bord du lit, les cheveux ébouriffés par nos récents ébats et la respiration saccadée. Super tableau ! Je vois que ça ne lui déplaît pas, mais je ne peux décemment pas continuer à m'afficher comme ça en pleine lumière, le cul à l'air en souriant.

Un peu de tenue Soso !

C'est à la vitesse de l'éclair que je balade mes yeux dans la pièce à la recherche de ma culotte. Introuvable bien sûr ! Alors, comme dans les films, je plaque un sourire niais sur mon visage et m'enveloppe rapidement dans les draps soyeux qui recouvrent le lit.

— C'est ça que tu cherches ?

Il secoue ma culotte en dentelle noire, qui pendouille lamentablement au bout de ses doigts. Je sens le rouge me monter aux joues et esquisse une grimace. Je tends le bras pour attraper le morceau de tissu, mais d'un geste expert, il l'éloigne de moi, toujours avec ce sourire mutin.

— Café d'abord.

Il dépose le plateau sur le lit en conservant mon sous vêtement dans sa main. Pour la seconde fois, je sens ma dignité s'envoler en un simple battement d'aile.

Les yeux posés sur le carré de tissu, il enchaîne :

— Taille 42...

Je hausse les épaules et m'affale à ses côtés sur le lit, faisant dangereusement tanguer nos tasses de café. J'ai bien envie de lui répondre « *et du succès* » mais vu mon humeur, ma blague sur mon ego surdimensionné pourrait paraître déplacée.

Sentant ma pointe d'agacement, Léo se tourne vers moi et reprend :

— Alors, de quelle machine parles-tu ?

Je secoue la tête et pointe mon téléphone du doigt.

— Elles se déchaînent.

Il fronce les sourcils face à ma moue contrariée. Je précise :

— Tes chers confrères ne m'ont pas laissé beaucoup de répit. Tu as devant toi LA femme à abattre dans le milieu de la Romance.

Sans me demander mon avis, il s'empare de mon téléphone et presse l'écran tactile. Mon cœur fait un saut périlleux et tambourine dans ma poitrine. Même si nous n'avons pas eu le temps de parler de cette histoire de plagiat, bien trop occupés à se découvrir physiquement, j'ai la boule au ventre de connaître son avis sur cette affaire.

Je n'ai aucune envie de le décevoir.

J'attends. Les secondes s'égrènent, puis les minutes qui me semblent être des heures. Quand il relève la tête et ancre ses yeux aux miens, j'ai comme l'impression que l'ambiance se fait plus lourde. Léo se frotte le visage d'une main et me rend l'appareil.

Il soupire. Et moi, énamourée comme jamais, je trépigne de savoir ce qu'il va me dire.

— Cela te touche ?

Quoi ? Mon cerveau fait du sur place. Je ne m'attendais pas à cette question.

Heu... je ne sais pas.

Et puis merde. Je viens de dévoiler la majeure partie de mon intimité à ce mec. Je peux tout aussi bien me confier. Avec un détachement forcé, je pose mon regard sur un point invisible et j'enchaîne rapidement :

— En fait oui. Oui, ça me touche qu'on puisse croire injustement que j'ai plagié Vietra Taylor. Ou qui que ce soit. J'aime l'écriture. Plus qu'un métier, c'est une passion. Comme tout auteur, j'ai des moments de doutes, des moments où ces foutues émotions me rendent incapable d'écrire une seule ligne. Mais ce sont aussi ces sentiments que j'aime dépeindre à travers mes héroïnes.

Je tourne la tête vers lui et me perds dans ses yeux verts. Il m'écoute attentivement, les lèvres pincées.

— Tu disais l'autre fois que le mot fouguese me correspondait. Je suis d'accord, car c'est un mot qui mêle plusieurs sentiments. Celui d'être affranchie et sans complexe, mais sensible et généreuse. Et aujourd'hui ce rejet injuste blesse la sensible que je suis. Il n'y a pas de demi-mesure. Ces personnes m'attaquent sans savoir. Peut-être n'ont-elles jamais lu mes lignes. C'est puéril et frustrant. Je dirais même que c'est dégradant.

J'inspire une bouffée d'air. Mon cœur bat tellement vite qu'il est sur le point de lâcher. Je termine en fermant les yeux :

— Je suis à l'aube de sortir mon second roman. Et déjà, j'ai un goût amer. On ne me laisse pas la chance de m'expliquer. Et je pense être trop gentille et sincère pour répliquer. On peut dire que VanBrussels a gagné son pari... celui d'anéantir ma carrière.

Quand je rouvre les yeux, Léo a détourné le regard et baisse la tête vers ses mains qu'il contemple.

— Léo, tu sais, je ne te l'ai jamais dit mais... merci de croire en moi.

Wouah ! Je n'y crois pas moi-même. J'ai réussi à mettre des mots sur les émotions qui me submergent depuis hier. Et l'oreille attentive de Léo est d'une aide considérable.

En général, je n'aime pas les pleurnichardes, ni les Calimero. Mais là, tout de suite, j'ai besoin de savoir qu'il y a encore une personne autre que mes gazelles pour croire en mon discours et en mon innocence.

Innocence... comme si la vie me faisait un pied de nez.

Je continue de regarder mon bel Apollon. Je vois les muscles de sa mâchoire se contracter.

Pour seule réponse, il se retourne vers moi brusquement et dépose ses lèvres exquises sur les miennes. Ses doigts se fourrent dans mes cheveux et massent doucement mon cuir chevelu.

Je suis surprise.

Sa réponse me convient. Très bien même.

Il m'allonge dans le lit faisant valser avec indifférence notre breuvage caféiné sur la couette. Il m'enlace. Il me serre dans ses bras. M'embrasse encore.

Sans chercher à comprendre cet élan d'affection soudain, je lui rends son étreinte et ses baisers.

Je me laisse aller. Je suis bien.

Je profite de cette bulle réconfortante.

Avant qu'elle ne se fissure au contact du monde réel.

Contre-attaque

— C'est absurde Al !

Je fais les cent pas entre mon salon et ma chambre. Je cire tellement le parquet, que mes chaussettes en pilou risque de boulocher. Affublée d'une robe de chambre en serviette éponge qui a perdu de sa superbe, et d'une mixture verdâtre qui me tiraille le visage, j'essaye de convaincre mon agent que ce scandale « littéraire » n'est pas la fin de ma carrière.

Avec des mots rassurants, je tente également de m'en convaincre.

En même temps, je n'ai pas beaucoup d'options.

Soit je me morfonds au fond de mon canapé édition limité en pleurnichant sur mon sort, reniflant mon aversion pour les journalistes et entretenant mon gras à grands coups d'Oreo.

Soit je m'exile à la campagne, près de papa et maman, qui me nourriront comme dix, me chouchouteront telle une princesse en perdition, et je suis sûre de finir ma carrière comme candidate à L'Amour est dans le pré.

Soit je m'offre le dernier luxe d'une condamnée, c'est à dire un maxi-BigMac-frites-Coca-muffin-myrtilles. Je me secoue les plumes et je pars à la rencontre de mes assaillants, la tête haute et avant tout débarrassée de toutes impuretés.

Bon, sans grand étonnement, j'ai opté pour la troisième option. Le portable coincé entre l'épaule et l'oreille, je repousse du pied le sac du plus célèbre des

Ronald qui trône sur mon tapis shaggy.

Al hurle presque au bout du fil.

— Mais Sofia, c'est un vrai suicide ! On parle de ton plagiat dans tous les magazines littéraires ! La prochaine date doit être annulée !

Mais elle a le cerveau d'une brouette ou quoi ? Je grogne :

— Non. D'une, je n'ai pas plagié, et de deux... Vendredi onze heures comme prévu. Je veux la maintenir.

Elle soupire. Et j'ai comme l'impression de sentir son souffle glacé me geler le tympan. Pour sûr, elle est furieuse. Et moi, je sais ce que je veux.

— Comme tu voudras. Mais Richard est de mon avis, et si tu n'as pas...

Je la coupe dans son élan.

— A vendredi Al.

Je raccroche et jette mon téléphone sur le fauteuil, le sourire aux lèvres.

Deux jours.

Cela fait quasiment deux jours que je flotte sur une sorte de nuage cosmoparadisique. Et Léo n'est pas pour rien dans mon humeur guillerette. Même si je ne l'ai pas revu depuis notre nuit blanche, nos SMS échangés m'enchantent. Mon idylle me rend radieuse. Je sais pertinemment que cette première séance de dédicaces est une sorte de montée à l'échafaud. Mais le brasier qui enfle au dehors ne m'atteint pas. Ou presque.

Lily m'apporte depuis deux matins tous les journaux qui parlent de moi et de mon soi-disant plagiat. Même les blogs s'y sont mis ! Une par une je supprime méthodiquement toutes les notifications injurieuses et dégradantes des réseaux sociaux. Je lis en diagonale ce qu'on dit de moi.

« La grande Vietra Taylor plagiée ! »

« Le monde de la romance en plein scandale »

« Sofia Segianelli : une romancière dans la tourmente »

C'est pathétique. On piétine mon image, et pire que les lectrices de Vietra, les journalistes crachent leur venin sans même connaître la véracité de cette

histoire.

Mais je ne la connais pas moi-même ! Tout ce que je sais, c'est qu'ils n'auront pas mon estime. Je compte bien leur en mettre plein la vue.

Et pour commencer, je vais m'en remettre directement à la principale concernée après moi : Vietra Taylor.

Assise sur l'accoudoir de mon fauteuil club, je fais tourner mes méninges. Il est quasiment impossible de démasquer cette nana. Bien d'autres, des fanas certainement, ont essayé avant moi. Sans grand succès. Je pourrais demander à Al et à Richard de m'épauler pour faire éclater la vérité, mais vu le soutien inconditionnel que ma maison d'édition m'apporte depuis la conférence de presse, je pense que je peux m'asseoir sur leur aide. Surtout s'il s'agit d'une manigance qui me mène hors des sentiers battus.

Je secoue la tête en pensant à Al. Que veut-elle ? Que je fasse l'autruche et que j'enfouisse ma tête dans le sable le temps que la tempête passe ? C'est mal me connaître.

J'ai mes gazelles avec moi, et j'ai Léo. Et ça, ça me donne des ailes. D'ailleurs, je me suis même remise à écrire. Depuis que je suis rentrée de ma nuit torride, je n'ai pas arrêté. A ce rythme, les touches de mon clavier risquent de sauter. Je lâche tout. Ma haine, ma sensibilité, mon dégoût de cette injustice, mon honneur bafoué... bref, je me sens ragillardie. Mon manuscrit sera sur le bureau de Richard Mardon dans le délai qu'il m'a imposé. Voire même avant.

Que demander de plus ?

Je hausse les épaules. Peut-être devrais-je prendre un chat. Ou un poisson, ça m'éviterais de devenir folle et de parler tout haut quand je réfléchis.

D'un pas assuré, je m'engouffre dans la salle de bains, histoire d'ôter ce masque de beauté facial qui orne mon visage. J'inspecte méticuleusement le résultat dans le miroir. Bien entendu, mise à part mon épiderme rouge pivoine, je ne vois pas vraiment la peau de pêche tant vantée par le produit.

Peu importe.

La Sofia que je vois dans la glace est forte. Positive. Et comme si j'étais spectatrice de ma propre vie, je suis surprise de voir mes yeux s'écarquiller telles deux grosses billes éclatantes.

Mais oui !

C'est l'idée du siècle. Un déclic et tout est limpide comme de l'eau de roche.

Mon visage encore marqué par des restes collants, je me précipite dans le salon à la recherche de mon téléphone. Je retourne tout et trouve l'objet de mes recherches. C'est presque essoufflée (oui, il m'en faut peu) que je compose le numéro de Lily.

C'est de son esprit de feu que j'ai besoin.

Sa voix sexy me répond à la seconde sonnerie.

— Allô ?

— Lily...

Je bafouille presque tant je suis pressée.

— Si VanBrussels m'a poussée dans mes retranchements, s'il s'est donné autant de peine depuis des semaines à me rabaisser, s'il...

Je sens son excitation montée. Elle a compris. Elle enchaîne rapidement.

— Ce salaud a un lien avec Vietra Taylor. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant !

Je jubile.

La vérité va éclater.

Ce mec croit avoir gagné ? Il se trompe, c'est lui qui tombera en premier.

Tête de mule

Je débarque comme une fleur dans l'immeuble qui abrite l'espace culturel dans lequel se déroule ma séance de dédicaces aujourd'hui. Fidèle à elle-même, juchée sur ses talons compensés de quinze centimètres, Al joue les chefs d'orchestre. Mais je vois déjà à son expression pincée qu'elle n'est pas dans son état normal.

D'une voix faussement enjouée, j'entonne :

— Salut Al !

Son visage se tourne rapidement vers moi, et son regard m'assassine.

— Bonjour Sofia.

Ses yeux entament un léger mouvement de va et vient, passant de gauche à droite à la vitesse de l'éclair. Puis, elle me prend par le coude et m'amène à l'écart, en me susurrant :

— Sofia... tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

Surprise, j'écarquille les yeux.

— Ce que je veux ?

Elle fait semblant de ne pas comprendre ou elle a le cerveau complètement gelé ? Son soupir, ridicule, finit de m'exaspérer.

— Sofia... tu es actuellement accusée de plagiat. Et même si Write&Cie te soutient comme jamais, tu te jettes de toi-même dans la gueule du loup. Tu comprends... c'est... comment dire...

Elle bafouille, bégaye et cherche ses mots. Elle est pathétique.

J'ai envie d'exploser. De lui crier dessus en lui martelant que je n'ai pas plagié ces foutues scènes, que je suis l'auteure des mots inscrits à tort sur le blog d'une autre. Et surtout, j'ai envie de lui hurler que si elle était vraiment si sûre de moi, elle n'en ferait pas tout un pataquès.

Je crois que c'est ce qui me blesse le plus. Que mes proches ne croient plus en moi.

Mais, comme d'habitude quand il s'agit d'Al, je laisse ma colère bien enfouie et plaque un sourire de circonstance sur mon visage.

— Al, je sais ce que je fais. Mes lectrices ont confiance en moi, non ?

Elle hoche la tête rapidement, continuant son va et vient du regard. Perturbant.

— Et bien, je ne vais pas me laisser impressionner par ces vautours de journalistes qui n'attendent qu'une chose : que je me terre. Si je fais ça, ils ont tout gagné.

C'est vrai quoi ! Quoi de mieux que de mettre un coup de pied dans le tas pour rétablir la vérité ?

J'enchaîne sur un ton rassurant :

— Je n'ai rien à me reprocher sur ce coup-là. D'ailleurs, mise à part les lectrices et les journalistes avides, qui se plaignent de ce plagiat ?

Enfin, son regard accroche le mien. Ça m'encourage.

— Si Vietra Taylor doit se défendre, j'espère qu'elle le fera d'elle-même. Jusqu'à présent, elle n'a pas émis un seul avis sur cette affaire. Je me trompe ?

Al continue d'acquiescer. J'ai l'impression d'engueuler une gamine prise la main dans le sac.

Quand elle ouvre enfin la bouche, son haleine mentholée me rappelle immédiatement à qui je m'adresse. Et mon ego redescend en flèche.

Ne monte pas sur tes grands chevaux Soso, tu vas te brûler les ailes !

— Tu as tout à fait raison. Mais nous pensions, avec Richard, qu'il était plus simple de publier ton second roman avant de reprendre ta tournée littéraire. Histoire que cette affaire de plagiat honteuse se tarisse un peu tu comprends ?

Oui, je comprends. Mais je ne l'accepte pas. Je ne suis en rien responsable de cette déferlante, et je suis abasourdie que ma carrière puisse en pâtir. Jamais je ne me suis autant accrochée à un rêve. J'ai toujours cru que tout ça n'était qu'éphémère. Jusqu'à la sortie d'Innocence. Là, j'ai compris que ma plume valait quelque chose. Que j'étais capable de transmettre des sentiments et des émotions. Quand j'écris un passage délicat, j'ouvre mon cœur et je vis totalement la scène que j'imagine. C'est peut-être ce qui a fait mon succès, je ne sais pas vraiment. Ce que je sais aujourd'hui, c'est que les mots peuvent autant toucher que les gestes. Voire plus.

Alors, même si je ne suis pas d'une nature à foncer tête baissée et à chercher le conflit, il est impensable de laisser croire que les scènes d'amour que j'ai écrites il y a quelques semaines à peine, viennent d'une autre.

— Que la tempête qui gronde actuellement se tarisse, d'accord. Mais pas au détriment de ce qui me fait vivre.

Sur ces mots, je tourne les talons et pars m'asseoir derrière la table où se tient plusieurs piles de mon roman. Al est contrariée, je le vois, mais je n'en tiens pas compte et quand les portes s'ouvrent je suis en joie de voir que plusieurs personnes patientent, mon bouquin à la main.

Je hausse un sourcil en direction d'Alice et son regard glacial me transperce de toute part.

Je baisse les yeux sur la table à la recherche de mes repères. Un stylo feutre noir et les marques pages à l'effigie de mon roman. Quand je lève la tête, je vois une main ferme me tendre le livre, et je souris.

Jonas.

Son sourire rayonne, et ses prunelles brillent. J'ancre mon regard au sien. Plus longtemps que d'habitude, comme pour le remercier de ne pas faire semblant.

Il est là.

C'est devenu comme un rituel entre nous. A chaque séance, il s'arrange pour être là en premier. Et même si je le soupçonne de continuer à venir pour les beaux yeux d'Alice, je suis reconnaissante de le voir ici. Particulièrement aujourd'hui, seule journée où je ne suis pas si sûre de moi.

Je griffonne à la hâte un remerciement personnel à l'intérieur du bouquin. Ses doigts se posent sur ma joue, et de sa voix mielleuse il me chuchote :

— Ma Sofia... continue d'être toi-même.

Je pose avec tendresse mes doigts sur les siens et lui murmure :

— Merci Jonas.

Je sais pourquoi, au premier abord, j'ai craqué pour ce sourire doux et rassurant. Jonas fait partie des VRAIS. Dans tous les sens du terme. C'est un vrai gentil, un vrai gentleman, un vrai gaffeur aussi, Mais plus que tout, il est devenu un véritable ami. Sincère, franc et attachant, Alors, même si entre nous ça été un fiasco légendaire, et dans un sens unique en plus, je sais qu'aujourd'hui je peux compter sur son amitié et sa patience,

Bien entendu, après ma conversation de la veille avec Lily sur la mise en place d'un plan d'attaque au final complètement inutile, puisque puéril à souhait, et la tension qui règne entre mon agent et moi, je suis d'humeur contradictoire, tiraillée entre optimisme, je-m'en-foutisme et sensibilité à fleur de peau.

C'est sans grand étonnement que sa remarque me fait monter les larmes aux yeux. Ses mots sont d'une banalité affligeante, mais ils me font du bien. Et la petite dizaine de personnes qui arrive face à moi continue de faire enfler cette bouffée d'émotion.

C'est avec un sourire radieux, et étiré jusqu'aux oreilles que j'accueille ma première lectrice.

Et aujourd'hui, j'ai décidé de rajouter un petit quelque chose aux mots habituels que je griffonne.

« Ne jamais cesser de croire en soi. Love & Enjoy. Sofia S. »

A l'instinct...

Depuis ce matin, seul les sourires sincères de mes lecteurs irradient cette pièce à la lumière blafarde et sans fenêtres.

Je commence réellement à fatiguer mais je puise dans mes dernières forces pour continuer de remercier ces personnes qui ont fait le déplacement malgré tout. Rien que pour moi.

Al continue de jouer au chef de chantier, en s'épuisant à remettre en ordre les bouquins sur la table ou à m'approvisionner en verre d'eau. Je la sens fébrile et ça me dérange.

Quand, enfin, les portes de l'espace culturel se referment, je souffle et inspire profondément. Définitivement, j'adore ces séances de dédicaces où je peux parler de mon héroïne à des personnes qui la connaissent aussi bien que moi, comme s'il s'agissait d'un individu à part entière. Ces marques, tantôt d'affection, tantôt d'admiration m'apportent une bouffée d'air frais.

Je ne le vois pas tout de suite entrer, mais je sens son regard brûlant sur moi. C'est Al qui l'accueille, avec son air froid et distant, d'autant plus omniprésent depuis notre anicroche du début de matinée.

— Léonard. Quelle bonne surprise !

Surprise ? Mais n'est-il pas censé me suivre partout et travailler pour Write&Cie ?

Je lève les sourcils et mes yeux se posent dans ceux de Léo.

Il arbore un sourire radieux, qui le rend sexy à souhait. Lui aussi n'est venu que pour moi, et rien qu'à cette pensée, mon cœur danse la java.

— Bonjour Alice.

Il prononce cette phrase d'une voix suave, sans lâcher mon regard. Al hésite un moment, surprenant ce regard curieux qu'il m'adresse.

— Au fait, ton article sur Sofia nous a beaucoup plu.

Elle insiste à briser le lien invisible qui me tient à mon prince charmant en accaparant son attention. Il détourne les yeux et reprend visiblement un air professionnel.

— Merci Al. J'ai eu Richard en ligne. Il avait l'air satisfait. Tout le plaisir est pour moi. Sofia mérite qu'on lui accorde une telle attention n'est-ce pas ?

Al de dandine d'un pied sur l'autre.

— Oui, oui bien sûr. Même si cet article n'a pas eu l'effet escompté et que le lectorat est un peu passé à côté par rapport à l'affaire dont Sofia est victime.

Je rêve ou elle a dit victime ?

J'ai presque envie de me jeter au cou de mon sauveur pour avoir su arracher une once de soutien à celle qui m'accompagne depuis des mois.

— En effet.

Léo esquisse un geste de la main, furtif, comme pour clore le sujet, et de nouveau cherche à attirer mon attention.

Bien sûr, je n'ai pas perdu une miette de cette conversation entre lui et Al, et je suis surprise de savoir que l'article de mon Roméo, censé sauver les meubles lors de la première attaque de VanBrussels, est paru sans que personne ne me tienne au courant.

A ce moment-là, l'attitude d'Alice m'échappe. Nous n'avons jamais été très proches car beaucoup trop différentes, mais jamais aucun conflit n'est venu enrailler le mécanisme bien huilé de notre binôme.

Alors pourquoi ces regards à la sauvette, ces mimiques que je ne lui connais pas, ce stress d'habitude omniprésent chez elle, inexistant aujourd'hui. Je m'inspire de mon statut de romancière pour analyser quelques minutes mon agent.

Ses cheveux sont moins bien coiffés, sa tenue moins impeccable, comme pour gommer sa véritable personnalité et son attitude plus rebelle, moins mielleuse. Depuis l'arrivée de Léo, elle cherche à éviter mon regard et à accaparer l'attention.

Alerte rouge ! Il y a vraiment quelque chose qui cloche. J'en suis certaine.

Léo lui plairait-il ?

Sait-elle des choses que je ne dois pas savoir ?

Mon cerveau me lance des signaux, mais je suis absorbée par le regard doux de mon nouvel amoureux. Je secoue la tête comme pour chasser des doutes qui n'ont rien à faire là, et me laisse porter par la douce effluve d'un parfum musqué qui me chatouille les narines.

Quand Léo s'approche enfin de la table sur laquelle je suis accoudée, la tête entre les mains, un air béat et niais sur le visage, tout mon corps se tend et frissonne.

Pourquoi me fait-il autant d'effet ?

— Alors, comment ça s'est passé aujourd'hui ?

Son sourire en coin, autant séducteur que discret finit de me faire fondre.

— Bien... Surprenant d'ailleurs. Mais bien.

Il laisse glisser son index sur ma joue et continue de sourire.

S'il continue comme ça, la sueur qui coule le long de ma colonne vertébrale, qui inonde mon chemisier et qui rend humide la racine de mes cheveux va me faire perdre au moins trois kilos. Je tente de sortir de mon abrutissement mélomane et gigote sur ma chaise en trifouillant une pile de papier devant moi.

— Sofia... on peut se voir ?

La voix d'Al me fait sursauter. Je sens le regard de Léo se poser derrière moi. Je me retourne et vois Al, qui attend patiemment ma réponse, les mains sur les hanches.

— Bien sûr.

Je me lève et jette un regard d'excuse à Léo qui acquiesce de la tête.

Une fois bien à l'écart, Alice se plante devant moi et je vois à ses yeux noirs et perçants qu'elle va m'annoncer quelque chose que je ne vais certainement pas apprécier.

Hé ! J'ai du flair, il y a bien quelque chose qui cloche.

— Sofia... je... je ne sais pas comment...

Elle bafouille. Et Al qui ne trouve pas ses mots, cela n'annonce franchement rien de bon.

J'arque mes sourcils et l'encourage à continuer d'un mouvement de tête. Elle soupire et enchaîne d'une traite :

— Bon, je ne sais pas ce qui se trame entre Léonard et toi mais je te conseille de prendre tes distances. Il est professionnel et compétent, mais je pense que tu devrais t'en tenir à ça.

Ses pupilles se dilatent et ses yeux ne me fixent plus.

Elle est gênée. Et j'en suis totalement abasourdie. Depuis quand la Reine de glace qui me sert d'agent se préoccupe-t-elle de ma vie personnelle ?

Je pars dans un rire sonore. Totalement en contradiction avec les sentiments qui s'emparent de moi à ce moment-là. Mais le rire a toujours été la meilleure de toutes les façades.

— Al... c'est personnel. Et je pense être une grande fille pour savoir avec qui je sors. Mais merci.

Je continue de sourire, mais quelque chose dans son attitude me dérange. Alors, je lui pose franchement la question qui me brûle les lèvres.

— Pourquoi tu me dis ça Al ?

Je cherche son regard et le trouve. Elle pointe le menton en avant, et avec cet air hautain que je connais si bien, elle clôt cette conversation :

— Il n'est pas fiable. Mais si tu préfères t'en rendre compte par toi-même, fonce Sofia.

Elle pointe son index en direction de ma poitrine :

— Mais s'il te plaît, fais attention à toi... et à ta carrière.

Sur ces mots elle tourne les talons, attrape son trench et son sac à main hors de prix et part en direction de la sortie en saluant discrètement Léo, qui m'attend assis sur la chaise qui a accueilli mon derrière toute la matinée.

Si ce matin en arrivant, j'étais sûre de moi, là j'ai l'impression d'avoir bu cinq Martini d'un coup ou de sortir d'une gastro entérite aigue. En bref, je ne

sais plus du tout quoi penser. Mon cerveau repose sous une brume épaisse qui m'empêche de réfléchir.

Et je n'aime pas ça.

Al et son attitude bizarre. Léo et son sourire de séducteur.

Pourquoi j'ai l'impression qu'on me massacre le cerveau à grand coups de marteau ?

Et puis merde ! Pour qui se prend-elle ?

A grandes enjambées et plus décidée que jamais, je me plante devant Léo. Avec le sourire jusqu'aux oreilles, je lui sors :

— On y va ?

J'ai toujours fait ça. Je vais là où mon instinct me mène.

Pour le moment ça m'a plutôt bien réussi. Et je compte sur lui pour que ça continue ainsi.

D'amour et d'eau fraîche

— Viens !

Nous sommes dans la rue. Le soleil inonde chaque parcelle de la ville et une brise légère rafraîchit l'air ambiant. Aux côtés de Léo, je me sens légère et le poids que je porte sur mes épaules depuis déjà quelques jours me paraît moins lourd, presque inexistant.

Léo me prend la main et entrelace ses doigts aux miens. J'ai l'impression d'avoir quinze ans et de me balader avec mon premier amoureux. C'est grisant.

Et ce sentiment de plénitude se renforce quand nous passons l'entrée du jardin des Tuileries. Ici, Paris est chic, beau, calme, apaisant. C'est un des endroits de la capitale que je préfère et je suis ravie que Léo puisse en ressentir les mêmes effets.

On dirait que nous sommes sur la même longueur d'onde, et à cette pensée mon cœur entame un sprint olympique.

Notre pas ralentit doucement et je me laisse guider par Léo, qui m'enserme la main de façon protectrice. Un instant, je ferme les yeux et prends une grande goulée d'air.

Putain, je suis si bien !

Il s'arrête soudain et lâche ma main. J'ouvre les paupières à contre cœur.

— Deux. A la pistache s'il vous plaît.

Je rêve ou il est en train de m'acheter une glace ?

Mon sourire s'étire et je pense que je vais finir par passer pour une imbécile heureuse si je continue de jouer avec mes zygomatiques de cette manière. Mais à l'instant même, je ne veux surtout pas que cette parenthèse s'arrête.

Je prie très fort pour que mon karma m'accorde encore un peu de ce bon temps si rare en ce moment.

— Voilà...

Léo dépose le cornet glacé entre mes mains et affiche un sourire sincère.

Qu'il est beau.

Et gentil.

Et prévenant.

Si différent.

Je ne le remercie pas, mais je suis certaine qu'il peut voir mes yeux pétiller. Cela doit suffire puisqu'il reprend ma main et m'entraîne un peu à l'écart sur un banc. Comme deux adolescents nous nous taisons un moment.

Nous profitons juste de ça.

De la vie.

C'est Léo qui brise en premier ce silence étourdissant.

— J'aime être ici.

Son souffle se perd tandis que le mien s'accélère. Il finit sa glace d'une seule bouchée et son regard s'éloigne.

Je décide de ne pas prendre en compte les battements de mon cœur et enchaîne :

— Tu viens souvent ?

Promptement, il se tourne vers moi mais reste silencieux.

Je hausse les épaules.

— Moi, j'adore cet endroit aussi. Plus jeune, je m'imaginai un tas d'histoires ici. Si un jour, on m'avait dit que je les retranscrirais toutes sur papier et que ça aurait du succès...

Je baisse la tête et regarde mes mains, que je triture.

— Je ne l'aurais pas cru...

Léo repose son regard sur les fontaines que l'on entend au loin.

— Je venais souvent avec ma famille en étant petit.

Une sorte de voile traverse ses yeux et je vois son sourire se dissiper. Je profite de cette petite confiance pour en savoir plus.

— Ta famille est d’ici ?

Ma voix est faible, et j’ai l’impression de pousser une porte interdite. Léo est un de ces hommes charismatique et séducteur. Il sait ce qu’il veut et selon la situation, adopte le masque adéquat. Il est surprenant tant dans sa façon d’être distant et hautain, autant qu’il est impressionnant quand il devient chaleureux. Il souffle le chaud et le froid d’une manière si déstabilisante, qu’avec lui je ne sais jamais sur quel pied danser.

Et croyez-moi ou non, mais c’est ce qui m’attire chez lui. Cette part de mystère, ce côté indomptable et inaccessible.

Tordu ? Mon esprit l’est peut-être un peu.

Son soupir me tire de mes analyses et de mes questionnements intérieurs.

De province.

C’est tout ? J’esquisse une moue déçue et tourne la tête vers lui au moment où il se met debout. Il vient nicher ses jambes entre les miennes et cette promiscuité me fait frissonner.

Je souris à ce que cette scène m’évoque. Léo effleure mes lèvres de son index.

— Dis-moi ce qui te fait sourire.

Je baisse les yeux.

— Juste...

Mon menton se lève sous la pression de ses doigts. Cela m’encourage.

— Je suis bien. Pourtant... ce que j’ai pu chialer, assise ici, sur ces bancs.

Ses sourcils froncés m’interrogent. Je continue.

— Quelques kilos en trop et une adolescence difficile. Bref...

Je secoue la tête comme pour cacher cette fêlure que je ne montre jamais. Juste à mes gazelles. Je niche mes mains dans les siennes et c’est avec humour que je termine cette petite aparté nostalgique.

— Rrrr... attention, si Vietra Taylor nous observe, peut être va-t-elle écrire la scène que nous sommes en train de vivre.

Il porte mes mains à ses lèvres et les embrasse, doucement.

Je continue de rire à ma propre connerie.

— C'est si romantique, elle est apparemment en manque d'inspiration. Moi, pour le coup tu m'en donnes à foison.

J'essaye de lui tendre la perche pour qu'il me parle enfin. Qu'il me rassure et me dise qu'il croit en moi, comme il l'a fait ce soir-là, près du ponton de bois, chez mes parents.

Mais rien.

Soudain, il pose son regard de feu sur moi et je vois dans ses yeux une sorte d'émotion particulière, une étincelle, un peu sombre qui flotte au loin, que je ne connais pas.

Pour toute réponse, il chuchote :

— Chuutt...

Et m'embrasse comme jamais personne ne m'avait encore embrassé.

Inutile de préciser que mon esprit se vide, que mon cœur caracole et que j'oublie absolument tout.

Plagiat. Kilos. Humiliation. Carrière. Vietra.

Je savoure.

Quand il détache ses lèvres des miennes, et pose son front brûlant contre le mien, je souffle et j'ai comme l'impression d'avoir couru un marathon. Ce baiser soudain et fougueux me laisse pantelante et la vision de Léo, positionné contre moi les yeux fermés me rend fébrile. Je n'ose pas bouger et reste immobile.

Il est silencieux et son comportement aujourd'hui m'intrigue. Il est entre deux eaux. Comme lui, je ferme les yeux et nos souffles se confondent.

C'est à ce moment que je comprends une chose.

Le silence de Léo est la plus jolie des confidences.

Et moi, dans mon ventre, une colonie de papillons s'envole à tire d'ailes, chatouillant le creux de mon estomac et propulsant une vague de sentiments jusqu'à mon cœur.

Folies entre amies

Rajah et Alix se bidonnent comme des truies sur le lit, en me voyant me déhancher dangereusement pour rentrer mes excès grasseyeux dans le « tube » de tissu qui est censé me servir de robe ce soir.

Lily, un brin gênée, puisque c'est d'elle que vient l'idée ingénieuse de me déguiser en nana sexy, m'aide comme elle peut en tirant sur les bords de cette fichue robe qui coince lamentablement au niveau de mes cuisses. Le tissu roule sous nos doigts, refusant obstinément de monter plus haut. Mes cuisses sont compressées sous l'étoffe en acrylique, et nos mouvements de va et vient me font l'effet d'un palper rouler en bonne et due forme.

A défaut de rentrer mon corps trop large dans cette robe étriquée, je suis certaine qu'en continuant comme ça, ma cellulite ne sera qu'un lointain souvenir demain matin.

Lily jette un regard de feu à mes deux amies qui rient de plus belle quand je pousse un soupir de cachalot abandonnant ma tâche.

Lily quant à elle, persévère.

Je râle. Et ris en même temps.

— Lily ! Tu vois bien que je ne rentrerais jamais dans cette robe !

Ma blonde siliconée fronce ses sourcils parfaitement épilés, et s'éloigne de moi de quelque pas afin de m'étudier de la tête aux pieds, sans vergogne. Elle pose son index sur ses lèvres pulpeuses et – enfin – décrète :

— Oui. En effet... ça doit être un petit 42.

Je souffle intérieurement, et retire le tissu de mes cuisses qui commencent sérieusement à changer de couleur.

En string et soutien-gorge au milieu de la chambre, je pose mes mains sur mes hanches et souris jusqu'aux oreilles.

Ça fait deux heures que j'ai ouvert la porte à mes trois poulettes et je ne m'en lasse pas. Tandis que Lily s'efforce de me transformer en bombe sexuelle pour notre virée de ce soir, Rajah et Alix se délectent d'un petit Chablis bien frais en pouffant devant mes multiples essayages. Quant à moi, je bois aussi tout en faisant plaisir à Lily en enfilant toutes les tenues qu'elle me propose.

Et entre ressembler à un Drag Queen ou à une paupiette géante, j'avoue que je commence sérieusement à remettre en question le talent de mon amie pour les relookings improvisés.

Ce marathon m'a épuisée et je m'avoue vaincue en m'affalant aux côtés de Rajah et d'Alix.

— Attends...

Lily reprend du poil de la bête et semble de nouveau sur le qui-vive.

— J'ai cette petite jupe patineuse qui t'irait à merveille !

Elle fouille frénétiquement dans la valise qu'elle a apportée avec elle et qui regorge de tenues en tout genre.

Oui ! Une valise !

D'un mouvement brusque, je me redresse et l'arrête tout de suite.

— Non !

Lily se retourne étonnée.

— Lily... laisse tomber et vient avec nous boire un coup ! De toute façon je ne rentre dans rien de ce que tu m'as apporté alors...

Mon amie abdique.

— Ouai... tu as raison, ton popotin risque de déformer mes robes hors de prix... débrouille-toi. J'abandonne.

Nous pouffons de plus belle et j'accorde une bise à ma meilleure amie déjantée.

— Merci ma chérie !

Elle allonge son corps svelte à mes côtés.

Et là, comme ça, étalées sur ma couette Disney, les yeux au plafond, on forme une bien belle brochette.

Quatre trentenaires à la dérive ?

Eh bien même pas ! Même la légendaire Sofia et sa poisse gluante vient de s'amouracher d'un mec.

— Alors... Léo ?

Rajah a le pouvoir de lire dans mes pensées.

— Mmmmm...

Mes trois gazelles pouffent comme des adolescentes en chaleur et attendent patiemment que je leur conte mon idylle naissante.

— Il est parfait.

— C'est tout ?

Lily se lève sur un coude et rage de manquer de détails croustillants.

D'un geste furtif de la main je lui signe de se rallonger et je continue.

Il est prévenant. Gentil, affectueux...

Rajah coupe court à mon étalage de compliments.

— Arrête ça Sofia... c'est pas pour nous !

Je ris. D'un rire sincère et franc. J'ai envie de lui hurler ma joie d'être dans cet état de béatitude et d'allégresse qui me suit depuis ma nuit passée auprès de mon nouvel amant. Mais je pense qu'elles en ont leur claque de me voir tomber amoureuse du premier mec qui m'offre des fleurs ou qui me complimente. Alors je passe sous silence que mon cœur est aussi ramolli qu'un chamallow près du feu.

— OK. Il me plaît et je crois que c'est réciproque.

Simple mais tellement efficace que je sens leur souffle ralentir et leurs oreilles se tendre. Je tourne la tête et je vois le visage d'Alix, paisible, à mes côtés. Les yeux fixés au plafond elle attend la suite. Rajah à l'autre bout du lit, ferme les yeux. A ma gauche, Lily gigote dans tous les sens, comme une gamine impatiente.

Je cesse cette torture.

— Je crois que c'est du sérieux.

OK. Je me rends compte que je viens de lâcher un boulet de canon quand Lily me saute presque dessus et que Rajah et Alix poussent des cris stridents. L'atmosphère légère et paisible n'aura duré que quelques minutes. Mes gazelles me tombent dessus en aboyant comme une meute affolée.

— Sérieux ?

— Au bout de trois jours, je rêve !

— Arrêêête ???

— Non, mais Soso, c'est pas vrai ?

— Tu rigoles ?

J'explose de rire et remonte mes jambes contre mon buste comme pour me protéger. Je jubile. Mon matelas tangué sous les assauts de mes trois amies. Je reprends mon souffle et essuie les larmes qui perlent au coin de mes yeux tellement je ris.

Quand je les regarde enfin, trois paires d'yeux me dévisagent, attendant la suite. Je m'assois et commence mon récit par ce qui s'est passé ces trois derniers jours.

— On a passé la nuit ensemble. Chez lui.

Lily pose sa main sur sa bouche étouffant un « Oh » d'étonnement. Je lève la main en sa direction pour la faire taire et enchaîne, en haussant les épaules.

— Il ne parle pas beaucoup, ne s'épanche pas en compliments ringards et inutiles et ne parle pas boulot. Mais il est passionné, et il a ce truc... un truc particulier qui m'attire.

Je regarde tour à tour mes trois amies.

— Je vous rassure, je ne sais pas si c'est l'homme de ma vie, comme d'habitude. Je sais juste que j'accroche bien. Il est spécial. Comme moi.

Pour seule réponse, Rajah, à genoux sur le lit, pose son verre de vin sur ma table de chevet et s'avance vers moi. Elle me prend dans ses bras, affectueusement, et me susurre à l'oreille :

— Contente pour toi ma Sofia. Tu mérites un homme qui sache enfin te prendre comme tu es.

Je lui rends son étreinte, tandis qu'Alix me caresse le bras. Sa façon à elle de m'encourager dans ce nouveau défi.

— Et ce beau journaliste... qu'est-ce qu'il en dit de ton soi-disant plagiat ?
Lily, sans le savoir, pose la question qui hante mon esprit depuis des jours.

— Je ne sais pas. Nous n'en avons pas parlé. Enfin... on va dire que l'occasion ne s'est pas présentée.

Rajah recule et s'assied près d'Alix.

— Ce n'est pas si important... si ?

Je secoue la tête et esquisse une moue contrariée.

— Je n'en sais rien... En même temps nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour en discuter.

J'enchaîne d'un clin d'œil mutin et mon malaise se dissipe quelque peu.

C'est vrai. Je ne sais pas. Il faut dire que les seuls moments où nous aurions pu en parler, nous en avons profité pour nous découvrir physiquement. Et j'avoue volontiers que c'est loin de me déplaire.

— Al me dit de me méfier. Elle a été bizarre ce matin.

Lily soupire.

— En même temps, quand est-ce qu'elle n'est pas bizarre cette nana ?

Elle semble dévoiler tout haut ce que mes amies pensent tout bas. Je le vois aux regards que se jettent Alix et Rajah.

— Rho... elle est spéciale mais pas méchante. De toute façon, je vois Richard Mardon en début de semaine prochaine, nous verrons si mes ravages dans les tabloïds auront raison de ma mince carrière.

— Arrête de te torturer Sofia. L'affaire va se tasser. On croit en toi. Mardon aussi. Laisse le reste se faire tout seul.

Alix, la voix de la raison.

Son avis sur la question sonne le glas de nos confidences, et Lily, fidèle à elle-même sautille déjà à travers la chambre à la recherche d'une nouvelle tenue.

J'entends juste la phrase de Rajah, comme un murmure, qui me confirme ce que mon instinct me dicte :

— Suis juste ton cœur ma chérie...

*

* *

Il est à peine vingt heures quand j'arrive enfin à passer sans encombre LA robe qui met en valeurs mes innombrables atouts pulpeux. D'un bleu canard profond, longue et évasée, je me trouve belle et rayonnante.

Malgré tout je sais que ma mine radieuse n'est pas seulement dûe à l'étoffe soyeuse qui moule parfaitement mes formes. Mais à ce sentiment qui m'était presque devenu inconnu. Celui qui fait palpiter le cœur.

Mes confidences me l'ont révélé.

Et c'est plus heureuse que jamais, loin pour quelques heures de mes soucis professionnels, que je sors de mon immeuble, entourée de mes gazelles, bien décidée à faire la fête toute la nuit.

Cette soirée là...

Droite. Gauche.

Gauche. Droite.

Mes hanches se déchaînent au rythme du son latino qui grésille dans les hauts parleurs du club Lounge où nous avons décidé de passer notre soirée « filles ». Je me déhanche, les bras en l'air et c'est comme si je flottais vers un autre monde. Un instant, je ferme les yeux et laisse cette mélodie sensuelle et entraînante prendre possession de mon corps.

Libre. Oh oui, je le suis ! Et je sens toutes les emmerdes qui polluent ma vie depuis quelques jours, s'évaporer.

C'est bon et j'en profite.

Je vois Lily s'approcher de moi en jouant des coudes sensuellement. Sa robe ultra courte ne couvre en rien ses longues jambes bronzées. Ses talons aiguillés foulent la piste de danse et son corps mince et musclé libère toute la testostérone jusque-là contenue par les innombrables hommes qui bavent sur son passage.

Je sens les effluves de vanille sucrée qui s'échappe de sa peau quand elle me rejoint. Je penche la tête en arrière et respire un bon coup.

Mauvaise idée ! Des relents de sueur, de bile et d'alcool agressent mes narines. Un instant, je regrette déjà cette foutue loi qui empêche les fumeurs de se griller une clope en public, dans ce lieu restreint. Le seul avantage à cette

pollution passive permettait au moins de masquer les odeurs sordides de ce genre d'endroit.

Des yeux, je cherche la source de cette puanteur et croise le regard lubrique d'un grand mec derrière moi, qui se la joue à la Patrick Swayze et qui dépose brutalement ses mains sur mes hanches rebondies.

Son haleine fétide couvre totalement l'odeur enivrante du parfum de ma meilleure amie, et sa sueur commence déjà à entacher ma jolie robe en soie haut de gamme.

D'un geste rageur, je lui claque l'avant-bras, et le pousse brutalement en arrière. Ses yeux globuleux et alcoolisés sont rieurs, et je crois un instant qu'il va battre en retraite de son plein gré.

Peine perdue !

Il s'attaque maintenant à se la jouer pro de la lambada et, à défaut de pouvoir me toucher à sa guise, il commence à se déhancher en se caressant la poitrine. Quand je croise le regard de Lily, c'est inévitable.

Nous pouffons de rire, sans vergogne et sans gêne.

— Wouhouhhhhh !!

Rajah nous rejoint en sautillant comme une puce, une banane d'enfer encadrant son visage de maman fatiguée. Derrière elle, Alix la guindée danse par petits pas dans son traditionnel tailleur étriqué.

OK, la team est au complet, et une bouffée de nostalgie afflue. Nos seize ans. Nos complexes. Nos fous rires. Notre amitié.

Sacrée.

Aujourd'hui, nous sommes quatre trentenaires délurées et libérées, pataugeant dans nos bonheurs respectifs, mais différents.

— J'adore ce son !

— QUOI ???!

Lily se penche un peu plus vers moi et me grille un tympan au passage. Elle est ballottée de part et d'autres par nos deux amies qui commencent lentement à prendre leurs aises, et qui avec l'aide de tout l'alcool ingurgité ces deux dernière heures, font chalouper leur corps de déesse d'un soir.

— J'ADORE CE SON !!

J'avais depuis longtemps oublié que ce genre d'endroit n'est pas propice aux discussions, même les plus courtes.

Lily fend son visage d'un grand sourire et lève ses pouces dans ma direction en hurlant :

— QUEL GROS CON !

Un instant, le fait qu'elle puisse être complètement pintée me vient à l'esprit, mais c'est à ses yeux que je comprends qu'elle parle encore du mec derrière moi qui continue de se caresser la moindre partie du corps en se pavanant comme un paon au bras d'une partenaire invisible.

My God ! Ce que l'alcool et la musique peuvent nous rendre pathétique. Pauvre homme !

Alors même si Lily n'a rien compris je lui souris en retour et reprends ma danse chaloupée et sensuelle, seule avec moi-même.

— Whaouhouhhh !!

Je tourne la tête en direction de Rajah qui s'éclate comme une gamine en agitant ses bras dans tous les sens, cognant quelques têtes au passage. Je secoue la mienne en la regardant avec tendresse prendre un pied monumental en dansant comme un robot rouillé.

En fin de compte, cette soirée fait un bien fou à chacune d'entre nous, permettant de replonger, pendant quelques heures dans les affres de nos vies passées. Insouciantes.

Quand la musique ralentit, je suis en nage. Je sens la sueur perler sur mon front et au-dessus de ma lèvre supérieure. Connaissant mon corps et mes hormones à la perfection, je m'imagine déjà rouge pivoine, les cheveux collés par la transpiration et la peau luisante de sueur.

Tandis que les filles continuent leurs danses endiablées sur la prochaine musique, je leur fait signe que j'ai chaud en me ventilant exagérément le visage des deux mains et j'entreprends de rejoindre la table que nous a attribué le barmaid à notre arrivée.

La soif fait frétiller mes papilles asséchées et je chope au passage un verre plein. Sans m'en rendre compte, je bois goulûment deux grandes lampées avant de m'apercevoir que ce breuvage n'est autre que ma boisson préférée : de la

vodka. Mais même habituée, j'avoue que pur, ce breuvage pourrait tuer un cheval. J'esquisse une grimace à faire pâlir le casting entier d'un film d'horreur et tousse en tentant de retrouver un semblant de respiration.

Une fois calmée, je m'affale sur la banquette et tente de reprendre mes esprits. En vain. Chablis et vodka ne faisant pas bon mélange, la soirée est à peine commencée que mes méninges sont déjà complètement embrumées. Le son me parvient en sourdine. Des yeux, je cherche sur la piste, mes trois compères et repère ma Lily au bras du Dom Juan narcissique, qui l'a fait tourner sur elle-même. J'ai l'impression que son rire parvient jusqu'à moi, et je souris en la voyant ainsi.

S'il savait que c'est elle qui va lui faire tourner la tête !

Je savoure.

Ces instants ne sont rien qu'à nous.

Quand je tourne la tête en direction du bar, mes yeux ont du mal à suivre le mouvement et une douleur légère vrille mon crâne.

Je crains d'avoir trop bu. Tant pis. C'est pour la bonne cause non ?

Mon regard se stoppe sur deux hommes au bout du zinc, accoudés devant leurs bières.

Et là, c'est mon cœur qui fait un arrêt brutal en ratant au passage plusieurs battements,

Même abruti par l'alcool, je reconnais parfaitement cette face de rat. Je plisse les yeux et sa moustache ridicule, son corps maigrichon et sa gestuelle bon chic bon genre, me donne immédiatement la gerbe.

VanBrussels.

Et c'est fou comme la vision beaucoup plus nette de son comparse me fait découvrir en quelques secondes.

Ils se font face. Ils discutent. Ils se sourient et se tapent sur l'épaule comme deux camarades.

Comme deux bons vieux potes.

— TU VIENS DANSER SOSOOO ??!

Lily me tire par le bras, gesticule, hurle, s'égosille, elle pourrait même faire la chandelle à mes pieds ou imiter le singe que je ne réagirai pas. Juste le

bourdonnement incessant de cette musique qui fait grincer mes neurones. Malgré moi, mes yeux ne se détachent pas de l'extrémité de la pièce.

Et s'il y a quelques heures, mon estomac abritait une magnifique famille de papillons multicolores, à cet instant même, c'est un chantier naval qui prend place au creux de mon ventre et qui me broie les entrailles.

Dindon de la farce

Pourquoi ai-je l'impression d'être un vrai dindon ?

Alors, qu'il y a quelques heures, au sein même de mon appartement, je me suis trouvée jolie. Alors qu'il y a quelques minutes, sur cette piste, ma danse endiablée a libéré mon corps et mon esprit.

Je ne comprends plus rien. Suis-je si bourrée que ça ?

Léo.

Son sourire. Son teint. Sa barbe naissante. Son pouvoir de séduction si attractif qui fait trembler mon corps alors qu'il n'a même pas encore posé les yeux sur moi.

Il est là, face à celui qui prend un malin plaisir à détruire ma carrière et à faire douter les personnes qui me font confiance. Celui qui fait trembler ma propre plume. Ils ont l'air de s'apprécier.

Comment peut-on rire avec ce mec ? Comment MON Léo peut-il apprécier la compagnie de ce journaliste de bas étages ?

Mais BORDEL ! Qu'est-ce qu'ils foutent ensemble ?

Je souffle comme un cachalot ayant piqué un sprint sur cinq cent mètres, même si c'est improbable. Du coin de l'œil, je vois Lily qui abandonne l'idée de m'emmener danser et qui lorgne dangereusement sur sa prochaine proie. Elle engloutit cul sec le verre qui m'a littéralement brûlé le gosier et je suis surprise de ne pas la voir esquisser la moindre grimace.

Elle enchaîne d'un clin d'œil dans ma direction et repart à l'assaut de la piste en déhanchant son corps de Barbie.

Quand je pose de nouveau mon regard sur ma proie à moi, je remarque que Léo est debout prêt à prendre congé de sa soirée entre copain, souriant de toutes ses dents – parfaites – à VanBrussels qui se joint à lui en se levant à son tour.

Merde, ils se barrent !

Mes méninges, qui ont repris toutes leurs facultés en un rien de temps, turbinent à la vitesse de l'éclair. Et la seule idée qui me passe par la tête à ce moment-là est de lever mes fesses de cette foutue banquette, et d'aller saluer mon Prince Charmant.

Je veux des réponses, et je suis motivée à les avoir.

J'avoue que l'alcool rajoute des plumes aux ailes que je me sens pousser. Mais justement... rien de telle qu'une Sofia désinhibée.

D'un pas décidé, je fends la petite foule qui s'est amassée dans le club depuis quelques heures, pour rejoindre celui qui fait battre mon cœur. Je le vois s'éloigner et je presse le pas.

Arrivée à sa hauteur, il me tourne le dos. C'est trempée de sueur et les cheveux collants que je lui tapote l'épaule. Malheureusement la surprise est gâchée par le regard pervers de VanBrussels qui me fait face et qui écarquille les yeux devant ma présence ici.

Léo pose un regard curieux sur moi en se retournant. Et même si c'est moi qui devrais être étonnée et mal à l'aise, je sens la tension monter d'un cran quand il comprend, enfin, qui se tient devant lui.

— Salut.

Oui, quoi ? Je ne vais pas me pendre à son cou non plus. Je suis bourrée, j'assume ouvertement certaines de mes phases ridicules mais là, sur le coup, je n'en mène pas large.

— Sofia.

Euh... oui, c'est moi. Il me dévisage comme si je portais un chapeau pointu sur la tête en dansant la Macarena. Et là, j'ai la soudaine envie de fondre sur sa bouche et de lui remettre les idées en place.

Il appuie sur les syllabes de mon prénom comme pour se l'ancrer en tête. A ce moment même, j'ai l'impression qu'il cherche dans sa mémoire le jour où il a décidé de faire de moi sa conquête. Sa répartie ne casse pas trois pattes à un canard et ce léger malaise fait dangereusement palpiter mon cœur.

Pour garder la face, je pose mes yeux sur VanBrussels qui continue de lorgner dans ma direction, les yeux ronds et la bouche ouverte. Ce mec me débecte tellement, que j'ai l'impression de sentir son souffle fétide balayer mes cheveux.

Rrrr... je jure que si j'étais un mec, ça ferait longtemps qu'il serait rentré dans ses égouts celui-là !

Léo passe une main dans ses cheveux. Son teint, même sous les néons fluo du pub, paraît devenir livide au fur et à mesure que la réalité s'impose à lui.

— J'allais partir... tu es venue seule ?

OK. Il pense que je suis désespérée au point de sortir danser seule et esseulée. Quelle honte !

— Non, avec mes copines. Mais il me semble te l'avoir dit.

Il se penche vers moi pour mieux entendre mes paroles, et son parfum musqué finit de faire fondre les dernières résistances que je pensais encore actives à cette heure-là.

— Je ne m'en souvenais plus... on se voit demain ?

Il passe rapidement son pouce sur ma joue chaude et moite et je ferme les yeux un instant. Je hoche la tête.

— Oui.

Quand j'ouvre les paupières, VanBrussels s'éloigne à petits pas. J'en profite donc pour glisser ma main dans celle de mon Roméo.

— Je te raccompagne ?

Léo me dévisage un instant et l'expression qui passe furtivement dans ses yeux me fait frissonner.

Pourquoi, parfois, faut-il mieux écouter les réactions hormonales de notre corps ? Surtout quand celui-ci est en pleine ébullition ?

Je dis ça, car au moment où je le suis dans le dédale de cette salle sombre et tamisée, en direction de la sortie, je sais que mon cerveau n'est pas le meilleur

conseiller ce soir.

Mon corps lui, frissonne, tremble, se tend... et n'est pas vraiment d'accord avec cette scène.

Quant à mon cœur... et bien, je me prends en pleine face les paroles de mon amie quelques heures plus tôt. Et je crois que pour une fois, Rajah s'est trompée.

Même s'il faut souvent suivre son cœur, le mien a pris le pire des chemins en s'amourachant de Léo. Un chemin escarpé, semé d'embûches et d'obstacles.

Je le sens.

Je le sais.

Et c'est une fois dehors, humant l'air frais de cette nuit de mai, que je vais en faire la terrible expérience.

Une question.

LA question qui me brûle les lèvres. Et qui va tout faire basculer. Du moins, qui va faire basculer la seule chose qui me semble saine dans ma vie en ce moment.

Léo.

— Dis-moi Léo...

Ses grands yeux verts m'interrogent.

— Vietra Taylor... Tu sais qui c'est, n'est-ce pas ?

Moment d'égarement

Ma question le déstabilise. A vue d'œil, je dirais qu'il a pris dix ans en un millième de seconde. Ses yeux me scrutent. La surprise laisse place à la résignation, et de mon côté, la suspicion me tenaille le ventre.

Les secondes s'égrènent sans qu'aucun de nous ne dise un seul mot. Seulement ce jeu de regard, empli de sens.

Pour nous deux.

Enfin, il esquisse un geste. Il frotte son visage de ses deux mains et ébouriffe ses cheveux. Lentement ses deux billes vertes me dévisagent et c'est à ce moment que je ferme les yeux. Je serre si fort mes paupières qu'une douleur commence à pointer son nez dans mon crâne. Mon cœur palpite et même si je connais déjà la réponse, je dois l'entendre.

Quand mon regard se pose à nouveau sur lui, Léo secoue la tête et sa voix rauque et éraillée me fait frissonner. Mais le pire c'est cette lueur en lui qui ne brille plus. Son doux sourire en coin s'est transformé en un rictus presque malveillant, son regard est sombre et son air de dégoût agit comme un poids énorme sur mes épaules.

Ma poitrine me fait mal.

— Qu'est-ce que tu as encore à me gonfler avec Vietra Taylor ? crache-t-il dans ma direction.

L'individu froid et hautain que j'ai rencontré quelques semaines auparavant dans le bureau d'Al me fait à nouveau face.

En plus vulgaire.

Et je dirais plus con aussi.

— Oui, je sais qui elle est ! Comme tout le monde en soi ! Quoi ?! Tu veux savoir si je la connais personnellement ?

Il frappe ses deux paumes l'une contre l'autre. Un sourire ironique apparaît sur son visage. Je ne le reconnais pas et il m'est impossible de bouger ni de parler. Léo est devenu quelqu'un d'autre.

— Et si je te disais que oui ? T'en dirais quoi toi ?

J'ai peur.

Pas de lui, mais de ce qu'il va me révéler.

Sans réellement comprendre ce qu'il m'arrive j'esquisse un geste en sa direction. Je lui tends la main. Gentiment.

Mais c'est sans surprise qu'il ne l'a saisi pas.

Je continue de le regarder bouche bée, les yeux écarquillés.

— Léo... ne t'énerve pas, c'est une question comme une autre tu sais... je...

Je bafouille et je ne sais pas quoi dire. Mon cerveau, en conseiller hors pair, me hurle de lui rentrer dans le lard et de lui demander ce qu'il en est de sa relation de copinage avec VanBrussels, qui est cette Vietra pour lui... et surtout, s'il est en lien avec cette affaire de plagiat ridicule qui trône comme une épée de Damoclès au-dessus de ma carrière.

Mais, bien sûr, comme toujours ma bouche n'en fait qu'à sa tête et mon cœur fait des pirouettes.

Je suis prise d'un bégaiement qui me surprend et ma langue bien pendue a pris la fuite. Je me retrouve piégée entre mon cœur et mon esprit qui me dictent des sentiments contradictoires.

— Sofia...

Mon prénom sonne faux entre ses lèvres. Dans un regain d'énergie, je le coupe dans son élan

— Léo, je ne veux pas te mettre mal à l'aise, c'est juste que je suis surprise de te voir ici avec... avec Van...

— Marc.

Son ton est froid. Autoritaire. Glaçant.

Tout le contraire de l'amant auprès duquel je m'épanouis depuis plusieurs jours.

A ces mots, mon corps se tend.

— Oui. Marc. Mets-toi deux secondes à ma place Léo. Je suis juste étonnée de te voir avec lui.

Je m'approche de lui. Quelques pas seulement. Prudemment. Il ne cille pas et je sens d'ici sa chaleur et son parfum qui enivrent aussitôt mes sens.

Ne flanche pas Soso !

— Ce mec veut ma fin Léo. Il est en lien avec Vietra Taylor et cette histoire de plagiat est une pure invention. Une machination contre moi, pour je ne sais quelle raison. Je veux comprendre c'est tout

Ma voix se fait plus forte au fur et à mesure que ma phrase se termine. Des frissons de colère parcourent mon corps.

Et contre toute attente, il rit.

Oui, il rit.

Il penche la tête en arrière et part dans un rire gras, presque effrayant. Je vois sa peau tendue et sa pomme d'Adam tressauter au rythme de ses gargarismes. Mon corps se fige.

Il se fout tranquillement de ma gueule, pendant que moi, comme une sombre idiote je tente de comprendre quelque chose qui n'existe tout simplement pas

Marc est un confrère. Et c'est aussi un ami.

Son ton monte crescendo quand il reprend sa phrase.

— Maintenant...

Le sourire qui crispe son visage me touche en plein cœur et une sueur glacée envahit mon dos. Les mots que je souhaite lui dire restent bloqués dans ma gorge. Sans attendre une seule réaction de ma part, il continue :

— Tu n'étais pas censé me trouver ici. Je ne vois pas en quoi je dois me justifier.

Il entame un lent va et vient de la tête et continue d'arborer ce sourire suffisant que je déteste chez lui. Enfin, j'arrive à articuler quelques mots.

— Mais alors... pourquoi ? Nous deux ?

Ma voix refait surface, chevrotante, et mon ton est suintant de ridicule.

J'ai envie de m'étriper pour être aussi gourde.

— Quoi ? Ça ?

Il indique de son index ce que nous sommes censés représenter. Un couple ? Non. Une ébauche seulement.

Mais au moins ça. Enfin, pour moi. Je comprends maintenant que ce n'est qu'à sens unique. Ce qu'il se dépêche de me confirmer, sans prendre aucune précaution.

— Mais Sofia... on ne s'est rien promis. Qu'est-ce que tu as cru ? Quelques mots, une nuit d'amour et toi, la grande Sofia Segianelli, tu es sous le charme ? Laisse-moi rire !

A ce moment même, si le ridicule pouvait tuer, je serais déjà six pieds sous terre. Mon cerveau, lucide en temps normal et sur le qui-vive dans ce genre de situation, mouline dans la semoule et ne pige en rien de ce qui est en train de se passer.

Je reste coite. Abasourdie.

Je ne le reconnais pas. Dans son attitude, dans sa façon de me regarder, dans ses gestes.

Une voiture arrive à fond de train à nos côtés et me sort de ma torpeur. Je tourne la tête et aperçoit VanBrussels qui ouvre la portière passager de l'intérieur, un sourire carnassier fendant son visage de rapace.

— Tu montes ?

Il s'adresse à Léo, et lui fait signe de s'installer à ses côtés.

Sans un mot d'excuse, Léo recule tout en gardant son regard sombre posé sur moi.

Quand la portière se referme sur lui, et que la voiture repart sur les chapeaux de roues, je me retrouve seule, dégoulinante de sueur, engoncée dans ma robe en soie bleu canard, éclairée par le néon fluorescent du Club.

Une vraie Cendrillon éplorée.

Un bras vient entourer mes épaules et une haleine alcoolisée titille mes narines.

Rajah.

— Bichette... qu'est-ce que... tu fabriques toute seule dehors ?

Je tourne la tête dans sa direction et je la vois rouler des yeux, signe que mon amie est totalement imbibée et que sa consommation de Mojitos et de cocktails en tout genre doit immédiatement cesser pour qu'elle ait une chance de sauver son mariage le lendemain matin.

Quelle est la phrase déjà ?

« Il faut suivre son coeur »

Eh bien, le mien il s'est complètement barré ! Incognito, il s'est fait la mal. Et je n'arrive pas à le rattraper.

Ici, dans cette pénombre, sur ce trottoir je suis sûre que si je cherche bien je vais le retrouver.

Inconsolable et en miettes.

Et même si j'ai l'impression qu'une pelleteuse vient de ratatiner mon être tout entier, je pose une dernière fois mon regard dans la direction qu'a pris la voiture de Léo, et murmure pour moi-même :

— Connard.

La vie secrète des auteurs

La colère.

Ce sentiment qui vous prend aux tripes et qui vous fait ruminer des choses jusque-là bien enfouies sous d'épaisses couches de positivité.

Mais quelle sombre gourde je suis !

C'est vrai quoi ?

Depuis la veille au soir et le changement brutal d'attitude de Léo, je ne fais que me goinfrer de toutes les choses sucrées qui me passent sous la main. Et pour couronner le tout, je me flagelle de ne pas m'être emportée et d'avoir manqué de courage.

Cette colère je ne la dois qu'à moi. J'ai été aussi lâche que Léo sur ce coup-là et ça ne me ressemble pas. Les tonnes de questions que j'ai encore à lui poser se percutent dans mon cerveau et me font traîner un mal de crâne depuis que je suis rentrée.

Je manque de sommeil suite à ma nuit agitée. J'ai cogité pendant des heures, comme une pie crevée sur le canapé pour remettre en place cette scène du « trottoir » complètement irréaliste.

Maintenant, une chose est sûre : VanBrussels et Léonard Joret se sont bien foutu de ma gueule, et ont manigancé cette histoire de plagiat pour me faire couler. C'est innommable.

Et le pire de tout, c'est que Léo m'apparaît maintenant comme celui qui a été le plus manipulateur et le plus dégueulasse des deux. Alors que VanBrussels m'a humiliée, publiquement, en remettant en cause mon talent et mon succès, et en m'accusant ouvertement de plagiat, on ne peut pas lui reprocher d'avoir fait son boulot.

Horrible boulot, mais le sien quand même.

Alors que Léo...

Il m'a ratatinée, piétinée. Il m'a séduite pour mieux me détruire.

Ces mots doux, sa vision de ma personnalité si perspicace et teintée de réalisme, ses baisers, sa gentillesse et sa droiture professionnelle, tout ça n'est que du fake. Et c'est ce que je rumine le plus.

Je soupire et reprends une bonne goulée d'air. Et une grosse cuillère de glace Oréo/Vanille par la même occasion.

Les filles, qui ne tenaient quasiment plus sur leurs jambes ont passé une soirée d'enfer et je n'ai pas eu le cœur de la leur démolir avec mes états d'âme de cœur brisé. D'ailleurs à l'heure qu'il est je dois être la seule à être fraîche comme une fleur.

Il est 9 h 45, et en ce dimanche matin, je me trouve plutôt en forme – physiquement – sachant que j'ai passé une soirée alcoolisée, mouvementée et éreintante émotionnellement. Bien sûr, quand je parle de fleur, je suis plutôt en mode « fanée ». Mais une fleur quand même.

Je me force à bouger et dépose mon pot de glace dégoulinant sur la table basse. Le plaid qui recouvre mes jambes glisse à terre et je ne fais aucun effort pour le ramasser. Je laisse mes yeux dessus et me sens comme une âme en peine, seule et éplorée.

Quel désastre ! Quel gâchis !

Les mots de Léo me reviennent en pleine figure, comme un boomerang.

« Tu t'attendais à quoi ? »

Oui, justement...

Je penche la tête de côté tout en continuant de fixer le plaid qui gît à mes pieds. Comme si ce bout de tissu duveteux pouvait me prendre dans ses bras en me susurrant des mots rassurants.

Je m'attendais à un début de quelque chose. Pas d'amour à proprement parler, car je sais pertinemment que ce genre de discours ferait même fuir le plus romantique des hommes, mais au moins à une relation de confiance, basée sur des sentiments et une attraction particulière.

Je m'attendais au moins à du respect. Celui que l'on doit à chaque personne que l'on affectionne.

Je secoue la tête comme pour me remettre les idées en place et me revigorer. Mais mes neurones vrillent et ma tête me lancine. Peut-être me suis-je légèrement avancée en disant que je me sentais en forme ?

Sans aucune délicatesse, je m'affale de nouveau dans le divan, et ferme les yeux.

L'optimisme permanent qui m'habite s'est envolé comme une traînée de poudre.

Rho... me voilà transformée en tout ce que je déteste : une pleurnicheuse acculée.

Du coin de l'œil, je vois mon ordinateur posé sur le coin de la table. Dans un effort surhumain – ou presque – je me redresse et l'ouvre à la volée.

Au moment où je me relis et où je parcourt mon manuscrit, j'oublie tous mes ennuis et je plonge dans un autre monde. Un monde que je façonne à ma manière, et où tout est plus facile. Par les mots, je dirige le cours de l'histoire. Je sais où je vais, pas comme dans ma vie où tout part en vrille depuis quelques temps.

Et ça me va.

Alors d'accord, je ne suis pas à plaindre, mais je vois ma vie d'auteure à travers mes romans. Malheureusement la réalité est tout autre. Et cette vie secrète me fatigue.

Une bouffée d'oxygène s'engouffre dans ma poitrine au fur et à mesure que je parcours des yeux les lignes qui s'étalent à l'écran. Quand j'arrive au bout, je

vois cligner le curseur de la souris sur la page blanche qui n'attend que mon inspiration pour se noircir.

Et comme par magie, mes doigts se mettent à valser.

Et mon cœur à palpiter.

Les idées fusent.

Les mots s'imbriquent les uns aux autres sans aucune difficulté, comme des Léo, et prennent la forme de phrases alambiquées, qui me surprennent moi-même. Chaque pression de mes doigts sur le clavier me galvanise un peu plus.

Et mon enthousiasme s'en trouve nourrit, grandit.

*

* *

21 h 45

Quand je pose les yeux sur l'horloge du salon, je vois que mon après-midi est largement passé et que la soirée n'est pas loin de se terminer elle aussi. Je m'adosse au dossier du canapé et respire un bon coup. C'est avec un grand sourire que j'appuie sur la dernière touche du clavier, et je mets un point final au premier jet de mon manuscrit.

Mon deuxième roman.

Je pense à Léo. Sans le savoir il m'a donné la dernière impulsion qui me manquait pour terminer mon récit.

Celle de l'amertume.

Il m'a dit un jour qu'il me poussait dans mes retranchements pour mieux avancer.

Alors, c'est ce que je décide de faire. Transformer cette histoire d'amour inachevée avec un idiot pour mettre le paquet. Je vais laisser derrière moi cette histoire de plagiat. Je sais que Richard et Al sont déjà sur le coup et ça me suffit.

Je vais surtout publier ce second roman, et prouver à tous ceux qui ont eu des doutes à mon sujet que je ne suis pas l'auteure fade et sans saveur que les journalistes se sont amusés à dépeindre.

Une vie secrète ? Non. Je suis auteure à temps plein, sans secrets et sans tabous. Jusqu'au fond des tripes. Et surtout je n'ai rien à cacher... moi.

Je souris d'aise.

En fin de compte ça a du bon de se faire un peu bousculer. Même si mon cœur est encore meurtri, je sais que maintenant ma vie, c'est moi qui la joue.

Qui l'écrit.

Pas besoin d'un journaliste sexy pour m'apprendre ça.

En plein doute

Je monte à la volée les marches de Write&Cie.

Il est dix heures en ce lundi matin et Richard m'attend dans son bureau. Je tiens à la main mon sac cabas noir à paillettes. Le plus grand de ma collection.

Et pour cause. Mon manuscrit se trouve à l'intérieur, imprimé et relié à la va-vite.

Même si j'ai déjà envoyé mes premières ébauches par mail à Richard et Al, je tiens à les surprendre en leur donnant en mains propres, mon roman dont je suis si fière.

Mais une fois arrivée sur le palier qui mène au bureau du boss, je m'arrête net. Al fait les cent pas, son smartphone à l'oreille. Elle semble en conversation houleuse avec son interlocuteur.

Par inadvertance, et aussi guidée par une curiosité malsaine, je reste en haut des marches et écoute.

— Ce n'est pas possible je te dis...

La multitudes de bracelets qu'elle porte au poignet cliquettent au rythme de ses gestes saccadés.

— Non, pas encore mais ça ne saurait tarder. Tu n'as pas respecté le contrat et les clauses confidentielles. Richard t'a fait une faveur.

Je fronce les sourcils, et même en me creusant les méninges je n'arrive pas à savoir de quoi parle mon agent. Tout en essayant de rester discrète, je longe le

mur sur la pointe des pieds pour éviter à mes talons de me griller.

C'est sans compter sur Jonas, qui m'accueille à bras ouverts, et qui me crie :

— Sofia ! Quel plaisir !

Rrrr... Ami d'accord. Mais THE boulet !

Je m'adosse au mur et feint de ramasser un objet invisible au sol. Quel idiot celui-là !

Al se retourne promptement et sans que je puisse entendre ce qu'elle dit, raccroche et enfoui son téléphone dans la poche de son pantalon à pinces taille 36.

— Sofia !

Un sourire crispé orne mon visage quand je la vois s'approcher, tout à fait à l'aise.

— Tu es en avance !

Jonas, m'embrasse affectueusement sur les deux joues et repars derrière son bureau. Pour ma part je n'ai pas bougé d'un iota et continue de sourire jaune à mon agent qui me dévisage.

Al me souris enfin, de ce sourire de glace qui lui correspond si bien.

Et la honte m'envahit.

Je la sens dans mon ventre. Elle remonte le long de ma poitrine et vient se nicher dans ma gorge qui gonfle sous la pression de cette gêne qui grandit en moi. Mon joli teint hâlé durement travaillé, se barre et je sens le rouge me monter aux joues.

Je deviens parano !

Je baisse les yeux sur mes chaussures et tente de contenir mon embarras ou de le dissimuler. Cette situation est d'autant plus nouvelle pour moi qu'elle doit l'être pour Al qui continue de me fixer de ses grands yeux froids.

— Sofia... ça va ?

Ses longs doigts vernis viennent caresser l'intérieur de mon avant-bras et je frissonne à son contact.

— Oui, Al... tout va bien.

Elle perçoit ma gêne et ma tension.

Comment en suis-je arrivée au point de vouloir surprendre une conversation ? Moi qui ose toujours tout demander, qui rentre dans une pièce sans aucune autorisation et qui coupe la parole à tout va ?

J'ai perdu cette confiance. Non pas en moi (il en faut tout de même) mais la confiance que j'ai en mon entourage.

Léo m'a saccagée. J'en veux à Al. A Richard.

Ils m'ont mis dans la gueule du loup et ont lâché leur jeune taureau dans une arène infestée de mauvaises personnes. De mauvaises intentions.

Malheureusement ma carrière en est la première victime.

Je secoue la tête d'un geste vif et surprends Al qui se mordille la lèvre inférieure.

Est-elle au courant ? Sait-elle que je me suis fait plaquer par le presque-homme-de-ma-vie, sur un trottoir, dans la pénombre d'un bar à trentenaire ?

Non sûrement pas.

Mais elle doit au moins savoir que Léo est impliqué. Son avertissement me revient en tête. Et c'est moi qui esquisse un semblant de sourire cette fois.

Grillée ma Sofia. Il a gagné.

— Sofia, je voulais juste te dire avant...

— Sofia ! Alice ! Entrez donc Mesdames.

Richard interrompt ce face à face pesant. C'est la première fois qu'Al me fait ressentir autant d'émotions.

D'un pas cadencé, nous rejoignons le bureau du boss sans un mot. Et toujours la même question qui me tournicote alors qu'Al me devance, en s'asseyant à gauche de Richard.

Comment en suis-je arrivée au point de soupçonner Al, ma propre binôme ?

Son attitude me déstabilise. En un an, jamais elle n'a laissé transparaître quoi que ce soit, et aujourd'hui, la voilà changée, secrète et... amicale.

Mais oui ! C'est ça. Elle est amicale et prévenante.

Et Alice Frémençot n'est pas ce genre.

Alors pourquoi ?

Que trame-t-elle ?

Rho... je suis paumée !

— Sofia, asseyez-vous je vous en prie.

Richard me montre de sa large main un fauteuil situé face à son bureau. Lassée par tant d'interrogations, qui n'ont certainement pas lieu d'être, je m'affale presque au fond du siège et j'attends.

J'attends qu'on me donne la marche à suivre. Comme ils l'ont toujours fait.

Richard soupire et s'assied à son tour. Quand il s'adosse à son fauteuil de « big boss », vous savez celui avec un dossier trois fois plus grand que la normale, ses yeux me fixent ostensiblement.

Et moi, j'ai presque envie de fuir.

— Sofia, j'ai appris que votre dernière séance a été plutôt fructueuse. Vos lecteurs vont ont suivi, et soutenu c'est une très bonne nouvelle.

J'acquiesce d'un mouvement de tête sans dire un mot. Al a posé son ordinateur sur le coin du bureau et feint d'être happée par son écran.

— Je sais que cette histoire de plagiat est tombée comme un couperet et que vous vous êtes sentie salie et prise pour cible.

Richard termine sa phrase par un léger rictus et ses yeux se posent sur Al, qui continue de pianoter sur son clavier, impassible.

Je hoche la tête. Tandis que Richard se frotte ses tempes grisonnantes, je repense à ces méchancetés et à ce lynchage gratuit et j'ai l'impression d'être à bord d'un bateau secoué par la houle. Mon cœur se pince et se serre, acculé de douleur.

— C'est vrai. Ma semaine m'a parue difficile. Mais je ne suis pas coupable de ce que m'accusent ces journalistes. VanBrussels s'en ai encore une fois pris à moi.

Richard m'écoute attentivement. Je lui en suis reconnaissante. Ma voix se finit en un couinement quasi inaudible. Al lève ses yeux dans ma direction et je continue, tout bas :

— Trop facilement.

Richard et Al me dévisagent et je sens l'ambiance s'alourdir dans ce bureau feutré. Le boss soupire et reprend :

— Bon, J'ai fait mon possible et Alice aussi d'ailleurs pour trouver la cause de cette accusation. Minable, dirons-nous. Bien sûr je n'ai pas eu toutes les

réponses que je cherchais.

Il tord sa bouche en une moue dubitative.

— Bref, les résultats sont là quand même et j'ai pris des dispositions.

Mon corps tremble à sa voix grave.

Des dispositions ?

Je serre fort la lanière de mon cabas où se trouve mon second roman et je crois que si Richard m'annonce qu'il ne peut pas donner suite à notre collaboration, je vais lui faire bouffer mes cinq cent pages calligraphiées.

En suis-je réellement arrivée là ? Il faut le croire... moi-même je doute.

Il pose lentement ses coudes sur le bureau en verre et ancre ses yeux aux miens.

Il me déstabilise encore plus. Et ça pue !

Croyez-moi, à ce moment-là, je n'en mène pas large et ma positivité hors normes d'habitude s'est barrée sans demander son reste. A ce niveau-là, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin.

Je flippe complètement.

— Nous ne pouvions pas continuer dans cette voix. La presse est influente. Beaucoup trop influente et j'avoue volontiers avoir fait rentrer le loup dans la bergerie.

Mes yeux que j'avais fermé sous l'effet du stress (oui du stress !) se réouvrent précipitamment.

Le loup ?

J'hallucine ou il parle de Léo là ?

Et même si je me doute bien que Richard n'a pas vraiment vu le même loup que moi chez mon journaliste sexy, je capte bien le message, et j'attends, fébrile la suite de son discours.

— L'histoire est réglée.

Je bugge. Qu'est-ce qui est réglé ?

J'ai l'impression d'être dans un mauvais canular et de ne rien comprendre à ce qui se passe. Mon cerveau effectue trop de connexions avec ce qu'est en train de me dire Richard et je le sens sur le point d'exploser.

Je déglutis difficilement et esquisse un semblant de sourire.

C'est inutile de vous dire que je suis en nage et que mon cœur joue à Zorro dans ma poitrine.

Là tout de suite, face à mon Boss et à ce large bureau ultra-moderne, j'ai la terrible impression de jouer ma carrière.

Et c'est bien la première fois que j'ai peur de la perdre.

Un coup d'avance

— J'ai, sans grand étonnement, décidé de rompre le contrat de Léonard Joret. Il n'a pas respecté les clauses de confidentialité, et bien évidemment sa collaboration hasardeuse avec Marc VanBrussels n'a pas jouée en sa faveur.

Mon cœur tambourine.

La sueur coule le long de mon dos, me faisant frissonner.

Et mon cerveau met un temps horriblement long à comprendre ce que me dit Richard.

Quand enfin tous les morceaux se mettent en ordre, je décide d'intervenir.

— Mais... je. Enfin, je veux dire... je...

En vain.

Je bafouille comme une débutante à son premier entretien d'embauche. Et je sens bien que je suis ridicule.

— Vous l'aurez compris Sofia. Léonard Joret est le premier responsable de cette accusation de plagiat. Et je ne pouvais décemment pas le garder dans notre maison, malgré le superbe travail qu'il a produit dans son article vous concernant.

Il croit que j'ai compris ?

Hilarant ! S'il savait que le navire Sofia est en train de couler là...

Richard s'adosse à nouveau au dossier de son fauteuil hors normes, et bascule légèrement en arrière. Al, qui s'est figée lors de ma malheureuse

réaction, me regarde sans rien dire.

Et là, c'est le néant. Tout se vide.

Mon esprit se floute.

Mes neurones s'entrechoquent.

Mon corps se liquéfie.

Et enfin je pige un truc. Enfin, je ne pige pas, mais je m'interroge lourdement.

Comment Richard peut-il être au courant de l'implication de Léo dans cette affaire de plagiat, alors que je suis moi-même au courant depuis à peine quelques heures ? Par inadvertance en plus ?

Cette impression de manigance et de manipulation refait surface et j'ai l'impression d'être le personnage d'une mauvaise blague. Ce genre de blague qui dépeint une blonde idiote et écervelée, qui ne capte rien de la situation dans laquelle elle se trouve.

En résumé, la niaise sans cerveau qui comprend tout à l'envers, aujourd'hui c'est moi !

Richard enchaîne sans s'apercevoir de mon malaise.

— Nous avons convenu d'un commun accord de rompre le contrat qui nous liait à Mr Joret. Mais la principale condition pour que notre maison n'aille pas plus loin, a été celle de faire supprimer les écrits du blog de Vietra Taylor. D'ailleurs, j'ai eu son éditeur en ligne. Il ne veut aucun conflit. Nous nous sommes donc arrangés.

Le nom de cette auteure sans scrupules et responsable de mes soucis, fait monter la colère en moi. Mais, avec tact, je tente de ne rien laisser paraître.

Pas grave, j'exploserai dehors, une fois cette entrevue terminée.

Je ne vous cache pas que je boue et que j'ai envie d'hurler. J'ai envie de me défouler, et de rire en même temps de ce tour absurde qu'a pris ma vie.

Mais, pour une fois, je décide d'être raisonnable : je me tais.

Alors qu'il y a quelques mois à peine ma carrière n'était qu'une ascension de jolis moments, je me retrouve aujourd'hui à prier en silence que Richard m'accorde la grâce de rester mon éditeur.

C'est pathétique !

Et à vingt-huit ans je suis en passe de connaître le plus grand chagrin d'amour de tous les temps. Car plus j'en apprendis sur Léo, plus je tombe de haut.

En résumé, tout va bien dans ma vie !

— Donc j'ai le plaisir de vous apprendre que les textes présents sur le Net n'y sont plus depuis quelques heures et que cette histoire va enfin se tarir. Du moins... espérons-le !

Mais bien sûr...

Je rajouterais même que si ma réputation a pris du plomb dans l'aile, ou cinq ou six balles de kalachnikov, au passage, ce n'est pas très important. Tout ça aussi ça va se tarir !

Je rumine. Et même si je suis en position de m'offusquer, je ne le fais pas, gardant en tête que ma collaboration avec Write & Cie ne tient qu'à un fil.

Mais aussi parce que je respecte profondément Richard et que je sais qu'il fait son possible pour éclipser les nuages qui assombrissent ma carrière.

Je tente une dernière fois de m'exprimer, et c'est avec miracle que j'arrive à aligner quelques mots.

— Très bien Richard merci. Mais... sans indiscretion... quand avez-vous su pour Léonard ?

Voilà, c'est bien ma Sofia ! Continue !

Richard se tourne vers Al qui blêmit. Sous son teint déjà très pâle, je peux apercevoir ses traits se tendre.

Et c'est un euphémisme si je vous dis qu'elle devient aussi blanche qu'un cachet d'aspirine.

— Alice... quand l'avons-nous reçu exactement ?

Alice baisse le nez sur son clavier, trop heureuse d'avoir l'occasion de ne pas me regarder en face.

Elle ne paie rien pour attendre.

— Vendredi. Oui, c'est ça, vendredi. Il est venu de lui-même.

Mes deux interlocuteurs se tournent vers moi en même temps et même si Al sait très bien pourquoi je reste bouche bée, Richard me dévisage comme si j'étais en voie de disparition.

— Savez-vous pourquoi il a fait ça ?

Ma question fuse et je la regrette déjà.

Concentre-toi sur ta carrière Sofia, bordel ! Le reste on s'en fout !

Mais impossible. J'ai l'impression d'avoir besoin de ces réponses. Et si mon éditeur peut m'en apporter, ça sera déjà une très bonne chose.

Sans aucune difficulté, il répond à ma question, qui n'a pas l'air de lui sembler déplacée :

— Je n'ai pas bien saisi. Des motifs personnels et sa motivation pour son amitié avec VanBrussels vraisemblablement. Mais...

Richard se pince l'arête du nez et soupire.

— Ce n'est pas le plus important. Je comprends bien que cette histoire a pu vous sembler injuste Sofia. Mais il faut garder le cap sur la sortie de votre second roman et sur votre tournée littéraire avec Alice.

Ma respiration devient difficile et je souffle lentement pour me calmer. Je ne m'arrête plus.

— L'Editeur de Vietra Taylor a-t-il démenti ?

Richard me regarde comme une pauvre fille qui s'acharne. Il secoue la tête et fait rouler ses yeux vers le plafond.

— Non Sofia. Rien n'a été démenti. Vietra Taylor n'a toujours pas communiqué sur cette histoire et son éditeur est resté dans le flou. VanBrussels et Joret sont responsables. Et très honnêtement, je me fiche de leurs motivations. Le principal est que votre texte a été effacé du blog en question.

Il se fiche de leurs motivations ? Moi pas. On voit que son cœur n'est pas pris dans un étau, comprimé comme jamais.

C'est injuste.

Alors qu'il abat ses deux mains bien à plat sur son bureau comme pour clore cet entretien, enrichissant en palpitations cardiaques pour ma part, je n'entends déjà plus ce qu'il annonce.

Je reste abasourdie et comprends très vite le manège qui se tramait depuis quelques jours derrière mon dos.

Je n'ai pas surpris Léo au Club.

C'est ce qu'il a préféré que je crois.

S'il s'est lui-même dénoncé à Richard, de m'avoir volé mes textes, de les avoir publiés sur le compte d'une autre pour m'accuser ouvertement, il a été trop lâche pour me l'annoncer lui-même.

Il s'est arrangé pour que je le comprenne.

Comme d'habitude, Léo a eu un coup d'avance. Et moi, je suis bien à la traîne.

Et là, la manipulation me paraît si terrible que j'en oublie d'être polie.

Mais c'est quoi ce monde ? Rendez-moi le mien !

Je sors du bureau comme une furie.

Le cœur lourd. Et l'esprit en feu.

Apparences

J'entends les talons aiguisés d'Al qui claquent sur le sol. Ses petits pas rapides et ridicules ne tardent pas à me rattraper. Elle me chope par le coude et m'entraîne à l'écart. Je me laisse faire et tente de ne pas jouer la petite fille effrontée en laquelle je peux vite me transformer.

— Sofia...

Elle chuchote et m'enferme dans son bureau.

Je vois rouge. Je me dégage de son étreinte et la fixe, en pointant mon index dans sa direction.

— Non Al. C'est toi qui va m'écouter.

Mon ton est furieux, et je vois à son regard qu'elle est aussi surprise que moi.

— Tu étais au courant n'est-ce pas ?

Je fais référence à son avertissement lors de ma dernière séance de dédicaces. A ces mots Al baisse les yeux et triture nerveusement ses doigts impeccables.

— Tu étais au courant que Léo se jouait de moi. Comment ? Je ne sais pas encore. Mais je suis déçue de voir qu'ici tout le monde se fout de savoir ce que MOI je ressens. Merde !

Je plaque une main sur mon front et fais les cents pas. Je bouillonne. C'est vrai quoi ? La gentille Sofia qui suit toujours ce qu'on lui dit c'est fini. Je sais

maintenant ce que je vauX, même si j'ai une peur bleue de perdre mon contrat avec Write&Cie.

— Sofia, en effet...

Je la coupe sans préambule, continuant de toucher de ma main mon front devenu brûlant de colère.

— Putain, Al ! Pas toi ! Ils se sont foutus de ma gueule d'accord. Mais pourquoi ne pas aller plus loin ?

Ma voix émet des couinements pathétiques.

Je me sens comme un vilain produit marketing. Je ne sais pas ce que j'espère à ce moment-là, mais j'ai besoin de savoir que je m'en tire la tête haute. Je souffle bruyamment et continue.

— Je l'ai terminé Al. J'ai terminé mon second bouquin cette nuit. Et j'en suis fière mais je ne souhaite pas le publier si ma réputation d'auteure est au plus bas. Les ventes je m'en fous, les statistiques aussi et encore plus d'être dans les premières ventes. Je veux juste pouvoir me dire que mes lecteurs me lisent sans ambiguïté. Sans se demander si je ne suis pas une arriviste de première. Ce n'est pourtant pas compliqué !

Al continue de regarder ses mains et quand elle lève le regard sur moi, je vois qu'elle n'est pas la Reine de glace que j'ai toujours cru. Son masque vient de se briser, révélant une femme aux traits tendus par l'anxiété et la compassion.

Tout à coup, je me trouve ridicule de faire une telle scène. Je me calme et attends sa version.

Peu importe ma mauvaise humeur et mon caractère, je m'oblige à me contenir.

Sa petite voix brise le silence.

— Nous l'avons su vendredi. Richard ne te ment pas Sofia. Léonard est venu de lui-même nous annoncer qu'il souhaitait dénoncer son contrat. Et ses raisons sont floues. Nous savons juste qu'il est de mèche avec VanBrussels pour descendre ta carrière en flèche.

A ces mots mon cœur se met à tambouriner. Je sens une boule de nœuds se former au creux de mon estomac.

— Tout ça je le sais déjà !

Elle ne réagit pas et continue :

— Richard venait de contacter les Editions Manos avec qui travaille Vietra Taylor. Vu leur discours, nous ne pouvions pas foncer dans le tas et faire un esclandre. Nous avons préféré la jouer fine, mais à la condition que toutes traces de tes écrits n'apparaissent plus sur Internet. Et encore moins sur le blog d'une autre.

Je secoue la tête pour montrer mon désaccord.

Elle a le QI d'une endive ou quoi ?

Ce n'est pas ça qui me dérange.

Elle esquisse un geste en ma direction, et je la laisse terminer.

— Je sais ce que tu ressens.

Sa voix tremble. Je me fige.

— Je comprends que tu ne veux pas de cette image qu'ont pu te donner les journalistes, mais justement. Richard te donne la chance de publier ton prochain roman alors fonce. Ne te préoccupe pas des préjugés ou des rumeurs, montre leur à tous que ta plume vaut mieux que tout ça.

Mais c'est mon discours ça d'habitude ? Ou est passée la Sofia je-m'en-foutiste que je suis ?

Cette histoire aura eu beaucoup plus de conséquences sur moi que j'ai bien voulu le croire.

Je ne suis donc pas infaillible !

Ah ! Grande nouvelle, mon ego devient modeste...

Je garde mon regard sur elle et voit dans ses yeux que son discours n'est pas destiné qu'à moi.

J'ai la légère impression qu'elle parle aussi pour elle.

Je mordille ma lèvre inférieure et réfléchis. Mon cerveau fonctionne à toute allure, et je frôle la rupture si je continue de monter dans les tours.

— Sofia. Je sais que Léo et toi... enfin...

Je hoche la tête pour qu'elle ne se sente pas gênée à trouver ses mots.

— Bref, je suis désolée. C'est un coup dur. Mais Write&Cie ne pourra pas faire plus. Nous ne pouvons pas attaquer sans réellement savoir. VanBrussels a été odieux, et même s'il n'a pas été impartial sur le coup, c'est son métier. Léo

s'est servi de tes faiblesses pour en rajouter, mais sache qu'on est là et qu'on te soutient.

Je me frotte le visage des deux mains.

Je ne sais plus.

Qu'est-ce qui compte le plus en réalité ?

La vision que le public a de moi ?

Ou ma carrière et l'amour que je porte à ma passion ?

— On croit en toi Sofia. Vraiment. Et nous savons pertinemment que tu n'as rien plagié du tout. Alors s'il te plaît. Reste toi-même et ressors fière de cette histoire.

Elle darde sur moi un regard compatissant et affectueux. Et ses mots me font du bien. J'avais besoin de les entendre.

Je soupire. Si fort que quelques mèches de la frange d'Al volètent au contact de mon souffle. Un mince sourire orne le coin de sa bouche et c'est avec surprise qu'elle me prend dans ses bras.

J'en reste coïte.

Je ne suis pas contre les grandes effusions, mais venant d'Alice Frémençot, la scène me paraît surréaliste. Nous sommes si différentes que j'ai toujours un peu de mal à la comprendre.

Alors que son étreinte aurait dû détendre un peu cette atmosphère chargée en électricité, je sens la gêne s'emparer de moi.

Avec douceur, je la repousse et lui dis :

— Merci Al.

Elle tapote ses deux joues pour reprendre des couleurs et revêt son masque impassible. Froid. Professionnel.

Je souris malgré moi. Cette femme est une actrice hors pair.

Elle entreprend de faire le tour de son bureau et me signe de m'asseoir.

— Alors, ce dernier roman ?

Je secoue la tête et cette fois mon rire se fait sonore.

— Al. Et toi, quand vas-tu lâcher prise ?

Un voile de stupeur passe dans ses iris marrons, mais elle reprend très vite son attitude de coincée que je lui connais si bien.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire Sofia. J’ai voulu te rassurer rien de plus.

De mieux en mieux, elle fait l’autruche.

J’esquisse un geste de la main et m’assieds face à elle en sortant mon manuscrit de mon sac cabas.

Et c’est avec une grande fierté que je lui tends.

— Je n’ai juste pas trouvé de titre.

Avec précaution, Al s’empare du dossier.

— C’est déjà parfait. Tu as fait vite. Richard va être ravi.

La glace est brisée.

Et même si j’ai comme un goût d’inachevé qui pointe encore son nez dans mon cerveau, je comprends une chose.

Sous les apparences, se cachent bien des facettes.

Et ma réflexion prend tout son sens, quand au moment où nous sortons du bureau je vois Al foncer vers le comptoir où se tient Jonas. Après quelques coups d’œil furtifs aux alentours, elle se pend à son cou pour l’embrasser.

Oh my God !

Je les regarde, le sourire aux lèvres. Je m’éclipse sans qu’ils ne le remarquent, trop pris par leur baiser. Après un rapide détour par le bureau de Richard pour lui présenter mes excuses, je monte dans l’ascenseur, ragillardie.

Mais ce que j’y trouve va détruire toutes les barrières que je viens d’ériger.

Compte à rebours

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrent je suis encore sous le choc du baiser enflammé qui vient de se dérouler sous mes yeux.

Ça c'est du roulage de pelle en règle !

Et je suis fière qu'Al ait dépassé ses préjugés et son état permanent de femme « sans coeur ».

Elle vient d'ouvrir le sien à Jonas.

OK, un peu brutalement, mais vu le regard d'huître qu'avait Jonas pendant leur étreinte, je suis certaine que ça ne lui a pas déplu.

Ouahhh ! Je n'en reviens toujours pas... Jonas va enfin pouvoir parler sport, marche nordique et VTT à la femme qui peuple ses rêves.

Un point pour Al...

Au final, pour pimenter ma vie amoureuse, peut-être devrais-je prendre exemple ?

Non, impossible.

Discrétion, tact et raison ne sont pas du tout les mots qui me correspondent. Mon exubérance, parfois à outrance, relève quelquefois d'une vraie tragédie. Mais c'est plus fort que moi !

C'est tout à mes pensées que je monte dans l'ascenseur

Et je me fige.

Léo.

Tout sourire, adossé au fond de la cabine.

Il est nonchalant et son sourire en coin que j'apprécie tant, me fait l'effet d'un coup de poignard dans le thorax.

Qu'est-ce qu'il fout là bordel ?

Bon, Soso pas de panique.

Inspire. Expire. Et lance-toi !

— Salut.

Je reste silencieuse.

Les portes se referment et l'ascenseur amorce sa descente de trois étages, tandis que moi, je compte dans ma tête jusqu'à dix, comme pour me concentrer sur tout autre chose que sur sa présence en ma compagnie dans cet espace confiné.

1...

— Je t'attendais...

Sans blague !

Sa voix grave et rauque, éraillée au possible sonne comme une douce symphonie. Je continue de lui tourner le dos et je ferme les yeux. Je me contiens pour ne pas me retourner et lui asséner un uppercut bien placé.

Putain, que ça me ferait du bien !

2...

— Je voudrais t'expliquer.

Bien sûr ! Et il a besoin qu'on se retrouve dans cet ascenseur pour le faire ?

Mes neurones surchauffent. Mes souvenirs aussi, reviennent les uns après les autres, brûlants. Notre premier baiser, fougueux et passionné, ici à cet endroit même.

Inspire. Expire.

3...

— Je veux que tu m'écoutes Sofia.

Je continue de regarder ces satanés portes automatiques et je garde un oeil sur le bonton d'arrêt d'urgence au cas où Léo aurait la bonne (ou mauvaise) idée de s'en servir.

4...

— Vraiment.

Je souffle, et prie de toutes mes forces pour qu'il arrête de me torturer.

Pourquoi ici ?

Comme s'il venait de lire en moi, ce qu'il a toujours fait en réalité, il répond à ma question.

— Il n'y a que dans cet ascenseur que je suis certain de ne t'avoir que pour moi.

Je sens la colère monter. La tristesse, la rancœur, la déception. Une flopée de sentiments contradictoires alors que mon corps est irrémédiablement attiré par le sien et la chaleur qu'il prodigue.

5...

— Regarde-moi.

Tu rêves mon pote ! Pour qu'il est le plaisir de lire dans mes yeux tout ce qu'il m'inspire ? C'est hors de question. Car je sais qu'il en ressortira victorieux. Encore une fois.

6...

Je pense très fort à ma maman à cet instant même.

« L'ignorance est la meilleure des défenses »

Alors je l'ignore. Comme je peux.

Je pense aussi très fort à une tablette choco-noisettes qui attend au fond de mon placard.

Oui, le chocolat est un antidépresseur, vous ne saviez pas ?

7...

— Sofia.

Ses doigts effleurent les miens et dans un mouvement de protection, je resserre mes bras autour de ma poitrine. Je refuse son geste. Comme je refuse qu'il se joue encore de moi.

Cet homme est néfaste. Maintenant que mon sort est scellé avec Write&Cie et que je parviens enfin à sauver les meubles je ne vais pas me risquer à retomber

dans cet enfer... amoureux ?

Un enfer tendre et doux, je l'avoue.

Rrrr... je déteste avoir un cœur si ramollo. Si seulement il était de pierre, tout serait peut-être plus simple.

8...

Le tintement sonore indique la fin de ce calvaire, et tandis que j'avance d'un pas pour sortir, Léo me retient par le bras. Sa poigne me fait frissonner et je n'ai pas d'autres choix que de lever les yeux vers lui.

Ses yeux aussi verts que des émeraudes me fixent. Son sourire a disparu.

— Laisse-moi-t'expliquer.

Son ton est sûr. Comme son personnage.

Je ne lui réponds pas et continue de faire la sourde oreille. Son impatience se ressent et je jubile.

Comment ose-t-il venir ici, dans les locaux de Write& Cie, pour me voir, moi, alors qu'il vient tout juste de perdre son contrat ?

Il est drôlement culotté !

Et j'aime ça... purée oui j'aime qu'il soit effronté et intrépide.

Comme moi.

9...

J'ai envie de hurler à lui en crever les tympans. De lui crier qu'il peut se la carrer où je pense, sa foutue explication. Que la sombre gourde qui s'est amourachée de lui, ne l'est plus. Que je sais tout ce qu'il a fait.

Que je suis déçue et humiliée.

Reprends-toi Soso !

Inspire. Expire.

— J'ai tellement de choses à te dire.

J'esquisse un sourire ironique, qui le fait vaciller. Comme pour lui dire qu'il peut bien se mettre à genoux, je ne l'écouterai pas.

Mais au fond je n'attends que ça. Des putains d'explications car je ne comprends toujours pas ce brutal changement d'attitude.

Moi aussi j'ai tellement de choses à lui demander.

Ses lèvres sont pulpeuses et sont comme un appel au crime. Mon regard passe de ses yeux à sa bouche, sans aucune vergogne. Il le voit et en joue encore une fois. Sa poigne se resserre autour de mon bras et je sais que ses doigts vont y laisser des traces.

Mais je ne bouge pas et continue de le dévisager.

Un tintement sonore, qui informe que les portes vont se refermer, me fait sursauter.

Sofia réagit !

Il est impensable de me retrouver encore une fois dans cette fichue cabine en sa compagnie. C'est bien trop dangereux. Non pas physiquement, mais pour l'organe qui me permet de vivre, de respirer et d'avoir ces drôles de sentiments.

Alors, je plante une bonne fois pour toutes, et je jure que c'est la dernière fois, mes yeux dans les siens, et sans un mot je mets fin à cette entrevue particulière.

10...

Je lui assène une gifle monumentale.

PAAAF !

Léo lâche mon bras sous l'effet de la surprise. Ses yeux s'écarquillent.

Et je sors, sans aucun préambule. Sans un mot. Lentement, je fais quelques pas en dehors de la cabine et continue de le fixer, ce sourire moqueur accroché à mes lèvres.

Ça, c'est vu de l'extérieur.

A l'intérieur, je suis complètement ratatinée. Toute rabougrie.

Mais je garde la face et m'éloigne avec toute la dignité possible. Quand je tourne enfin les talons, je n'ai qu'une envie. Pleurer comme une gamine.

Ne reviens pas en arrière Soso !

Le hall d'entrée enfle de monde à cette heure-ci et je me fraye un chemin jusqu'aux portes qui mènent à l'extérieur.

J'ai besoin de me ventiler. Et vite.

Je suis quand même hyper fière de moi sur ce coup-là !

En miettes mais fière.

Une fois à l'air libre, je m'arrête un instant et respire profondément.

Vraiment cette fois-ci.

Mon portable vibre dans ma poche.

Quand je lis le message qui s'y affiche, je sens que je ne suis pas au bout de mes peines. Il ne lâchera pas.

Mais pourquoi ?

****Léo : Bien joué. Je veux juste une soirée.****

J'efface son texto, et pars en direction du prochain métro en comptant de nouveau jusqu'à dix. Vingt fois. Trente fois.

Et me répète en boucle : ne réponds pas Sofia. Ne réponds pas.

Fonce !

— Une soirée ? Ça veut dire quoi une soirée ?

Je hausse les épaules à la question idiote qu'est en train de me poser Lily.

— Je n'en sais rien. Je ne sais pas ce qu'il veut. Et je ne veux surtout pas le savoir.

Clac ! Clac clac clac !

La menthe ainsi exposée sur ma planche à découper me sert d'alibi pour jouer dangereusement avec mon couteau de cuisine aiguisé. La pauvre herbe fraîchement coupée et odorante à souhait s'est transformée en Léo dans mon esprit torturé.

Clac !

Je tourne le dos à mes gazelles venues me soutenir en ces temps difficiles et j'entreprends de leur confectionner des Mojitos fait maison. Elles sont toutes perchées autour de mon bar, picorant des chips, dans l'attente de leur breuvage magique.

— Peut-être qu'il veut t'emmener dîn...

Lily s'arrête soudain. Et sans même me retourner je sais qu'Alix et Rajah l'ont coupée dans sa lancée.

— Et sinon, vous savez que mon boss m'a proposé une promotion ?

Alix tente de faire diversion. Je lui en suis reconnaissante même si elle parle de cette promotion depuis des mois. Une légère amertume s'empare de moi et,

un instant, je me sens idiote de ne pas m'intéresser à leur vie aussi consciencieusement qu'elles s'intéressent à la mienne.

— Nooon ???

Lily joue l'étonnée et ça ne lui va pas du tout.

— En fait, il me l'a proposée officiellement cette fois-ci. Je dois prendre mon poste à la fin de l'année !

— Génial Alix ! Fini les heures supplémentaires et éreintantes alors ? s'exclame Rajah

— Non pas tout à fait... tu sais dans mon boulot...

CLAC !

CLAC !

CLAC !

— Bon, Soso, tu nous en fais du sirop de ta menthe là ?

La réflexion d'Alix me fait presque sursauter et je me stoppe, regardant mon œuvre malheureuse. La menthe est finement hachée. Je dirais même réduite en bouillie.

Quel calvaire.

Je lâche, misérable, mon couteau et appuie mes deux mains sur le plan de travail, tout en baissant la tête. Une main douce vient caresser mon épaule et Rajah me susurre :

— Vient, assieds-toi et raconte.

Elle me mène jusqu'au dernier tabouret de libre et reste à mes côtés le temps que j'y grimpe.

— Bravo ma Alix.

C'est d'une voix crissante que je félicite ma meilleure amie pour son évolution professionnelle et ça me tord les tripes de ne pas me réjouir pour elle comme je le voudrais. Mon cerveau est beaucoup trop engourdi de toutes les péripéties qu'il a vécues aujourd'hui.

Et qu'il a analysé pendant des heures une fois mon corps flasque affalé comme il se doit au fond de mon fauteuil club usé.

Et vous savez quoi ? J'en ai même rajouté une couche en lui demandant de réussir à connecter ma main fouillant frénétiquement dans un paquet de M&M's

jusqu'à ma bouche, et ce, jusqu'à ce qu'il soit terminé.

Je me rends à l'évidence : manger, réfléchir, analyser et encore manger m'a épuisée.

Alors, faire des pirouettes devant la carrière resplendissante de mon Alix ce soir est hors de ma portée.

Et j'en suis désolée.

D'un geste furtif de la main, elle balaye toutes mes interrogations intérieures et enchaîne :

— On s'en fout Soso ! Ma promotion ça fait des mois que je la repousse. Je veux que Mister Sexy me supplie à genoux. Et là, peut-être que je reconsidérerais ma place dans l'entreprise.

Nous écarquillons toutes les yeux comme des soucoupes à cette révélation et partons dans un rire unanime.

C'est Alix qui rompt le charme en reprenant son souffle et en continuant :

— Alors ma belle... Write&Cie, qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Je reprends mon calme et secoue la tête.

— Rien de particulier. Ils me soutiennent. Al aussi. Et nous avons brisé la glace toutes les deux. Ça fait du bien.

— Bah alors ? Qu'est-ce qui te met dans cet état ?

Lily.

Je la regarde avec insistance et d'un signe de tête elle me montre ma malencontreuse rencontre avec la menthe fraîche.

Enfin, plus si fraîche maintenant.

Je soupire.

— Comme je vous ai dit, Léo m'attendait dans l'ascenseur et a voulu s'expliquer. Enfin... il veut me donner des explications. Il VEUT une soirée.

Silence.

— Fonce !

Je regarde surprise ma Rajah si raisonnée d'habitude.

— Quoi ? Merde, Sofia. Ca fait des semaines que tu nous parles de ton Prince Charmant. Il t'a fait un sale coup, c'est clair, mais en même temps qu'as-tu à perdre ?

Mes yeux doivent lui lancer des éclairs car elle porte son regard sur Alix et Lily. Et à ma grande surprise, les deux traîtresses opinent du chef.

Sympa les copines !

— Hors de question.

Mon verdict est sans appel. Je ne veux plus le voir.

— Rho... Soso, arrête un peu. Tout le monde sait que tu n'as pas plagié.

Je coupe Lily dans son élan.

— Non pas tout le monde Lily. Je suis passée dans la presse littéraire, je me suis fait démontée comme il se doit par un journaliste sans scrupules, mon roman est dans tous les magazines à scandales, révélant son auteur comme une tricheuse hors pair, on m'accuse de plagier une des plus grandes romancières moderne de ces cinq dernières années et pour clôturer le tout j'ai tout bonnement couché avec le gourou de cette pitoyable manigance ! Alors, laisse-moi penser que non, tout le monde n'est pas forcément de mon côté !

Mes trois gazelles me regardent interloquées. Je peux sentir mon visage chauffer et le rouge me monter aux joues.

Je suis pathétique.

Mais je continue, comme pour me convaincre moi-même de ma pauvre vie.

— Et j'en suis piètrement tombée amoureuse.

Je compte sur mes doigts comme pour donner plus de sens à mon discours.

— Et...

Je sens leurs regards amusés me sonder.

— Et merde !

Rajah tend sa main vers le paquet de chips et fait crisser le papier. Tout en enfournant ses trouvailles au fond de son gosier elle enchaîne, d'une voix calme et posée, sans aucune retenue :

— Moi je dis, fonce quand même.

J'hallucine.

Je crois qu'elles non plus, elles ne lâcheront jamais.

Je descends de mon perchoir en râlant à la sonnerie de mon téléphone qui fait un bruit d'enfer au fond de mon sac, et me dirige vers le salon.

— Allô.

Ma voix est lasse et ce n'est pas cet appel qui va me remonter le moral.

— Sofia chérie ? C'est maman.

Oui, parce que ma maman ne me remonte pas le moral, elle me couve !

— Oui maman, ça va ?

— C'est toi surtout ? Oh je suis furieuse de voir ce qu'on peut raconter de toi ma chérie. Cette Vietra Taylor me débecte !

Elle appuie sur ces mots comme une actrice lors d'une pièce de théâtre, et ça a le don de faire naître le début d'un sourire sur mon visage de folle hystérique.

— Ce n'est rien maman. Ma maison d'édition n'en tient pas compte. Ce ne sont que des mensonges.

— Ah mais bien sûr que ce sont des mensonges ! Ma fille, une copieuse ! Non mais !

— Ne t'inquiète pas, tout va bien. Et papa ?

Je sens les regards de mes gazelles entres elles. Mon faux discours de fille sûre d'elle est comique.

— Ton père ? Tout va bien, on part faire une belote chez Laurence.

— Mmmm...

— Ah, et puis on a brûlé tous les livres de Vietra Taylor chérie, on a fait un feu.

En plein mois de mai ? Cette fois, je m'esclaffe.

— Mais maman...

— Oui. On te soutient ma puce. Ne lâche rien hein ?

Derrière, en fond sonore, j'entends mon père gronder.

— Ton père s'impatiente, je te laisse ma poule, je t'embrasse.

— Moi aussi. Je vous aime.

Notez que je suis passée d'une puce à une poule.

Je sais de qui je tiens mon caractère loufoque maintenant. Brûler des romans !

Mon Dieu, quel blasphème !

Quand je me retourne et que j'observe mes trois drôles de dames qui ont repris le cours de leur conversation et qui pépient à tout va, je me dis qu'en réalité, j'en ai de la chance.

Certes, certains doutent peut-être encore de moi.

Mais le principal est là.

Ma famille et mes amis sont présents pour moi.

Alors Rajah a raison. Qu'ai-je vraiment à perdre maintenant ?

Je grimpe sur mon tabouret et reprends ma place face aux filles. Mon téléphone toujours en main, je leur coupe la parole et entonne :

— OK, je fonce. Mais je vous jure que si j'en ressors comme une pleurnicharde esseulée, je me permettrais de rajouter trois déjeuners « spécial gras » dans la semaine. Et vous ne pourrez pas y échapper.

Pour seule réponse mes trois amies se lancent dans un rire monumental. Lily frappe dans ses mains et Rajah et Alix sont surexcitées.

— Alors, je lui réponds quoi ?

A découvert

Comment ? Aucune idée.

Ou si peut-être...

Une soirée remplie de mots touchants et d'affection, mes gazelles qui m'ont pressée comme un citron, ma mère qui m'a ramolli comme un marshmallow et une pincée d'enthousiasme un peu trop débordant.

Voilà.

A peine quarante-huit heures plus tard, je suis sur le trottoir en bas de mon immeuble, claquant mes talons flambants neufs sur le bitume, sous la lumière blafarde d'un réverbère.

J'ai l'impression d'être dans une scène de film.

Contre toute attente, j'ai accepté.

Je suis à deux doigts de rebrousser chemin, et de remonter à fond de train dans mon appartement, d'ôter cette robe à fines bretelles qui me cisailent les épaules et de me taper trois pots de glaces entiers devant ma série préférée.

« Hors de question. Je ne veux plus le voir. »

Je vous assure que ce sont mes mots. Pathétique.

Mais je suis impatiente.

Non pas de le voir, mais de savoir pourquoi j'ai été la cible de ses malveillances.

Mon portable m'indique l'arrivée d'un mail, et tout en jetant un œil à ma montre, j'ouvre ma messagerie.

***De : Alice Frémençot*

A : Sofia Segianelli

Sofia,

Nous avons retenu plusieurs titres pour ton manuscrit, qui au passage nous a beaucoup plu. Richard est ravi, et l'équipe d'édition et moi-même te félicitons pour ce travail magnifique. Je suis fière d'être à tes côtés pour la toute nouvelle publication de ce roman.

Vu l'item, nous te proposons « Sous les apparences », « Amour & Apparences », ou encore « Sans aucune illusion ».

Bref, tu l'auras compris, nous aimerions mettre en avant les différences et le dépassement de certains préjugés qui émanent de ton récit.

J'aimerais qu'on se voit dans la semaine pour faire un point. Si tu as d'autres propositions n'hésite pas.

De même pour la couverture.

Te souhaitant une bonne soirée,

*Al***

Mon coeur se serre. De joie cette fois.

Cette effervescence quelques semaines avant la publication d'un roman est magique. La couverture, les photos, le synopsis, les couleurs, le graphisme. C'est un travail d'acharné, tout comme l'écriture, mais en plus condensé. On peaufine, on fait briller, on câline le nouveau bébé pour que tout le monde puisse craquer le jour de la sortie.

J'avoue, je n'ai pas d'enfants, mais j'ai des romans et je peux vous dire que j'associe très bien les deux.

De la création, l'accouchement à la naissance. Le stress est le même. Les hormones jouent aussi très bien à cache-cache dans ces moments-là.

Cette fois, ce n'est pas nouveau pour moi et vu le chemin semé d'embûches que j'ai dû parcourir en si peu de temps pour sortir cet écrit de mes tripes, je peux vous affirmer que je jubile.

Je suis fière.

Je suis comblée.

Ou presque.

C'est de mes pensées que me sort le klaxon de Léo. Devant moi, son coupé noir se gare lentement.

Et moi ?

Je range mon téléphone et j'attends.

Quoi ? Il veut une soirée ? OK. Mais je compte bien le faire mariner. Il va jouer au gentleman.

Et c'est ce qu'il fait. Soyons honnête. Je n'avais aucun doute.

— Bonsoir Sofia.

Ses yeux verts d'eau me transpercent telle une lame affûtée et je dois me concentrer pour conserver un air revêché.

Oui, je me suis entraînée.

— Salut. J'aurais pu prendre un taxi.

Il esquisse un sourire l'air de rien. Tout à son habitude, il a son air détaché et sûr de lui. Comme si rien ne s'était passé.

Alors que moi c'est un ouragan qui me ravage l'intérieur de l'estomac.

Il ouvre la portière d'un geste nonchalant et me signe de m'installer à l'intérieur de l'habitacle.

— Tu parles ! Pour que tu puisses fuir à la première occasion ?

Il arque ses sourcils, et continue :

— Impensable.

En retour et avec toute la dignité qu'il me reste, je fais de même et entreprends de poser mon derrière sur la délicieuse banquette en cuir beige qui m'attend.

Mais soudain, sa main se pose sur mon bras. Doucement, il me retient et enchaîne :

— On va mettre les choses au clair tout de suite Sofia. Tu n’as aucune envie de passer cette soirée avec moi. C’est écrit noir sur blanc sur ton visage. Pour tout t’avouer, je ne pensais pas que tu accepterais. Alors on va faire un marché.

Je retiens ma respiration et continue de me noyer dans le vert de ses yeux.

— Je ne t’oblige à rien. Ce soir, tu auras tes explications. A tout moment, si tu veux partir je ne te retiendrais pas. Mais avant de couper les ponts, je veux que tu écoutes ce que j’ai à te dire. Nous sommes adultes, essayons juste de passer une soirée normale, entre personnes normales. OK ?

Et il a besoin de sortir les chandelles pour ça ?

Je rage. Suis-je déçue ?

Non. Mais je ne m’attendais pas à ce qu’il soit si franc. Son honnêteté me déstabilise quelque peu et sans rien dire je m’extirpe de sa poigne pour enfin monter dans la voiture.

Je lâche prise. J’avoue que jusqu’au dernier moment, je pensais pouvoir m’enfuir et laisser toute cette histoire derrière moi. Pas d’explications. Pas de torture.

Mais justement. J’ai du mal à tout envoyer valser et à tourner la page. Le comble pour un auteur non ?

Alors, une dernière fois, je lui fais confiance.

Le soleil est déjà loin et Léo conduit lentement dans les embouteillages de ce début de soirée printanière. Tout le monde est de sortie et les bars grouillent de monde.

Je me sens obligée de briser ce silence pesant.

— Où va-t-on ?

Sans détourner le regard de la route, il me lance :

— Pas très loin ne t’en fais pas.

Alors, je prends mon mal en patience et me perds dans la contemplation du paysage parisien. J’hésite sur le sentiment qui s’empare de moi.

Ai-je envie de prendre mes jambes à mon cou et de profiter de l’arrêt au feu rouge pour fuir loin de cette ambiance bizarre ?

Ou plutôt ai-je envie de le regarder une dernière fois, d'imprimer chaque détail que j'aime tant chez lui et de poser ma tête sur son épaule pendant qu'il conduit, en humant son parfum enivrant ?

Le klaxon d'une camionnette me sort de ma torpeur, et j'ai envie de me mettre des baffes.

Secoue-toi Soso ! Aucune mièvrerie de permise ce soir. Il t'explique. Tu comprends et bye bye.

C'est ce que j'ai convenu avec moi-même.

Mais vu sa distance et son attitude, je comprends qu'il ne trahira pas ses paroles ce soir. Et tout à coup, je me sens bizarre. C'est comme si une avalanche d'eau glacée venait éteindre le feu qui se consume encore en moi.

Quand la voiture s'arrête, je suis plongée dans mes pensées. Une péniche nous fait face. Somptueuse, éclairée par endroits, mettant en valeur ses lignes épurées.

Je tourne la tête vers Léo qui me dévisage. Je le questionne.

— Une péniche ?

— J'ai dit une soirée. J'espère juste que c'est moi qui ne vais pas couler.

Je ne sais pas si c'est cet aveu, surprenant, mais je relâche enfin la pression qui me comprime la poitrine. Il ne m'est pas venu une seule fois à l'idée que Léonard Joret pouvait être anxieux.

Qui plus est, avec moi.

Je sens comme une petite étincelle se rallumer.

La vraie Sofia aurait répondu : et moi je ne sais pas nager !

Mais mon naturel est resté cloîtré devant Netflix, alors c'est avec entrain et courage que je sors de la voiture. En donnant le change.

Pour la première fois de ma vie, depuis longtemps, je ne suis pas moi-même. Je suis à découvert.

Est-ce que cette soirée va valoir le coup ?

J'inspire une grande goulée d'air et emboîte le pas à Léo

On verra.

Etrange rencontre

Mes talons tanguent dangereusement sur les pavés des bords de Seine. La péniche, illuminée comme une reine nous accueille par un ponton de bois fermement ancré au sol.

Souci : je ne supporte pas les bateaux.

PO-SI-TI-VE !

Léo me fait passer devant lui et effleure au passage le bas de mes reins. Un frisson me parcourt et j'accélère le rythme de mes pas pour échapper à sa caresse.

Un geste absurde puisque mes talons m'empêchent d'avancer correctement.

Quelle idée aussi ces foutus escarpins !

Léo a opté pour son sourire en coin en guise de réponse à mon échappatoire ratée.

Je grogne ouvertement, ce qui a le don de le faire rire.

— Détends-toi Sofia. S'il te plaît.

Sa bouche si près de mon oreille, son souffle au creux de mon cou... c'est insupportable. Alors je m'éloigne aussi vite que possible de ce danger imminent et me concentre sur la montée glissante du ponton.

Un énorme et gigantesque bonhomme nous accueille à l'entrée et stoppe net mes pas vers l'intérieur de la péniche.

— Salut Joshua.

La voix rocailleuse de Léo me rappelle que je suis son invitée et que j'ai accepté de me laisser guidée.

Je soupire.

S'il croit qu'il va m'appâter avec un dîner aux chandelles hors de prix à bord d'une péniche luxueuse, il se fourre le doigt dans l'œil.

Très clairement ça ne me fait aucun effet. Et c'est avec surprise que je sens l'amertume poindre en moi.

Lui qui est si perspicace d'habitude, a faux sur toute la ligne. Un steak/frites sur un banc public et des explications dignes de ce nom auraient pu me faire fondre, mais là... tant d'efforts cachent forcément quelque chose.

C'est vrai quoi ? C'est comme si je vous dis que je me méfie toujours des plats dotés d'une surabondance de sauce. Ça cache forcément une viande avariée... ou presque.

Et voilà. Je pense bouffe. Je vis gras. Donc je stress.

Je vois les yeux globuleux de King Kong me sonder et je le défie du regard. Il esquisse un sourire et nous laisse – enfin – entrer à l'intérieur, nous signant de la main la direction à prendre.

— Bonne soirée Léonard.

— Merci Joshua.

Et c'est un habitué en plus.

Une fois le ponton et son gorille passé, je suis souflée par la beauté de la salle de restauration. C'est moderne et épuré, tout en conservant le charme des péniches à l'ancienne. Le travail de décoration est remarquable.

Pourtant, je m'étonne de ne pas trouver des couples amoureux dégustant leurs plats à la lumière d'une bougie, ou des familles fêtant les quatre-vingt balais d'un Pépé. C'est ce qu'on fait dans ce genre d'endroit non ?

Là, les tables sont poussées contre les murs et les personnes présentes se servent sans vergogne au buffet élégamment dressé.

Buffet à volonté ? Mon estomac se réveille instantanément et je ris de ma propre connerie.

Concentre-toi Soso !

— Viens par-là...

Léo m'attrape la main et la serre. Il ne la lâche plus. Cette étreinte forcée fait valser mon cœur et la pression de sa main chaude dans la mienne me ramène les pieds sur Terre. Je me laisse guider et comprends rapidement que la péniche a été privatisée.

Les banderoles aux couleurs flashy, les manges debout disposées à travers la salle et les serveurs déguisés en pingouins derrière les bars, attendant l'afflux massif d'individus en manque d'alcool me mettent la puce à l'oreille.

Je m'arrête et Léo me questionne de regard.

— Léo... Dis-moi ce qu'on fait ici ?

La panique dans ma voix ne le fait pas réagir, et sans un mot il me tourne le dos et continue d'avancer en direction de je-ne-sais-quoi. Mais je ne me laisse pas faire et plante mes pieds dans le parquet luxueux.

Je n'aime pas l'inconnu. M'étant préparée à un dîner quelconque, je me retrouve dans un endroit qui ne m'inspire pas confiance. Et ça m'agace.

— Léo. Dis-moi, sinon je fais demi-tour.

Je vois à ses yeux qu'il comprend que je ne plaisante pas. Et cette fois c'est sa voix qui vacille :

Non. Sofia. Fais-moi confiance.

Ma main toujours dans la sienne, son pouce caresse doucement ma paume.

Lui faire confiance ? Mais il est abruti ou quoi ?

— Je pense que j'atteins les limites de confiance là tu vois.

Mon visage passe au rouge pivoine, et la sécheresse de mon ton indique que la colère qui monte en moi est mûre à point.

Léo dégage sa main et s'approche de moi à pas lents. Nous sommes à l'écart du reste de la foule, et j'entends le brouhaha en fond sonore. Quand il prend mon visage en coupe et que son front se pose sur le mien, je sais qu'il joue avec mes sentiments.

Il ne tient pas parole.

Je me dégage vivement et le toise.

— Ce n'est pas ce qui était prévu.

Et j'abdique. J'ai hâte d'en finir.

— Mène-moi où tu as prévu, installons nous et sors moi tes putains d'explications qu'on en finisse.

Ses yeux me lancent des éclairs à présent et ce jeu de regard qui ne dure que quelques secondes me semble devenir une éternité abominable.

— Alors suis moi et arrête de râler.

Sa poigne est plus forte et sa main moins douce quand il me tire dans sa direction.

Nous changeons de pièce et une foule guindée nous accueille. Toutes les personnes présentes sont sur leur trente et un. Les hommes en costume, les femmes en robe de cocktail. Je remercie discrètement mon humeur changeante d'avoir opté en dernier pour une robe noire minimaliste mais chic.

J'avoue que j'ai pensé venir en jogging et sweet-shirt rien que pour emmerder Léo.

Ouf !

A notre entrée, quelques têtes se tournent vers nous et j'ai l'impression de déambuler parmi des mannequins attendant leur tour au casting.

Ces gens sont parfait ma parole ! Les chemises des hommes sont tendues par leurs muscles saillants et les femmes exhibent sans aucune honte leurs atouts charme : poitrine opulente-fesses galbées-talons démesurés.

Sans aucune honte, j'avoue quand même que je suis une baleine nageant parmi les dauphins,

Cherchez l'intrus.

Léo, sans prononcer un mot, continue de fendre la foule, et salue ses connaissances d'un mouvement de tête. Même lui, sous son carcan de journaliste free-lance, avec son chino bleu marine et sa chemise blanche remontée jusqu'aux coudes jure au milieu de cette ambiance guindée.

Mes yeux font des va et vient, inlassablement. Je scrute, je jauge, je juge, je m'imprègne des lieux pour enfin savoir où je me trouve.

— Sofia...

Sa voix suave me réveille et je me rends compte qu'on s'est arrêté près d'un petit groupe de personne. En son centre, une femme assise dans un fauteuil roulant me regarde de ses grands yeux marron.

Je me fige.

Ses iris brillent de mille feux et son sourire dévoile des dents blanches parfaites. Son corps, presque recroquevillé dans sa chaise roulante, est maigre, presque squelettique. Son teint blafard est rehaussé de poudre colorée, comme pour masquer cette blancheur malade.

Malgré sa beauté évidente, son regard las me fait frissonner.

Elle me tend la main et enchaîne d'une voix fluète :

— Enchantée.

Je me penche quelque peu, sans pour autant exagérer pour ne pas l'offusquer et lui serre la main.

La sienne est froide et maigre et contraste avec la main puissante de Léo. Sa chaleur à lui me manque tout à coup. Ses doigts sont comme de frêles baguettes et j'ai soudain la sensation de ne plus pouvoir respirer.

Son regard étrange me tétanise. J'ai l'impression d'être dans une bulle. Dans un monde à part, qui ne me correspond pas.

Et ses iris qui me scrutent. Comme vides.

Je sens peu à peu la chaleur de Léo à mes côtés s'estomper et plus rien ne compte que cette femme face à moi. Si fragile dans son fauteuil.

Je ne réponds pas et elle brise le silence pesant qui vient de s'installer.

— Je suis Rachel Joret. Ravie de vous rencontrer.

A cet instant, tout ce qui m'entoure semble reprendre vie. Comme des hauts parleurs privés de son qui reprennent soudainement possession de leurs moyens.

Tout m'arrive en pleine face.

Brutalement.

Et je comprends.

Je jette un œil à Léo, qui attend ma réaction. Ses yeux verts d'eau ne pétillent plus.

Mon cœur caracole. J'ai l'impression de devenir folle.

Pourquoi me présente-t-il sa femme ?

Dernière ligne droite

Un poisson rouge.

Ou une truite.

Voilà à quoi je dois ressembler quand j'entends son nom résonner. Yeux globuleux et bouche ouverte, je bugge.

Rachel Joret.

Oh my God, il est marié l'enflure !

Et il pensait peut-être qu'en me la présentant j'allais oublier nos parties de galipettes ?

Il pense m'émouvoir en me présentant sa bien-aimée diminuée ?

Quel idiot !

Sa foutue explication ne vaut pas un clou d'ailleurs.

Et Vietra Taylor alors ? C'est sa mère ?

Et puis merde !

C'est complètement retournée que je jette un dernier coup d'œil à cette femme superbe que je surplombe de ma haute taille. Quand le regard de Léo arrive dans mon champ de vision, je vois qu'il n'a pas bougé d'un iota.

Il attend peut-être que je lui saute à la gorge ou que je fasse valser la pyramide de flûtes à champagne ?

Un bel article en perspective pour sa petite carrière misérable de journaliste.

Je ne lui donnerai pas ce plaisir.

Comme à mon habitude, je ne courbe pas l'échine, et c'est la tête haute et le menton en galoche que je fais demi-tour. Je presse le pas comme je peux, accompagnée de ces putains d'escarpins qui me compriment les orteils. Je fends la foule à la recherche de la sortie.

Sans le vouloir, ma vision se brouille et je ne vois que des ombres floues. Mon cœur est pris dans un étau qui me brûle.

Ne pleure pas Soso ! Ne pleure pas ! On positive !

Mais vous le voyez le positif, vous ?

Parce que moi, je sens que je coule. Et le fond se rapproche dangereusement. Aucune bouée à l'horizon, si ce n'est mes petites poignées d'amour potelées. Et même avec ça, je pense que la noyade est inévitable.

Un comble sur une péniche !

Quand j'atterris enfin face au gorille de l'entrée, je me retourne. Derrière moi, personne ne se donne la peine de me rattraper, ou de scander mon nom. Personne ne s'inquiète de savoir si mon désarroi est légitime.

Surtout pas Léo.

La scène de film est bien loin. La réalité est bien plus dure.

— Mademoiselle ?

Joshua me regarde interloqué.

— Je voudrais partir.

Je renifle bruyamment. Je sens mes joues brûler sous la chaleur de mes larmes. Mon mascara doit laisser des traces sur mon visage et me faire ressembler à un panda désespéré.

Si je pouvais, je rongerais bien mon frein sur une branche de bambou sucré !

Peu importe.

— Je veux SORTIR j'ai dit !

Hystérique. Voilà, je pète les plombs.

King-Kong s'écarte un peu pour me laisser passer et sans me préoccuper des boulets que j'ai aux pieds, je cours presque pour m'éloigner aussi vite que possible de cet endroit maudit.

Mais quelle idée j'ai eu. Le suivre, lui faire confiance. Tout ça pour rassurer mon ego surdimensionné.

Je suis la reine des connes.

L'air frais me fait du bien et j'inspire aussi profondément que possible comme pour chasser cette peine qui me tord les boyaux et ce poids qui entrave mon souffle. Les pavés brillent sous la brume et une légère pellicule d'eau les recouvrent. Une fois bien éloignée de cette péniche hantée, j'ôte mes escarpins et les balancent à la flotte comme si ce geste pouvait apaiser la tourmente qui m'habite.

Lentement, je m'assieds sur le quai, laissant mes jambes pendre dans le vide. La Seine est calme et le léger clapotis de l'eau me calme instantanément.

Et j'éclate en sanglots.

Des vrais sanglots, qui donnent mal au crâne et qui font surgir un vilain hoquet. Telle une enfant, je laisse aller mes larmes et ça m'apaise... presque.

Mes pensées se dirigent vers mes proches. Mes parents, mes gazelles, Al et Richard. Ils croient en moi, en ma plume et en mon talent. Même si parfois je doute. Chaque jour, c'est eux qui me poussent à me surpasser, à jouir de cette vie parfois si ingrate.

Léo, ne m'a pas poussée dans mes retranchements comme il aime si bien le dire. Il m'a infligé une peine qui n'était pas nécessaire.

Je renifle une énième fois en essuyant mon nez du dos de ma main trempée par mes larmes.

Je ne suis pas faite pour vivre comme ça, c'est sans appel : la vie dans mes bouquins et dans mon imagination débordante est bien plus simple, plus limpide et plus facile.

J'ai les rênes.

Et je veux y rester. En emmenant avec moi, ceux pour qui je suis la vraie Sofia. L'opulente, la naturelle et la spontanée Sofia. Pas ce légume inefficace que je suis devenu ce soir.

J'essaye en vain de me secouer les plumes mais l'amertume reste en moi, nouant ses racines au sein même de mes tripes.

Mon estomac gronde soudain.

Je souris. Je suis en miettes.

Mes gazelles vont devoir se refaire une garde-robe : c'est décidé et je leur ai promis, notre Jeudi gras ne sera plus le seul dans nos semaines surchargées. Je vais me faire un malin plaisir à instaurer un Lundi sucré et un Mercredi burger.

Et TAC !

Elles m'ont dit de foncer. Je me suis lamentablement écrasée. Mais je ne leur en veux même pas.

Je pose mes paumes sur le sol froid et glissant pour me relever. Ma pochette de soirée pendouille à mon épaule et je l'attrape de justesse avant qu'elle ne tombe à l'eau.

Alors que je me redresse et que je tente de choper mon portable dans le mouchoir de poche qui me sert de sac à main, j'entends comme un drôle de couinement s'approcher.

Ou plutôt un léger crissement.

Comme de la gomme sur des pavés mouillés.

Et des cliquetis.

Je tourne la tête, et mon crâne vrille aussitôt. Mes pleurs acharnés ont eu l'effet escompté, et je rêve de mon lit douillet spécial Disney. Je suis éreintée.

La lune est haute dans le ciel et éclaire la nuit devenue trop noire. Peu à peu, je vois une silhouette s'approcher.

Quand je pose enfin mes yeux sur l'objet non identifié qui surgit devant moi, je souffle comme un buffle. Ma poitrine se serre à nouveau.

Ses iris bruns et vides me scrutent.

Rachel Joret.

Ses multiples bracelets claquent sur le fer de son fauteuil. Elle s'arrête à quelques mètres de moi. Je ne bouge pas et attends qu'elle daigne prendre la parole.

Tout à coup c'est comme une chape de plomb qui s'abat sur mes épaules. J'ai honte.

Je joue à la princesse mijaurée, vexée comme un pou alors qu'elle, ne peut pas jouir de la vie comme elle l'entend.

Quand elle ouvre enfin la bouche pour parler, je sais que je vais l'écouter. Jusqu'au bout.

Mes genoux fléchissent. Je suis tout ouïe.

Qui sait, peut-être que je vais les avoir mes explications à la con ?

Même si c'est elle qui me les donne, la boucle sera bouclée et je pourrais enfin reprendre le cours de ma vie.

Normale.

Enfin, presque si l'on sait quelle se situe dans un monde auquel que je suis la seule à avoir accès.

Je soupire. Et m'imagine à la fin d'un marathon, la ligne d'arrivée me tendant les bras.

Encore quelques grammes de courage.

La dernière ligne droite.

Révélation

Elle positionne son fauteuil face à l'eau, dans la même direction que moi. Un instant j'ai peur qu'elle ne bascule dans le vide. Mais je n'esquisse aucun mouvement, je la laisse faire.

Et c'est à ce moment qu'elle commence à parler. Sa voix fluette et légère résonne et sonne comme une jolie mélodie. Je peux apercevoir son profil. Sous son teint blafard, elle a le nez droit, les pommettes saillantes et deux jolies fossettes au creux des joues quand elle parle.

Elle est belle.

Je renifle une dernière fois, et j'écoute ce qu'elle a à me dire. Au point où j'en suis, l'élégance n'a plus aucune importance.

Son regard se pose au loin, sur un point invisible.

— Léonard est une personne calme, parfois même renfermée. Sous sa stature d'homme à faire tomber, il cache une sensibilité que très peu connaisse. Je ne suis pas venue te voir dans le but de chanter ses louanges mais pour te donner ma vision des choses.

Soudain, ses iris brunes se posent sur moi. Son regard est las et inerte. Comme son corps qui semble endolori par le manque de mouvement. Je comprends qu'elle est paraplégique, puisqu'elle gigote inlassablement le haut de son corps tandis que ses jambes restent molles et sans vie.

— Le tutoiement ne te gêne pas ?

Je secoue la tête hébétée.

Qu'est-ce que je fous là bordel ? Assise au bord de la Seine en tenue de soirée, me laissant bercer par la voix mélodieuse de la femme handicapée de mon amant. Ou ex amant.

Vous suivez ?

Pas grave, moi non plus d'ailleurs.

Elle reprend, sans se rendre de compte de mon état.

— Il est parfois bourru, sec et rentre dedans. Mais tellement altruiste. Il est là pour moi à chaque instant, comme si sa vie dépendait de mon état.

Elle émet un rire las qui me fait frissonner.

— Je suis atteinte d'une maladie auto-immune qui me prive chaque jour un peu plus de mes membres et de ma mobilité. Je m'accroche à tous ces petits détails qui font que je peux encore parler, vivre ou respirer, car je sais pertinemment que la maladie avance malgré tout. Dans quelques années, je ne serais même plus capable de me nourrir seule.

Instinctivement, je passe ma main sur ses doigts fragiles qui agrippent son fauteuil. Elle secoue vivement la tête et me sourit.

— Ne prend pas pitié. Je me suis faite à l'idée, tu sais. Dix ans que cette maladie me ravage un peu plus, j'ai appris à vivre avec. A vivre différemment. Et je suis encore là. Les jours qui défilent sont comme une victoire.

Elle hausse les épaules et entoure ses bras autour de sa poitrine.

De mon côté, je ne la regarde plus et la honte qui reflue en moi m'empêche de respirer.

Je suis une garce. Je lui ai volé son intimité. Son mari. Je lui ai fait de la peine, très certainement et c'est honteux.

Mais c'est Léo le plus dégueulasse de nous deux.

Un sanglot m'échappe. Je l'étrangle sous ma main que je claque sur ma bouche.

Merde !

Rachel continue sur sa lancée sans prendre la peine de réagir.

— Léo m'accompagne à l'hôpital chaque semaine. Il prend soin de moi comme personne ne pourrait le faire. Seul son métier de journaliste free-lance,

fait qu'il garde un pied dans une vie qui bat son plein. Rythmée. Normale. Chaque jour je le pousse à se surpasser et à jouir de cette chance. Celle que je n'ai plus.

A chacun de ses mots, mon cœur rate un battement.

— Mais j'ai une vie que j'aime. J'ai des amis, une vie amoureuse. Je sors et je profite de la vie à ma manière quand ma maladie me le permet. Je ne suis pas à plaindre et ce n'est surtout pas ce que je veux. Mais Léo a énormément de mal. Il ne comprend pas. Quand il m'a dit qu'il t'emmenait ici, j'ai sauté de joie...

Elle part dans un rire joyeux.

Je souris à ses paroles et à son autodérision. Elle est forte. Et je me surprends à l'admirer. Je ne connais pas cette femme mais Léo ne la mérite pas. Pas après l'avoir trompée.

Rachel reprend son calme et enchaîne :

— Bref, je comprends que tu sois choquée que je puisse vouloir te rencontrer. Surtout après ce que Léonard a fait. Mais je tenais à être près de lui pour ça. C'est comme une épreuve pour lui de te donner ces explications. C'est la moindre des choses après tout ce qu'il fait pour moi. Et crois-moi, j'ai fortement insisté.

Soudain, je ne comprends plus rien. Comment cette femme peut-elle encore désigner cette ordure de Léonard comme un ange auréolé alors qu'il n'est qu'un homme sans cœur et macho ? Un menteur invétéré et manipulateur ?

Je n'en reviens pas, et j'ai l'impression d'être tombée dans un monde de fou. Alors, je tente de comprendre et lui pose la question qui me brûle les lèvres :

— Mais pourquoi ?

Elle me regarde et je vois enfin une étincelle briller au fond de son regard, comme si ses yeux reprenaient vie.

— Mais parce qu'il l'a fait pour moi !

Quoi ?

Tout à coup je me demande si elle a toute sa tête.

Je suis peut-être en train de parler avec une névrosée, complètement délirante. Peut-être l'ont-ils sortie de son hôpital psychiatrique pour une soirée et qu'elle a décidé de jeter son dévolu sur moi ?

J'ai l'impression que mon cerveau se transforme en mille feuilles. Il y a trop de choses, trop de questions et ça déborde. Comme si on rajoutait des couches de crème encore et encore par-dessus tout ce que j'ai déjà acquis comme informations.

C'est usant.

Rachel me prend la main. Je sursaute.

— Sofia, ta plume est géniale. Ton premier roman est une pépite. Je comprends pourquoi Léo a craqué.

Elle sourit et moi je suis complètement paumée.

Que viennent faire mes talents d'auteur dans cette conversation de femme trompée ?

— Mais justement... Il t'a trompée.

Elle me regarde interloquée.

— Pourquoi trompée ?

— Mais je...

Je bafouille. Je me sens comme un radeau en pleine mer, perdue et à la dérive.

— Sofia... Léonard est mon grand frère. A quoi pensais-tu ?

Quoi ?

Je cherche désespérément le bouton replay dans mon crâne. En vain.

— Sofia...

Mon regard se perd dans le vide au loin, sur la Seine éclairée par la lune.

Une pauvre fille larguée. Voilà ce que je suis à cet instant même.

Putain ! Son frère.

Tout à coup, je tourne la tête vers Rachel qui m'observe toujours le sourire aux lèvres.

— Mais alors, qu'a-t-il fait pour toi ?

Je le sais. Mon cerveau me le hurle. En quelques secondes tout s'éclaire.

L'adrénaline enfle en moi. Par énormes poussées. Mon cœur s'affole. Et sa voix interrompt toutes suppositions.

— Sofia... Je suis Vietra Taylor

Mutisme

Les banderoles flashy, aux couleurs de ses romans. Acidulées et pétillantes. La péniche privatisée. Tout ce beau monde réuni. Ses proches. Juste pour elle.

Mais oui !

Tout s'éclaire. Et j'hallucine. Mes yeux sont écarquillés à tel point que le vent qui se lève les assèche.

Vietra Taylor. L'intrigante auteure à succès qui me tourmente depuis des semaines entières. Qui a, en quelques temps, changé ma vie.

Sans le vouloir.

Son rire me ramène sur Terre. Toujours au bord de l'eau, elle tient ma main dans la sienne. Et c'est par instinct que je la serre aussi fort que possible comme si quelque chose d'invisible nous liait.

— Sofia.

Une voix grave me fait tressauter et je ne me retourne pas. A quelques mètres, Léo attend, les mains dans les poches. Nonchalant, comme à son habitude. Mais quelque chose me dit qu'il ne doit pas en mener bien large.

Rachel se penche délicatement vers moi, et son parfum aux notes sucrées me titille l'odorat, ravivant en moi le peu d'enthousiasme et de vie qu'il me reste à cet instant.

Elle me chuchote à l'oreille :

— Le reste ma belle, c'est à lui de te le raconter. Je n'ai pas toutes les cartes en mains.

Ses yeux brillent à nouveau. Je me perds dans son regard, attendrie.

— Juste une chose, reprend-elle. Ne sois pas trop dure avec lui.

Elle finit sa phrase en un sourire magnifique.

Je hoche la tête et acquiesce encore abasourdie de tout le remue-ménage qui se joue là-haut dans mon cerveau.

Il turbine à fond la caisse, pour assimiler ce qu'il vient d'arriver, et tout ce que je viens d'apprendre.

Rachel lâche ma main et fait pression sur son fauteuil pour le retourner en direction de son frère. Elle roule vers lui, et au passage lui effleure le bras en lui jetant un regard indéchiffrable.

Léo lui caresse le haut du crâne, d'une main experte. Ce mouvement lui est familier et ça se sent.

Je reste assise, attendant qu'il fasse le premier pas. Mais il reste planté là, à me regarder, tandis que je vois le fauteuil de Rachel disparaître dans la nuit en direction de la péniche.

Contre toute attente c'est moi qui brise ce silence pesant.

— J'ai cru qu'elle était ta femme.

Je pars dans un rire amer.

Ma phrase sonne comme une justification à ma fuite ratée. Il ne dit rien. Je perçois seulement ses mouvements et sa chaleur lorsqu'il s'assied près de moi.

— Tu m'as demandé qui était Vietra Taylor pour moi. Maintenant tu sais tout. C'est ma petite sœur.

Ah ! Il a bien préparé sa défense avant de me rejoindre. Mais je ne compte pas en rester là.

Je secoue la tête et repense au discours de Rachel, à tout ce que Léo rate de sa vie pour qu'elle puisse profiter de la sienne et mon cœur se serre.

Malgré tout j'ai tellement de choses à lui dire, et sa présence à mes côtés ne m'émoustille plus. L'amertume est encore là. Et j'ai beau vouloir la chasser, rien n'y fait.

— Non, je ne sais pas tout. Le fait que ta sœur soit Vietra Taylor est une surprise en effet. Mais pourquoi cet acharnement contre moi ?

Il soupire et je reprends. Mon débit est lancé, je crois que je ne vais pas pouvoir m'arrêter. Je lâche tout.

— Pourquoi VanBrussels et son article pourri ? Pourquoi avoir fait croire au plagiat et avoir crié au scandale ? Putain pourquoi Léo ?!

D'un geste sec je le frappe à l'épaule. Ma main dérape sur son épaule musclée. Il ne cille pas, bien entendu, et laisse ma colère exploser sans broncher.

— Pourquoi MOI ? Tu sais que j'ai failli perdre tout ce que j'ai construit : ma carrière, mes lecteurs, ma réputation bordel ! Les gens qui ont cru en moi ont failli me tourner le dos, comme Al. Je me suis sentie tellement acculée, par ces méchancetés à mon propos sur les réseaux sociaux, par le regard des professionnels...

Je reprends ma respiration. Ma voix se fait criarde, je laisse ma colère et ma rancœur se déverser, là sur ce bord de Seine.

Mon visage est sûrement rouge, vu le mélange d'hormones en effusion et le froid, mes yeux brillent de larmes que je ne veux pas laisser couler, mes cheveux volent au gré du vent.

Je sais que je ne suis pas belle à voir avec ma tignasse emmêlée, mes yeux de panda effarés, nus pieds, la robe remontée jusqu'aux cuisses me donnant un air débraillé.

Mais je m'en tape !

Il ne bouge pas à mes propos. Laisse son regard dans le vide, comme sa sœur quelques minutes plus tôt.

Putain il attend quoi pour se justifier, m'expliquer ? Le dégèle ?

— ALORS ? Je t'écoute ! Donne les moi tes explications là !

J'agite mon index sous son nez.

— Tu crois que j'ai pris pitié en voyant ta sœur ? Mais non ! Je l'admire... et en contrepartie, je te déteste encore plus.

Mes mots vont plus loin que ce que je pense réellement mais je suis furieuse. Et dans ces cas là – ce qui m'arrive que très rarement – je me prends vite pour Xena la Guerrière, invincible, forte et sûre d'elle.

Alors qu'au fond de moi, mon cœur est tapi dans l'ombre, apeuré et blessé.

— Putain mets-toi à ma place trente secondes : je suis humiliée par un journaliste sans saveur, tu es censé me sauver de cette image de débutante, tu me sors le grand jeu, tu fais tout pour que je me sente spéciale. Importante. Et voilà que j'apprends que tu es l'auteur de cette supercherie de plagiat. Que tu as volontairement piqué mes lignes pour les afficher sur le Net. Que tu as sciemment pris le risque de me faire tomber.

Ma voix devient tremblante, et je me mets à crier. Vraiment. Comme un dragon tandis que mes larmes ruissellent enfin.

— Tu me fais tomber amoureuse de toi bordel ! Tu as tout fait pour ! Et là comme par magie tu me présentes Vietra Taylor. Et tu crois vraiment que ça va me suffire ?

Je renifle encore et encore. Mon cœur bat tellement fort que j'ai l'impression qu'il va lui-même sauter à la gorge de Léo.

— Un connard ! Voilà ce que tu es... tu t'es bien foutu de moi !

J'enrage. Je n'ai qu'une envie c'est de le pousser dans l'eau et de le voir suffoquer comme moi à ce moment. Son attitude me rend furieuse. Il écoute. Il ne bouge pas et ne me regarde pas. Il laisse la tempête passer sans s'y risquer.

Un lâche.

Une fois de plus le silence s'installe, brisé par mes reniflements intempestifs et mes sanglots étranglés.

Je termine, plus déçue que jamais.

— C'est ça tu as raison. Laisse couler. En fait tu sais quoi ? C'est moi l'idiote dans l'histoire. Je suis furieuse contre moi-même de ne pas m'être doutée que tu pouvais faire une chose pareille.

Promptement je me lève, et mon geste sonne comme la fin de ce monologue épuisant. Léo lève la tête vers moi. Ses yeux s'ancrent aux miens. Son regard est indéchiffrable. Coupable et honteux.

J'en profite :

Pauvre con va !

Et je tourne les talons, plus seule que jamais.

Confessions

— C'est bon tu as fini ?!

Sa voix me stoppe net dans mon évasion spectaculaire. Dommage, j'étais plutôt fière de moi.

Je me retourne et constate que Léo avance vers moi à grandes enjambées. Je me trompe ou je l'ai légèrement agacé ?

Quand il se plante devant moi, c'est à mon tour de ne pas en mener large mais je ne baisse pas les yeux.

Et comme à mon habitude je positive.

Qu'est-ce que j'ai à perdre de plus ? Ma dignité vient tout juste de s'envoler et en jetant un œil à ma tenue, je suis plutôt sexy en mode effarouchée.

Bon, mon visage doit être disgracieux à souhait je l'admets. Une vraie crevette ! Parfaite si on enlève la tête !

Léo coupe court à toutes ces pensées puériles et m'attrape l'épaule. Il me maintient comme si une bourrasque de vent pouvait me faire vaciller.

Inutile. Mais ses mains me réchauffent instantanément.

— Tu ne bougeras pas d'ici tant que MOI je n'aurais pas parlé. Je t'ai laissée le faire, maintenant c'est mon tour et tu vas m'écouter OK ? Tu t'en iras après si tu veux, mais au moins, j'aurais essayé.

Sa voix se casse. J'esquisse une moue contrariée, mais j'accepte. Je mets mes mains sur mes hanches et attends.

Il retire ses mains et s'assied sur le muret derrière nous. Je ne le suis pas et reste à le regarder attendant enfin qu'il me donne les raisons de cette foutue histoire.

— Ma sœur est atteinte de la maladie de Charcot. C'est une maladie rare, dégénérative et progressive. Ses membres se paralysent au fur et à mesure que sa maladie progresse. Quand elle s'est retrouvée en fauteuil, privée de ses jambes, ça l'a anéantie. Et moi aussi par la même occasion. Nous avons deux ans d'écart et je me sens aussi proche d'elle que si elle était ma jumelle.

Sa voix tremble mais il se reprend.

— J'ai tout fait. J'ai essayé de sortir en sa compagnie, de l'emmener en voyage, de lui faire faire les quatre cent coups malgré son handicap, mais rien n'y a fait. Sa joie de vivre s'est envolée à ce moment-là. Alors quand elle s'est mise à écrire et que j'ai vu en elle cette étincelle éteinte depuis si longtemps, j'ai pensé qu'elle avait trouvé sa thérapie. Le succès s'est montré au rendez-vous. J'étais si heureux pour elle.

Je m'approche du muret et grimpe à ses côtés en restant à bonne distance. Il pose délicatement ses coudes sur ses genoux et laisse aller sa tête entre ses mains.

— La seule chose qu'elle n'a jamais voulu, c'est se montrer en public. Rachel est une femme avant tout. Avec des complexes et des regrets quant à sa féminité. Alors elle a préférée restée secrète, et dans l'anonymat pour ne pas avoir à subir le jeu des apparences.

Mon cœur se serre.

— Il y a quelques mois, son médecin lui a annoncé de très mauvaises nouvelles concernant sa maladie et sa progression, plus fulgurante de jour en jour. Nous pouvons dire que nous avons eu de la chance jusque-là, les effets de cette maladie sont souvent plus rapides. Ses doigts se sont mis à s'engourdir, et je l'ai vu dépérir à nouveau se laissant aller à la dépression. Plus aucune inspiration. La page blanche totale. Mais ses lecteurs attendaient son retour avec impatience.

Il secoue la tête.

— De mon côté, je venais de dégoter ce contrat pour Write&Cie. Pour faire l'éloge des petits nouveaux.

Enfin, il lève sa tête vers moi et me regarde. Ses yeux verts d'eau sont sombres et je déteste le voir dans cet état. Mais je contiens mes émotions pour le laisser continuer :

— Et je t'ai rencontrée. Indépendante, franche, décomplexée, sans tabous et un brin déjantée. J'ai revu ma sœur. Ce qu'elle aurait pu être si cette putain de maladie ne s'était pas arrêtée sur elle. Et sans la consulter j'ai pris l'initiative de te faire couler. Pour que la première, ça soit ELLE, juste le temps que l'inspiration se pointe à nouveau. Pour que son succès ne soit pas effacé par une auteure pleine de vie. Comme toi.

Il sourit à ces mots. Un rire sarcastique. Et moi je ferme les yeux. J'ai mal de l'entendre.

— VanBrussels et moi nous sommes connus à l'école de journalisme. Il est réputé pour ses attaques grincantes et sa renommée dans le monde littéraire moderne. Je n'ai pas hésité une seule seconde. Moyennant quelques arrangements, il a pondu cet article dégradant. Et il a eu l'idée du plagiat. Il était en possession de quelques-uns de tes chapitres. J'avais libre accès au blog de Rachel. Rien de plus facile. Suite à la conférence de presse, la polémique a enflée d'elle-même. Je n'ai plus rien contrôlé.

Il émet un léger souffle.

— Pas même mes putains de sentiments...

A ces mots mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je tremble de froid. Ou de peur. Ou de tout autre chose. Je ne sais plus.

Mon cerveau n'est plus un mille feuilles aux superpositions farfelues mais une véritable pièce montée.

J'implose complètement.

Quand Rachel a eu vent de tout ça, par sa maison d'édition, j'étais déjà dans une belle merde. Parce que je venais de comprendre que j'avais bafoué la confiance des deux femmes qui comptent réellement pour moi.

Mes paupières toujours fermées, les larmes brûlent ma rétine et ne demandent qu'à couler. Pas encore.

Je ne suis pas une pleurnicheuse.

— Sofia regarde-moi... s'il te plaît...

Je ne le fais pas. Une chose me chagrine, et maintenant qu'il s'est confessé, je veux tout savoir.

— Et Al ?

— Al ?

Léo paraît surpris. J'enchaîne :

— Al ne m'a pratiquement pas soutenue. Elle était à deux doigts de me tourner le dos.

J'entends qu'il émet un léger rire.

— Pour être franc Al n'a pas cru en ton innocence au départ. Bossant avec elle, j'ai tout fait pour qu'elle joue dans mon jeu et sans le savoir, elle a plongé. J'ai émis des doutes à ton sujet pour la détourner de la vérité. C'est quand elle a su que nous avions une aventure qu'elle a commencé à se méfier. C'est tout.

Ses explications tiennent la route et je suis déçue. Déçue qu'il est pu penser une seule seconde que j'étais insignifiante au point de vouloir m'effacer.

Je sens le rouge me monter aux joues et je souris en me disant que, tout compte fait, ce n'est pas si grave pour une crevette.

L'étirement de mes lèvres me fait un bien fou, ma peau est comme trop tendue et craque sous l'effet de mes larmes salées qui ont séché.

Subitement, j'ouvre les yeux. Il me regarde toujours. Sa main se pose sur la mienne et je ne bouge pas.

Mais j'ai une dernière question.

Je flippe mais je me lance.

— Et nous ?

Sofia Potter

Nous...

Il a haussé les épaules, et n'a pas répondu.

Non, il n'a pas répondu à ma question.

Alors, j'ai fait la première chose qui m'est venu à l'esprit. Je suis partie. Mais je n'ai pas pris la fuite. Juste que mon cerveau gros comme une pastèque menaçait de tout faire péter.

Il fallait que je me pose. Que j'analyse.

Il m'a dit qu'une fois ses explications données, je pouvais m'en aller. Je n'ai même pas hésité.

Je ne vous raconte pas mon trajet du retour. Les larmes, la colère et l'incompréhension ne font pas bon ménage. J'ai passé cette nuit-là, à tout ranger dans mon loft, à déplacer les meubles, à récurer de fond en comble mon petit nid. Pour une presque nouvelle vie.

Je dis presque, parce que je veux retrouver ma vie d'avant. Sans modestie.

La soirée péniche et confessions c'était il y a deux mois. Deux longs mois où j'ai renoué avec mes anciennes habitudes de célibataire invétérée, où je ne peux pas me passer de mes Disney préférés et où la glace en pot est ma meilleure amie. Avec mon MacBook aussi.

La tête bien enfouie dans l'oreiller, il n'est que huit heures du matin quand mon portable me susurre qu'il est en vie.

Je râle. Oui, on ne change pas les bonnes vieilles habitudes. Et j'ai des envies de meurtre.

Quand j'aperçois le nom à l'écran de la pauvre victime qui va subir mon humeur matinale, un sourire étire mes lèvres.

Non. Pas de victime avec Rachel.

Vous l'aurez compris. Ce soir-là, Léo n'a pas cherché à me rattraper et je lui en suis reconnaissante. Il a tenu parole. Depuis je n'ai aucune nouvelle. Par contre, j'ai noué de tous nouveaux liens avec Rachel, qui est devenue comme une amie. Après les révélations de Léo, Rachel m'a contacté via Write&Cie, le seul et unique moyen qu'elle avait de me joindre, et – j'en suis fière – m'a demandé des conseils.

Oui, oui des conseils, rien que ça !

Rencontrer ses fans, c'est son plus grand rêve et je vais tout faire pour l'aider à mener à bien ce projet. Pour qu'elle n'est plus honte de son handicap.

Après avoir accepté sa maladie, il faut qu'elle s'accepte ELLE. Et ce chemin, je compte bien le faire à ses côtés.

Léo n'est même pas un obstacle à cette amitié.

Une seule règle : on ne parle pas de lui.

Ni de ce qu'il fait.

Ni de notre histoire sordide.

Bref, plus de Mister Freeze. Ciao.

La polémique du plagiat a ravivé nos carrières, laissant de bonnes et de mauvaises traces. C'est avec plaisir que nous avons mêlé notre amitié à cette histoire ridicule, et nous en avons tiré de jolies ventes et un lectorat en pleine croissance.

Rachel est une femme extraordinaire, et même si j'aime mes gazelles plus que tout au monde, il est vrai qu'elle a la qualité de savoir où je m'évade quand j'écris. Elle connaît ce monde où l'inspiration devient fureur à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, où nos personnages font partie intégrante de notre vie et où le silence vaut son pesant d'or quand nos méninges entrent en action et que nos doigts s'activent comme des machines.

Elle est auteure. Et c'est bien ce que j'aime le plus chez elle.

Et c'est Vietra Taylor merde !

Depuis peu, elle participe à nos jeudis gras pour le plus grand plaisir de la Team qui dévore sans ménagement tous ses bouquins.

Et cette immersion dans nos vies déjantées ne s'est pas fait à la légère et sans un test assidu sur le vin, la tartiflette et les Oreo.

Elle a tout passé avec succès.

Je chope mon smartphone et réponds d'une voix molle :

— Rachel...

— Sofia. Bonjour. Je te réveille ?

Euh...

— Oui.

— Ah. Juste pour savoir si tu viens toujours pour dix heures ?

Merde ! La séance photo. Je me redresse à la va-vite et plaque une main sur mon front.

— Oui Rachel. Je serai là.

— Le photographe vient pour onze heures.

J'entends comme un soupir au bout du fil, et je comprends qu'elle est stressée.

— Rachel, ce ne sont que des photos. C'est un premier pas. Tu vas y arriver et je serai là. OK ?

Sa voix fluette a le don de me donner des frissons. La mienne est rauque et ensommeillée. Comment ne pas avoir envie de la protéger ? Quoiqu'il ait fait, je rejoins Léo sur ce point.

— Merci Sofia. A tout à l'heure alors.

— Oui. A tout à l'heure.

Et je raccroche.

Des photos. Pour Rachel. Pour que la grande Vietra Taylor puisse enfin montrer son vrai visage.

Et s'assumer. Retrouver sa féminité.

C'est mon nouveau challenge.

Un message me fait de l'œil sur l'écran de mon téléphone et je l'ouvre en soufflant.

Al : Quelle police de caractère préfères-tu ?

Je souris. Al est à fond sur mon projet. Mon nouveau roman, qui ne devrait pas tarder à sortir, pour mon plus grand bonheur. D'ailleurs, je planche déjà sur le troisième.

Je jette le téléphone dans l'amas de couette qui gît sur mon lit et enfonce à nouveau mon minois dans mon oreiller Super Daisy.

Je regarde l'heure qui s'affiche sur mon réveil : 8 h 14.

Encore cinq minutes et je me lève.

Quoi ? Vous ne le faites jamais ?

*

* *

10 h 06

Je suis à la bourre et j'entre précipitamment dans le hall, qui offre généreusement une chambre à Rachel pour sa séance photo.

Oui, les cinq minutes se sont transformées en trois quart d'heure et j'ai sauté dans mon Jeans comme une athlète au saut à la perche. Maîtrise totale. J'ai l'habitude.

J'halète comme un chiot assoiffé quand je presse le bouton de l'ascenseur.

Chambre 214. Chambre 214.

Je me le répète en boucle comme si ma mémoire pouvait me faire défaut.

OK, j'avoue, elle me fait toujours défaut et si j'avais le choix je me collerais des Post-it à même le corps pour me souvenir de mes rendez-vous.

Mon agenda ? Il fait le beau dans mon sac. Je ne pense jamais à le sortir,

Ah si ! Pour les listes de courses, ce qui n'a strictement rien à voir avec sa fonction, je l'admets...

Mais je vous jure, je vais bien.

Quand les portes de la cabine s'ouvrent enfin, je m'engouffre à l'intérieur, les yeux rivés sur le miroir qui renvoie mon reflet pitoyable. Mon Jean taille haute me comprime l'estomac comme une gaine amincissante et mon top rouge se reflète sur mon visage qui avoisine la couleur d'une cerise bien mûre.

Horreur. Heureusement, je serai derrière l'objectif, à regarder Rachel prendre la pose.

Ouf !

La sonnerie qui retentit m'indique l'arrivée au deuxième étage. Je cours presque dans le couloir, où mes pas sont étouffés par une épaisse moquette luxueuse.

Chambre 214.

Eurêka.

Je frappe discrètement. J'entends des pas approchés et je fronce les sourcils.

Le photographe est déjà là ?

Quand je vois que personne ne m'ouvre, je frappe à nouveau.

La poignée s'affaisse enfin. Lentement.

Je réserve mon plus beau sourire à ma nouvelle amie.

Mais celui-ci s'efface aussitôt. Et une sensation connue m'envahit l'estomac.

Et mon cœur ? Il me signifie qu'il est bien présent, en tapant comme un tordu dans ma poitrine.

Celui dont je n'ai pas prononcé le nom en public depuis beaucoup trop longtemps – surnommé Léoldemort par les gazelles – se tient devant moi.

Froid et impassible.

Le chaos est de retour.

« Sous » les apparences

Je soupire. Trop fort peut-être car il arque un sourcil en ma direction.

Rachel m'avait promis qu'il ne serait pas présent. C'est apparemment sans compter sur la détermination sans faille de Léo.

Si seulement il avait été aussi déterminé dans mon cas...

Je secoue la tête machinalement comme pour chasser ces idées saugrenues qui me viennent en tête. Je ne suis plus en colère contre lui.

Si j'ai mûri ?

Non.

Mais je me suis faite à l'idée que ce bellâtre n'était pas fait pour une fille comme moi.

Ma taille 42, mon franc parler, mes reniflements intempestifs quand je pleure, mon aversion pour le bio et mon addiction pour le gras ne sont pas ce qu'il lui faut.

Et je ne parle pas de mon fantasme inavoué pour Peter Pan !

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Mon ton se fait sec et sonne comme un grincement.

— Entre.

Le sien est glacial.

Sans me poser d'autres questions, sans analyser, je décide de faire un pas dans la chambre.

Quand la porte se referme, mon corps tremble mais je ne laisse rien paraître. Léo se tourne vers moi et me toise.

— Comment vas-tu ?

Euh... comment lui dire ?

— Bien.

Je mens. Et malgré toutes mes bonnes résolutions, je joue.

— Tant mieux.

L'air devient plus lourd et un silence gênant s'installe. C'est lui qui le brise en premier.

— Je te demande pardon Sofia.

J'écarquille les yeux devant cette révélation. Je vois qu'il lutte. Son aveu de faiblesse ne lui ressemble pas et me laisse pantoise.

Que dois-je répondre dans ce cas ? Merci ?

Non. Finalement je ne dis rien et je reste là, au milieu de cette chambre impersonnelle, sonnée.

Putain, ça recommence.

La situation est too much à souhait. Et j'ai envie de pouffer.

Mes nerfs lâchent. Et mes réactions partent en vrille.

Léo passe sa main dans ses cheveux déjà ébouriffés. Sa gêne évidente me brise le cœur. Il est mal à l'aise et à cet instant, je me demande si je ne suis pas en train de découvrir une nouvelle facette de sa personnalité.

Je comprends que ma gentillesse m'empêche tout simplement de le haïr.

Sans le savoir, je pose la question de trop.

— Et toi ?

Sa main se stoppe dans ses cheveux et il me regarde intensément. Et moi je rougis comme une abrutie.

Il est beau dans son jean et son polo blanc. Toujours avec cette barbe de trois jours et ses yeux verts d'eau, je fonds comme neige au soleil. C'est un crime d'être ce qu'il est. Et j'en suis la misérable victime, retombant lamentablement dans les filets de mon bourreau.

Si vite ?!

Oui, je sais ! Mais vous n'êtes pas à ma place, c'est si dur de résister.

Il murmure quelque chose que je ne comprends pas... et me plaque contre le mur derrière moi.

Un instant j'ai l'envie de crier et de me débattre. Mais pour être tout à fait honnête, je laisse enfin parler mon cœur.

Ses larges mains viennent prendre mon visage en coupe, comme il sait si bien le faire. Son front brûlant vient se connecter au mien. Il souffle et la chaleur qu'il émane me fait du bien.

— Tu me manques.

Mon cœur s'affole.

Oh mon Dieu.

— Léo je...

Oui je bafouille comme une adolescente. C'est maintenant moi que j'ai envie de tuer.

Il continue.

— Nous. J'ai voulu te répondre Sofia. Mais j'ai flippé. Comme un con, j'ai eu peur.

Un léger sourire orne le coin de ses lèvres, qui au passage se rapprochent dangereusement des miennes.

— Laisse-moi une chance.

C'est cette fois ma bouche à moi qui s'étire en un sourire carnassier. Son souffle devient plus régulier et je vois une lueur de malice traverser son regard.

— Quoi ? Tu te moques de moi ?

Mon cœur : laisse tomber le masque Soso.

Ma raison : (...) elle s'est barrée !

— Désolée de te l'apprendre Léo, mais sous ta carapace en fait, tu es un mec plutôt gentil.

Je le nargue. Je joue avec sa virilité. Je m'amuse.

Son sourire s'intensifie.

— Sous les apparences, oui peut-être...

Il abdique. Pour moi. Mais je pars quand même dans un rire spontané.

Je sens son corps vibrer contre le mien. Il grogne.

— Quoi encore ?

— Sous les apparences...

Il me regarde, m'interrogeant du regard. Ses mains tiennent toujours mon visage en coupe, et je sens ces petites étincelles qui crépitent dans l'air alors que nos corps se rapprochent.

— C'est le titre que j'ai choisi pour mon nouveau roman.

Il me chuchote, ses lèvres posées sur mon oreille.

— Ravi de le savoir.

Il sourit, pour de vrai cette fois. Et c'est définitivement ce que j'aime le plus chez lui.

Il soupire et son souffle est aussi léger qu'une caresse. On se comprend. Quand je sens son pouls s'accélérer, j'oublie tous les détours que nous avons pris pour en arriver là. Et c'est assez pratique qu'il soit si près car je peux poser mes lèvres sur les siennes.

Délicatement.

Je sens son soulagement. Le baiser qu'il me donne est si intense que mes jambes fléchissent sous cette émotion soudaine. Je l'embrasse profondément, comme pour lui montrer à quel point il compte pour moi. Qu'il a de l'importance. Ou quelque chose comme ça.

Léo semble comprendre car il m'embrasse plus ardemment.

Sincèrement.

Et dans ma tête tous mes neurones grillent en même temps. Comme de vieux néons qui rendent l'âme, mon cerveau cesse de fonctionner et s'octroie un repos bien mérité.

Mon cœur prend le relais.

*

* *

11 h 16

Enroulés dans des draps d'un blanc immaculé, nous nous retrouvons. J'enfouie mon nez dans son cou et me niche dans ses bras. Son étreinte me rassure. Les yeux fermés il murmure :

— Enfin.

Soudain, des coups à la porte nous font sursauter.

— Sofia ?

Bordel ! Rachel.

Alors que je m'assieds promptement, en panique dans le lit, Léo ne bouge pas et continue de sourire comme un bien heureux.

Je le secoue.

— Merde, Léo c'est Rachel. On a accaparé la chambre là ! Bouge-toi !

Il ouvre les yeux trop lentement à mon goût.

— Sofia ?

Cette voix. Celle de Lily !

Je cache mon visage entre mes mains et couine. J'avais oublié que j'avais convié mes gazelles à la séance photo pour témoigner de notre soutien à Rachel.

J'ai tout foiré.

Léo m'observe. Et d'un geste vif me prend par la taille pour me rallonger près de lui.

Je me débats avec toute la vigueur qu'il me reste après notre séance intensive. Léo chuchote :

— Chuutt. Viens là. Rachel comprendra.

J'entends des rires et des chuchotements et je comprends soudain.

— Putain, vous avez tout manigancé, n'est-ce pas ?

J'enfonce ma tête dans l'oreiller moelleux et fixe mon regard au plafond. Léo se hisse sur un coude et entreprend de déposer des baisers le long de mon épaule remontant jusqu'au cou. J'ai la légère impression que le matelas est en train de m'engloutir. Je ris des chatouilles que provoque sa barbe râpeuse sur ma peau.

— Vous êtes des enfoirés !

— Et alors ça te gêne ?

En vérité ? Non.

— Quelle honte !

De nouveau je dissimule mon visage dans mes mains devenues brûlantes.

— On s'en fout !

Je tourne la tête dans sa direction. Léo est devenu comme moi. J'hallucine !
Un je-m'en-foutiste de première !

Ça me plaît.

Les rires étouffés s'éloignent et je sais que mes gazelles ne m'en voudront pas. Ni Rachel. En tout cas, pas pour ça.

Quand il comprend que je relâche enfin la pression, il me fait rouler sur le côté pour que mon visage s'approche du sien, et me regarde avec des yeux brillants de malice.

J'hésite.

Sortir en courant de cette chambre ou reprendre la partie de ce jeu dangereux. Celui des sentiments.

J'opte pour la seconde option.

Il a raison. On s'en fout.

Mais au-delà des apparences cette fois.

Epilogue

Trois mois plus tard

Accoudée au comptoir de ma cuisine, je contemple, songeuse mon verre de vin blanc. Quelques gouttelettes glissent le long du verre, et imprègnent le bois, formant des auréoles éphémères.

Éphémère.

Comme la vie.

Comme tout ce qui m'arrive.

J'entends en fond sonore, le rire de Lily aussi élégant qu'une crécelle, mélangé à la voix guillerette de Jonas qui parle – enfin – d'autre chose que de sport. Alix et Rajah gloussent comme des dindes à ses anecdotes de vacances tandis que j'entends Al corriger ses dires.

Rachel se bidonne aussi, plus droite et plus fière que jamais dans son fauteuil flambant neuf, que nous venons tout juste de lui offrir.

Seul Léo est silencieux. Comme à son habitude.

Mais cette fois c'est parce qu'il me contemple de l'autre bout du salon. Quand je lève mes yeux vers lui, il accueille mon regard avec ce sourire en coin que j'aime tant.

— Alors ma Soso, qu'est-ce que tu fous ?

Lily.

Debout dans sa robe minimaliste à sequins, elle attend que je lui réponde. Mais je me tais.

Elle est belle.

En fait, ils sont tous beaux. Heureux. Vivants.

Je vois Jonas qui enlace Al. Mon agent ne se raidit pas et accepte ce geste de tendresse. Leur couple est décalé mais si attendrissant que je m'y suis habituée.

Ils sont là. Comme toujours, pour moi. Et ne nous leurrons pas, aussi pour boire et fêter au succès de mon second roman tout juste sorti.

« *Sous les apparences* »

— J'arrive.

Lily se détourne et continue de jouer la fausse pimbêche écervelée. Son spectacle fait rire tout le monde et mon cœur se soulève de bonheur de les entendre.

En fait, oui, j'ai plutôt de la chance comme fille.

Bon, pas parfaite mais chanceuse. Parce que sous les apparences, ils sont tous différents. En fait, ON l'est tous.

On porte tous ce putain de masque qui parfois nous sauve ou qui, à contrario, nous étouffe. Pour ma part ça fait belle lurette que je l'ai jeté.

Ce que je veux c'est être moi, c'est tout. La Sofia, aux hanches larges et à la taille 42, qui remplace le Lexomil par les Mojitos, qui rit à gorge déployée et qui s'affranchit de tous ces préjugés qui nous pourrissent l'existence.

Oui, voilà. Ma définition de la vie c'est ça. Plutôt utopique je l'admets mais clairement positive. Parce qu'il faut choper les opportunités quand elles se présentent, savourer ces petits détails insignifiants qui nous sont offerts, profiter à chaque instant des gens, des rires et du temps.

Car tout peut basculer. On sait tous que le destin est parfois injuste et cruel. Pas besoin de s'abrutir devant les infos télévisées pour savoir que notre monde souffre. Alors quand la vie se présente sous un jour ensoleillé, croquez-là.

Mordez dedans à pleines dents. Envoyez tout bouler si ça vous chante, aimez en toute franchise et visez la lune.

Soyez loufoques.

Vous tombez ? Relevez-vous dix fois de cette chute s'il le faut. La onzième sera la bonne. Vous resterez debout. Fière de vous.

Dancez, chantez, même si vous êtes ridicule. Ça ne tue pas. Osez tout !

Et surtout, assumez-vous, ça fait un bien fou !

— Sofia ?

Al s'approche de moi. Je souris comme une niaise bien heureuse. Sans autres mots elle me tend un magazine. Et je le reconnais. Mon sourire s'étire à m'en déformer le visage.

Lisez ! Vivez !

Quand j'ouvre la page affichant l'article des ratés/loupés, je ne le trouve pas. Mon coeur fait un bond en découvrant mon visage en signature dans une toute autre chronique. Je souris à la vue de mon tout premier article.

« Coups de cœur et réussite »

Ça sonne mieux non ?

Bye-bye VanBrussels et ses références dégradantes et négatives. Quand on m'a proposé sa place, pour effectuer les critiques littéraires une fois par mois, je n'ai pas hésité.

Touché/Coulé !

Rho... je sais. C'est comme une petite victoire aussi. Et je jubile.

Faut dire que mon minois joufflu est bien plus attirant que cette face de rat moustachu.

Léo s'avance vers moi et je me noie dans le vert de ses yeux. Quand il m'enlace, son parfum et sa chaleur m'enivrent.

Moi, amoureuse ?

Oui. Carrément. Même si je sais que ça peut faire mal, je tente le coup. Comme dirait Rajah : Qu'est-ce que j'ai à perdre ? Si j'y réfléchis bien : moins que les regrets de ne pas essayer,

— Sofia... viens boire un verre !

Rachel m'appelle. Alix me fait signe. Rajah sourit.

Et moi dans les bras de Léo, je pense à ce succès qui m'a mené à lui. A mes romans, dont je suis si fière. Et au bonheur, tout simplement.

Passager ? Éphémère ? Fragile ?

En fait, je m'en fous. Je regarde vers l'avenir et je fais tout pour que ça se passe bien. Pour ne rien regretter. Du moins, j'essaye. Ce n'est pas une leçon, juste un conseil et une constatation : vous aussi essayez, et vous verrez.

— Oh ! Soso !

Je lève les yeux au ciel. Léo me prend la main et m'entraîne vers mes amis qui m'attendent pour jouir de la vie. Avec moi.

Ils ont tout compris.

Et je vais vous le rabâcher une dernière fois, juste pour le plaisir : positivez !

C'est vrai quoi ?

Qu'avez-vous à perdre ?

FIN

REMERCIEMENTS

Et voilà. J'ai posé le mot fin avec une certaine émotion.

C'est mon premier roman ! Celui avec lequel je me suis inscrite à ce concours « La vie secrète des auteurs » sur Fyctia, et qui m'a permis de dévoiler mes textes, de découvrir une plateforme dont je suis tombée amoureuse, et de rencontrer « virtuellement » des personnes en or ! Bref, vous voyez, moi aussi je suis pleine de positivité !

Ahh Sofia ! Je la quitte et ça me fait tout drôle. Son punch légendaire va me manquer ! J'espère qu'elle vous fera autant sourire que moi !

Il est temps de passer aux choses sérieuses et de rédiger mes « remerciements ». Rien que ça !

Il y a un an (à quelques jours près), je postais les premiers chapitres d'Une taille 42... et du succès ! et j'attendais fébrilement les premiers retours et commentaires.

Aujourd'hui, me voilà en train de peaufiner mon manuscrit et de le rendre tout beau pour sa sortie ! En y repensant, c'est juste énorme ! Jamais je n'aurais cru vivre pareille expérience.

Et tout ça, c'est avant tout grâce aux lecteurs de la plateforme qui m'ont donné la force de continuer à écrire ! Merci.

Grâce à ma bêta de cœur, AlexiaFD qui a, dès les premiers jours, cru en Sofia et m'a donné un coup de boost et m'a guidé pour mes premiers pas sur la plateforme. Merci à elle. Corrections, relecture, elle m'a accompagné jusqu'au bout et je lui en suis tellement reconnaissante !

Je ne peux que citer Audrey, qui a elle aussi cru en mon histoire. Sa victoire au concours est amplement méritée, et je suis heureuse d'avoir pu participer à la finale à ses côtés.

Une grosse pensée pour Claire, Isa, Mo Gadarr, Sylvie SFANS, Charlène, Laetitia, LiaFlandes... et tant d'autres ! De superbes personnes rencontrées sur ce concours !

Un merci particulier à Caro Mélu, Marjy, Maloria, May Otto, Aurélia V et Phoenix B Mtl. Sans m'étendre... c'est une belle aventure et merci pour leur bonne humeur et leur présence !

Merci aussi à Marianne, encore et toujours à mes côtés ! Chouette, on recommence ??

Merci à Fyctia. Et en particulier à Roxane, Camille et Marine. A cette opportunité de représenter Stories By Fyctia, c'est un honneur.

Et pour finir, un immense merci à mes proches. A ma maman, pour sa relecture intensive, son aide et son soutien. Aux Niouby (qui se reconnaîtront) : merci de m'avoir inspiré tant de scènes. Les gazelles ? C'est nous ! Une amitié comme ça est un petit trésor !

Merci à certaines de mes collègues pour le fameux « jeudi gras » qui m'a bien fait sourire !

Et surtout, merci à mon homme, toujours là même après mes nuits blanches. Merci de m'épauler sur tout ce que j'entreprends. Je t'aime.

A mes filles, mes petites princesses : merci d'attendre que « Maman finisse son chapitre », merci de votre bonne humeur et de votre joie de vivre. Je vous aime « au-delà de l'univers » !

Et à tous les autres qui me soutiennent et m'encouragent, à toutes les lectrices d'Une taille 42...

Maintenant, je pars profiter de la vie. Comme Sofia.

Et n'oubliez pas : Soyez PO-SI-TIFS !!

F. Myjany

© F. Myjany

9782755652079 - mars 2018

Made with love by [Stories By Fyctia](#), la plateforme d'auto-publication de
Fyctia.

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

DÉCOUVREZ

STORIES
by *Fyctia*

LA PLATEFORME **D'AUTO-PUBLICATION**
DU **TREMLIN D'ÉCRITURE** *Fyctia*

WWW.STORIESBYFYCTIA.COM

**RESTER LECTEUR,
DEVENEZ AUTEUR !**

Fyctia

*DÉCOUVREZ UNE EXPÉRIENCE COMMUNAUTAIRE
D'ÉCRITURE ET DE LECTURE UNIQUE AU MONDE.*

WWW.FYCTIA.COM

